

2m11.2842.10

Université de Montréal

**Hans-Ulrich Wehler : pratique historique et société
en Allemagne (1969-1999)**

par

Alexandre Meunier

Département d'histoire

Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures

en vue de l'obtention du grade de

Maître ès arts (M.A.)

Août 2000

© Alexandre Meunier, 2000



1011.34.10

Université de Montréal

Hans-Ulrich Wehler : pratique historique et société
en Allemagne (1880-1980)

D
7
U54
2000
N.021

par

Alexandre Moulin

Département d'histoire

Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures

en vue de l'obtention du grade de

[M.A.]



Année 2000

C. Alexandre Moulin, 2000

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

Hans-Ulrich Wehler : pratique historique et société
en Allemagne (1969-1999)

présenté par :

Alexandre Meunier

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Président-rapporteur	:	Samir Saïd
Directeur de recherche	:	Paul Létourneau
Membre du jury	:	Ingo Kolboom

Mémoire accepté le : 5 octobre 2000

Sommaire

Nous soutenons dans ce mémoire que l'influence de conditions extérieures à l'objet historique, ou contexte socio-historique, sur la pratique de l'historien allemand Hans-Ulrich Wehler détermine certains caractères de ses thèses, leur popularité et leur rapport à la critique.

Nous estimons que les dispositions avouées de Wehler à renforcer l'ancrage de la société de type démocratique en Allemagne fédérale, conjuguées au contexte général que fournit la nature du passé allemand, conduit à une présentation singulière de la réalité historique. Ainsi, affirmant sans détour contribuer à la problématique de la continuité de l'histoire allemande contemporaine, Wehler interprète le II^e *Reich* et son héritage d'une manière ne laissant aucun doute sur la culpabilité à peu près exclusive d'une petite minorité – les élites traditionnelles et la grande bourgeoisie – dans l'avènement du national-socialisme et l'accommodation de toute la population allemande à sa dictature.

De 1969 jusqu'au début des années quatre-vingt, les conditions extérieures à l'objet de l'histoire créent un contexte favorable aux thèses de Wehler. L'ère social-démocrate, le changement de génération, l'expansion institutionnelle et autres facteurs jouent en faveur de l'histoire sociale. En raison de la rupture théorique et méthodologique avec l'histoire politique – dominant largement la profession après 1945 –, de sa fécondité et de son association à des thèses auxquelles le climat intellectuel confère une certaine évidence, Wehler apparaît comme l'alternative conceptuelle pour la nouvelle génération. Cependant, la période s'étendant du début des années quatre-vingt à nos jours voit ces conditions se transformer. Le climat intellectuel et social favorise de plus en plus le retour en force de préoccupations assimilables à celles des adversaires de ses thèses, surtout après la réunification.

Le problème que soulève l'étude de l'évolution de la pensée de Hans-Ulrich Wehler lorsqu'on la compare avec les critiques et l'évolution du contexte socio-historique au cours de la période de 1969 à 1999 est celui d'un décalage de plus de 15 ans entre la formulation des critiques et le début de leur acceptation par Wehler. Il semblerait que Wehler ait profité du contexte favorable pour ignorer les critiques et ainsi promouvoir sa conception de l'histoire ainsi que la fonction éducative qu'elle sous-tend. Alors qu'en 1975, toutes les critiques significatives

sont formulées, Wehler réaffirmera sans cesse ses thèses jusqu'à 1987-88, date à laquelle il n'est plus possible d'ignorer certaines critiques.

Ainsi, même si l'interprétation de Wehler présente une image déformée de l'histoire allemande contemporaine et que les critiques ont très tôt et avec raison souligné ses tares, celle-ci devra attendre que le contexte soit devenu extrêmement défavorable pour que son auteur consente les modifications demandées.

Il ressort donc de ce mémoire qu'une thèse historiographique, et à plus forte raison une thèse brisant une quelconque unanimité, ne peut être séparée de conditions extérieures à l'objet de l'histoire en raison des critères de validation sur lesquels reposent son acceptation. En somme, l'adéquation du climat intellectuel avec le contenu d'une thèse facilite en effet son acceptation et sa popularité.

Table des matières

Identification du jury	ii
Sommaire	iii
Table des matières	v
Liste des sigles et abréviations	vi
Dédicace	vii
Remerciements	viii
Avant-propos	ix
Introduction	1
1. L'historiographie allemande et Hans-Ulrich Wehler	7
1.1. La pratique de l'histoire en Allemagne de 1945 jusqu'à 1969	7
1.1.1. L'histoire politique et diplomatique jusqu'à 1960	8
1.1.2. L'attention aux causes structurelles et à la continuité historique ...	11
1.2. L'œuvre de Hans-Ulrich Wehler	14
1.2.1. Les ouvrages de méthodologie	15
1.2.2. La conception de l'histoire allemande contemporaine	19
1.3. La critique de la conception de l'histoire de Hans-Ulrich Wehler.....	27
1.3.1. La critique du cadre conceptuel et des thèses secondaires	28
1.3.2. La fonction pédagogique de la thèse du <i>Sonderweg</i> et l'objectivité	41
2. La montée de l'importance de la conception de Hans-Ulrich Wehler de 1969 à 1982	52
2.1. Le contexte socio-historique favorable	52
2.2. Hans-Ulrich Wehler et le <i>Sonderweg</i> en tant qu'alternative concep- tuelle	60
3. Le déclin de l'importance de la conception de Hans-Ulrich Wehler de 1982 à 1999	71
3.1. Le contexte socio-historique défavorable	71
3.2. Le renouveau historiographique et le déclin du paradigme bielefeldien	82
Conclusion	98
Bibliographie	x

Liste des sigles et abréviations

CDU / CSU : Union Chrétienne Démocrate / Union Chrétienne Sociale

FDP : Parti Libéral démocratique

NPD : Parti national-démocratique

RFA : République fédérale d'Allemagne

SPD : Parti Social-démocrate

À ma mère,
dont la ténacité
m'a servi d'exemple.

Remerciements

Je tiens à remercier mon directeur de maîtrise M. Paul Létourneau pour son dévouement à ses étudiants et, en ce qui me concerne plus particulièrement, pour sa disponibilité et ses conseils judicieux.

Je veux aussi remercier la Faculté des études supérieures dont la bourse m'a permis d'étudier un an à la *Freie Universität zu Berlin*, de parfaire par le fait même ma connaissance de l'allemand ainsi que de rassembler la documentation nécessaire à la réalisation de ce mémoire.

Merci aux bibliothécaires de la *Staatsbibliothek* et des différentes bibliothèques de la *Freie Universität* pour leur patience.

Merci à ma famille et à mes amis pour m'avoir soutenu et encouragé pendant ces deux années.

Merci à Marc-André pour l'énergie qu'il m'a transmis malgré 7000 Km de distance.

Et finalement, merci à Kerstin pour m'avoir forcé à prendre des moments de détente et pour son sourire pendant la période de rédaction.

Introduction

L'histoire allemande contemporaine évoque dans l'esprit de l'initié ou du profane un certain nombre de questions que nous pourrions qualifier d'incontournables. Quelle est la place du nazisme dans l'histoire allemande? Quelles sont ses racines historiques? Est-il possible de le comparer à d'autres phénomènes? Ces questions alimentent les débats et controverses en Allemagne depuis 1945.

Aux dires de la plupart des commentateurs de l'historiographie allemande, le contexte dans lequel s'insère la pratique de l'histoire en Allemagne est très politisé et génère des prises de position souvent émotives, et ce plus que partout ailleurs. Il semble que la proximité et la nature du phénomène national-socialiste constituent pour nombre d'historiens allemands des obstacles considérables à une étude dégagée de considérations sociétales. Que ce soit au moyen de thèses apologétiques ou par l'intérêt accordé à certains thèmes considérés émancipateurs, ces historiens, jusqu'à nos jours, s'empressent de donner à leur pratique la fonction d'alléger le fardeau que représente pour l'Allemagne son passé récent.

Au moyen de l'étude d'un cas particulier, celui de l'historien allemand Hans-Ulrich Wehler, nous tenterons dans ce mémoire de dégager un certain nombre de liens pouvant unir la production d'un historien au contexte socio-historique dans lequel celle-ci s'insère. De manière plus précise, la problématique à laquelle nous souhaitons apporter une réponse est la suivante: comment des considérations spatio-temporelles, c'est-à-dire l'évolution historique en Allemagne depuis 1945, peuvent-elles expliquer la montée et le déclin du rayonnement des thèses de Wehler?

Nous émettons comme hypothèse que certains caractères particuliers à la pratique de l'histoire en Allemagne, le changement générationnel et l'évolution des climats intellectuel ainsi que social expliquent pour l'essentiel l'ascendant dont jouissent dans la profession historique allemande les méthodes et thèses qui caractérisent la conception de Wehler, avant de recéler les causes de leur déclin.

Bien que l'évolution permettant aux thèses de Wehler de s'imposer remonte au moins à 1945, nous discuterons principalement dans ce mémoire des conditions historiques des années

soixante à nos jours, nous contentant de quelques remarques sur la période précédente lorsque cela s'imposera. En ce qui concerne plus précisément Wehler, nous nous sommes concentrés sur les ouvrages publiés à partir de son doctorat d'État *Bismarck und der Imperialismus* – première contribution incontournable de cet historien à l'historiographie de l'Allemagne contemporaine – déposé en 1968 et publié en 1969. Nous avons par conséquent laissé tomber les quelques ouvrages et articles publiés entre 1962 et 1968. De plus, les expressions telles « historien allemand » et « historiographie allemande » se réfèrent pour la période de la division à l'Allemagne de l'Ouest et pour la période post-réunification à l'ensemble du territoire de l'Allemagne actuelle.

De manière générale, nous estimons que de 1968-69 à 1982 le contexte socio-historique a été favorable à la conception de l'histoire de Wehler, fondée sur les méthodes des sciences sociales et la théorie d'explication du national-socialisme appelée *Sonderweg* (voir section 1.2.). L'importance de ses travaux et de sa critique font de lui l'alternative conceptuelle pour la nouvelle génération d'historiens qui rejette le conservatisme de la génération précédente. L'expansion institutionnelle et la réforme de l'université allemande brisent l'hégémonie exercée depuis 1945 par l'histoire politique au plan des interprétations ainsi que des méthodes et permettent à la nouvelle conception et à ses défenseurs de conquérir une solide position institutionnelle. La profession historique allemande, mise à part une poignée d'historiens demeurés sans allégeance, se divise en deux blocs fortement polarisés, à savoir l'histoire sociale structurelle et l'histoire politique et diplomatique. Les critiques venant de l'histoire politique sont ignorées par les tenants des thèses de Wehler parce qu'elles émanent d'une conception de l'histoire considérée dépassée et stérile. Dans un tel contexte, les thèses et méthodes défendues par cet historien jouissent de leur association positive avec le climat intellectuel.

À partir de 1984, le contexte évolue de manière sensible dans un sens défavorable à la conception de Wehler. Le retour des préoccupations conservatrices parmi les intellectuels et dans la population redonne sa pertinence aux interprétations et critiques provenant de l'histoire politique. La remise en question du modèle de développement occidental encourage le révisionnisme à l'intérieur même de l'histoire sociale. L'association des thèses de Wehler avec certaines autres maintenant contestées, par exemple la théorie de la modernisation, leur nuit grandement. La conception de Wehler n'est plus considérée comme l'avant-garde d'une réforme de la pratique de l'histoire en Allemagne, mais plutôt comme une conception dépassée, devant elle-même se réformer. À partir de la réunification, la tendance s'accélère et laisse présager l'abandon de la thèse du *Sonderweg*.

Il nous est aussi apparu évident que, quoique nombreuses, les critiques faites à cette conception n'expliquent aucunement le parcours de celle-ci. En effet, il semble que leur impact ait été fonction des dispositions positives ou négatives que crée pour elles le contexte socio-historique. Cette situation se révèle chez Wehler particulièrement problématique. Le fardeau que représente le passé récent en Allemagne encourage celui-ci à mettre l'histoire à contribution pour favoriser le relèvement moral des Allemands ainsi que le renforcement de la démocratie sociale aux dépens du conservatisme. Ce faisant, par la sélection et le traitement des faits tendancieux qu'il opère, les simplifications autant que les généralisations, il donne une image déformée de l'histoire allemande. Or, profitant du contexte favorable, Wehler ne concède aux critiques que des éléments de détail et se garde bien de corriger celles qui remettent en cause l'univocité du message qu'il souhaite passer aux Allemands. À mesure que le contexte défavorable force des concessions de plus en plus substantielles aux critiques, les ouvrages destinés à un public d'initiés gagnent en complexité alors que les articles destinés à un public de non-initiés reproduisent les tares de sa conception primitive.

Le lien que nous envisageons ici entre la pratique de l'histoire et la société dans laquelle celle-ci s'insère se fonde sur la dimension subjective inhérente à certains critères de validation des thèses historiques. Cette validation reposant sur l'évaluation par les pairs ainsi que l'intégration des résultats des nouvelles thèses dans leurs propres recherches, il devient légitime de considérer que le climat intellectuel influence la disposition des membres de la profession à accepter et intégrer une thèse ou à la rejeter et l'ignorer, et ce nonobstant la valeur de son contenu. Cette démarche trouve toute sa pertinence dans le cas de thèses brisant une quelconque unanimité ou révolutionnant la manière d'envisager tel ou tel problème, comme cela est justement le cas des thèses de Wehler. Il n'est pas question pour nous d'affirmer que le succès de la tendance structuralo-fonctionnaliste était déterminé et devait se produire autour de 1970. Il est plutôt soutenu dans ce mémoire que les dispositions de certains historiens à réformer la pratique de l'histoire en Allemagne est rendue possible par un certains nombre de conditions extérieures à la science historique et que, pour les mêmes raisons, la résistance est mise en difficulté.

Ce mémoire se divise en trois chapitres. Le premier chapitre situe l'œuvre de Wehler dans l'historiographie allemande, d'abord en examinant les principaux caractères de la pratique de l'histoire en Allemagne dans les deux décennies ayant suivi 1945, ensuite en rendant compte de la conception de l'histoire de cet historien ainsi que des critiques ayant été formulées à

l'encontre de celle-ci. Le deuxième chapitre examine le contexte socio-historique de la période s'étendant de 1969 à 1982 ainsi que la manière dont on peut situer Wehler et sa conception par rapport à ce même contexte. Le troisième fait de même pour la période de 1982 à 1999.

Le choix de 1969 comme borne temporelle inférieure se fonde sur l'élection du parti SPD ainsi que sur la parution de l'ouvrage *Bismarck und der Imperialismus* de Wehler. La césure entre les deux périodes est fournie par l'accession du parti CDU / CSU au gouvernement en 1982, marquant la fin de l'ère social-démocrate et le début de l'ère chrétienne-démocrate.

La documentation que nous avons consultée est d'abord composée d'ouvrages, articles de revue scientifique et de journaux écrits par Wehler de 1969 à 1999 et pouvant être considérés pertinents dans le cadre de ce mémoire. Elle rassemble aussi les ouvrages et articles d'historiens ayant commenté la conception de Wehler. Elle comporte ensuite un certain nombre d'ouvrages et d'articles considérés comme des piliers incontournables de l'historiographie allemande de l'après-guerre tels que *Griff nach der Weltmacht* de Fritz Fischer et *Parteiensystem und Sozialstruktur* de Martin R. Lepsius. Elle comprend enfin des monographies et articles sur des thèmes particuliers, tels que par exemple l'impérialisme, ainsi que des dictionnaires de concepts historiques.

Les travaux s'étant jusqu'à ce jour intéressés à l'œuvre de Wehler se restreignent à quelques dizaines d'articles se concentrant presque uniquement sur la critique interne. Les liens au contexte historique sont non seulement rarement mais encore jamais systématiquement décrits, et leur traitement se limite à quelques lignes. En Allemagne, les comptes rendus dont ses travaux ont été l'objet depuis 1969 laissent transparaître des considérations partisans; les partisans et adversaires des thèses de Wehler se livrent une bataille faisant disparaître toute nuance de leurs commentaires et les rendant imperméables aux critiques. Les partisans de l'histoire politique et diplomatique – les plus acharnés ayant été Thomas Nipperdey, Hans-Günter Zmarzlik, Klaus Hildebrand et Andreas Hillgruber – refusent de reconnaître les apports de la conception wehlerienne, pendant que les partisans de Wehler – les plus fidèles ayant été Jürgen Kocka et Volker Berghahn – nient systématiquement jusque dans les années quatre-vingt toute pertinence aux critiques des historiens du politique. Il faut sortir d'Allemagne pour trouver des commentaires se voulant constructifs. Parmi ceux-ci soulignons ceux de Geoff Eley et de Paul Kennedy. Tout en critiquant sévèrement les déformations qu'opère Wehler dans des termes semblables à ceux utilisés par les historiens allemands de la tendance politique, ces deux historiens

reconnaissent de nombreux mérites à l'approche structuralo-fonctionnaliste. Ils montrent que cette tendance doit limiter ses prétentions et l'amener à ne pas se rendre coupable des fautes dont elle accuse ses adversaires en faisant ressortir le fait qu'une interprétation ne peut être considérée exhaustive si elle fait uniquement appel à un type de facteurs, structurels ou conjoncturels, collectifs ou individuels. Plus récemment, un adoucissement des positions peut être observé dans les travaux des différents protagonistes et les nouvelles publications de Wehler ont cessé de déclencher des débats intenses.

Nos connaissances quant à l'œuvre de Wehler demeurent donc en friche et se limitent presque exclusivement au contenu explicite de ses travaux, sans jamais s'intéresser à l'engagement – pourtant avoué – de cet historien dans la société allemande. Le premier apport de ce mémoire est donc de faire le lien entre, d'une part, les ouvrages et articles scientifiques et, d'autre part, les articles de magazines et de journaux apportant une contribution explicite aux différents débats de société ayant eu lieu en Allemagne depuis 1969. Son deuxième apport sera d'envisager de manière systématique l'influence de certains facteurs extérieurs à l'objet historique sur le contenu des interprétations de Wehler et sur leur rayonnement au sein de la profession historique allemande. Un troisième apport est fourni par l'élaboration d'une critique dénonçant la simplification délibérée de l'objet étudié au profit de l'utilité politique pédagogique de sa présentation; quelques auteurs, dont Nipperdey, Kennedy et Eley, ont fait implicitement cette critique, mais aucun n'a encore tenté de lui donner un contenu rigoureux. Enfin, ce mémoire peut aussi être considéré comme une contribution à la réflexion autour du thème jamais tari des limites de l'objectivité dans la pratique de l'histoire, c'est-à-dire dans le cas qui nous intéresse, l'influence de déterminants extérieurs à l'objet de l'histoire sur sa pratique en tant que science.

Très peu étudiés jusqu'à maintenant, Wehler ainsi que sa conception de l'histoire n'en fournissent pas moins un objet d'étude de grand intérêt en raison de leur caractère à la fois représentatif et exceptionnel au sein de la profession historique allemande. Né le 11 novembre 1931 à Freudenberg en Siegerland, celui-ci étudie l'histoire et la sociologie à Cologne, à Bonn ainsi qu'à Athens en Ohio aux États-Unis (1962-63), fait ses études doctorales sous la direction de Theodor Schieder et est promu docteur ès philosophie en 1960. Il obtient son doctorat d'État en 1968 par son travail sur l'impérialisme de Bismarck. Il enseigne à l'université libre de Berlin en 1970-71. Cette même année, il est nommé professeur en histoire contemporaine générale à la nouvelle université de Bielefeld, poste qu'il conservera jusqu'à aujourd'hui. Ainsi, son parcours peut être considéré très représentatif des historiens de sa génération qui, comme lui, ont étudié à

l'étranger (dans la plupart des cas aux États-Unis) et ont été reçus professeur très peu de temps après leur doctorat d'État. Ensuite, par ses intentions avouées mais aussi par ses contributions manifestes, il peut être considéré comme étant tout à fait représentatif de l'état d'esprit présidant au renouveau méthodologique et conceptuel de la pratique de l'histoire en Allemagne dans les années soixante et soixante-dix : il est le représentant par excellence et un des théoriciens les plus importants des deux faces de ce renouveau, à savoir l'histoire sociale structurelle et la thèse du *Sonderweg*.

Les travaux de cet historien comptent parmi les plus importants de l'après-guerre, c'est-à-dire parmi les plus lus et ayant le plus influencé l'évolution de l'historiographie en Allemagne. En plus d'être une alternative conceptuelle à l'histoire politique positiviste, Wehler est un auteur extrêmement prolifique, au centre d'un réseau d'historiens et d'institutions dont les publications renforcent la diffusion de ses thèses. En plus de son œuvre imposante composée de plus de 20 monographies et 140 articles scientifiques, celui-ci publie régulièrement des articles dans les journaux et préface de nombreux ouvrages historiques. Sa conception de l'histoire est de plus le noyau de l'école de Bielefeld (du nom de l'université où travaillent quelques-uns des principaux théoriciens, dont Wehler), groupe d'historiens que réunit le soutien à certaines thèses et présupposés méthodologiques formant ce que plusieurs nomment le « paradigme de Bielefeld »¹.

Une idée de l'importance des thèses de Wehler dans l'historiographie allemande peut d'abord être fournie par la mise en relief des innovations interprétatives et méthodologiques effectuées par cet auteur ainsi que le défi que représente sa conception générale par rapport aux interprétations et méthodes ayant jusque-là prévalu.

¹ Les principaux membres de cette école sont Jürgen Kocka, Volker Berghahn, Heinrich August Winckler, Dirk Stegmann, Peter-Christian Witt et Helmut Böhme.

1. L'historiographie allemande et Hans-Ulrich Wehler

De manière générale, ce chapitre exposera les obstacles auxquels les thèses de Hans-Ulrich Wehler sont confrontées lorsqu'elles prennent d'assaut l'historiographie allemande à partir de 1969, à savoir le conservatisme inhérent à la profession historique allemande ainsi que les faiblesses théoriques et méthodologiques que comporte son œuvre, conjuguées à leur prétention de renouveler de la pratique de l'histoire en Allemagne. Nous verrons d'abord comment l'historiographie allemande, au sortir de la Deuxième Guerre mondiale, est purgée des interprétations racistes héritées de la période national-socialiste, mais demeure dans l'ensemble foncièrement attachée à une tradition pouvant être qualifiée d'historiciste et conservatrice. Nous analyserons ensuite les contributions de Hans-Ulrich Wehler à l'historiographie allemande afin de mettre en relief le défi que cet historien pose à cette tradition en rompant de manière claire et consciente avec ses méthodes et interprétations. Nous examinerons ensuite les critiques et mettrons en lumière celles dont la pertinence ébranle la construction théorique que constitue la thèse du *Sonderweg* et les thèses secondaires que soutient Wehler.

1.1. La pratique de l'histoire en Allemagne de 1945 jusqu'à 1969

Nous nous intéresserons dans cette section aux méthodes et interprétations prévalant dans la profession historique allemande au cours des deux premières décennies après la fin de la guerre. En ce qui concerne plus particulièrement les interprétations, nous nous concentrerons sur celles concernant le national-socialisme; il sera ainsi possible de faire une compréhension adéquate de la rupture que représente la conception de Wehler et de la nature des critiques qui seront formulées contre elle tout en demeurant succinct. Nous examinerons dans un premier temps la quasi hégémonie de l'histoire politique et diplomatique, et dans un deuxième temps certaines remises en question se faisant jour autour de 1960, d'une part au plan méthodologique, d'autre part au plan théorique, et sur lesquelles la contestation ultérieure pourra prendre appui.

1.1.1. L'histoire politique et diplomatique jusqu'à 1960

Dès 1945, des efforts considérables ont été faits dans les principaux pays belligérants pour répondre aux besoins des populations de comprendre le phénomène qui a fait de l'Europe un brasier, le national-socialisme. En Allemagne, la proximité de l'événement, la signification particulière qu'il y trouve ainsi que certains caractères inhérents à la profession historique allemande influencent grandement le travail des historiens concernant ce thème. Alors que les premiers ouvrages issus des pays alliés étaient teintés de ressentiment, ceux allemands l'ont été par l'apologie ².

L'historiographie allemande du fascisme est très longtemps et presque exclusivement représentée par l'interprétation émanant de sa tendance politique et diplomatique, au contraire des États-Unis, de la France et de la Grande-Bretagne où l'histoire sociale structurelle a conquis des positions solides après 1945. Trois facteurs historiques expliquent la configuration dans l'historiographie allemande. D'abord, la recherche d'explications structurelles est entravée de 1945 à 1960 par le discrédit jeté sur l'histoire sociale en raison de son affiliation plus ou moins avouée avec la dictature national-socialiste par le biais du courant historiographique de la *Volksgeschichte* / histoire du peuple. L'histoire sociale est en quelque sorte au ban de la profession. Ensuite, les quelques historiens républicains et démocrates formés pendant la République de Weimar ont émigré aux États-Unis après 1933 et y sont restés après 1945, privant ainsi la profession d'une relève à l'histoire de tendance politique et conservatrice ³. Enfin, les représentants de la pratique traditionnelle de l'histoire, réfractaires à ses présupposés méthodologiques, restés en marge du courant *Völkisch* / populiste, voient ainsi leur position dans l'après-guerre renforcée ⁴.

De ce fait, les présupposés méthodologiques de l'histoire politique conservatrice continuent de dominer l'historiographie allemande et de façonner les interprétations. Ses partisans interprètent le processus historique dans une perspective intentionnaliste, c'est-à-dire que l'événement historique provient des buts, décisions et finalement actions des individus se trouvant dans des positions d'influence ⁵. Ceux-ci considèrent par conséquent que l'objet de l'histoire se

² KERSHAW, Ian, *Qu'est-ce que le nazisme? Problèmes et perspectives d'interprétation*, trad. par Jacqueline Carnaud, Paris, éd. Gallimard, 1997, p. 25.

³ IGGERS, Georg G., « Decline of Traditional German Historiography », in *History and Theory*, vol. 6, no. 3, 1967, p. 393.

⁴ LEHMANN, Hartmut et James van HORN MELTON (sous la dir.), *Path of Continuity. Central European Historiography from the 1930s to the 1950s*, Washington, éd. Cambridge UP, 1994, p. 9.

⁵ HOFER, Walther, « Fifty Years On : Historians and the Third Reich », in *Journal of Contemporary History*, vol. 21, no. 2, 1986, p. 226.

trouve dans l'individuel et le particulier, et que son explication doit procéder de causes conjoncturelles. Aussi la recherche de généralisations et de constances quelconques est-elle plutôt l'objet de la sociologie⁶. Il ne fait de plus pour eux aucun doute que la politique extérieure prime sur la politique intérieure dans le gouvernement des États. L'histoire politique interprète donc les principes sous-tendus par la gestion des affaires d'État comme étant fondés sur ceux d'équilibre des puissances et de raison d'État. Ainsi, 1945 voit en Allemagne le rétablissement presque intégral d'une pratique de l'histoire de plus en plus contestée à la même période aux États-Unis, en France et en Grande-Bretagne.

La première interprétation du phénomène national-socialiste ayant dominé l'historiographie allemande a par conséquent été fortement imprégnée des caractères de cette tendance hégémonique. Dans les quelques années qui suivirent 1945, les historiens allemands ont interprété le fascisme, et à plus forte raison le national-socialisme, comme étant étranger à la tradition prusso-allemande. Ils ont considéré que sans l'expérience de la guerre, le traité de Versailles et les effets de la crise de 1929, le fascisme allemand aurait été impossible. L'historien Gerhard Ritter a par exemple écrit que le peuple allemand est par nature pacifique, peut-être le plus pacifique de tous, et que le militarisme n'est aucunement un trait national car il s'est manifesté en Allemagne plus tard qu'ailleurs⁷. Ceux-ci estiment aussi que la tradition conservatrice, au premier chef l'armée, a agi comme un rempart contre le militarisme civil dans les années 1933-1945 et n'est aucunement responsable de la montée ou du maintien de la dictature hitlérienne⁸. L'historien Hans Rothfels cherche aussi à dissocier la tradition nationale allemande de la montée du nazisme en mettant en lumière la résistance active au nazisme. Mais dans le contexte de la guerre froide, comme le rapporte l'historien Georg G. Iggers, Rothfels n'accorde que quatre pages à la résistance socialiste et communiste et fait de la tradition militaire prussienne le seul véritable rempart aux excès nationalistes et démagogiques⁹. Pour ces historiens, le nazisme est une aberration dans l'histoire allemande, un accident n'ayant rien à voir avec ce qui le précède.

En définitive, l'historiographie allemande demeure après 1945 profondément conservatrice et les membres de la profession persistent dans leur défense de la tradition nationale en cherchant à dissocier celle-ci du nazisme. Cependant, les historiens allemands de la période se

⁶ FLETCHER, Roger, « Recent Development in West German Historiography : Bielefeld School and its Critics », in *German Criticism Review*, vol. 7, no. 3, 1984, p. 469.

⁷ RITTER, Gerhard, « Das Problem des Militarismus in Deutschland », in *Historische Zeitschrift*, vol. 177, no. 1, 1954, p. 28.

⁸ IGGERS, p. 399.

raccrochent de manière étroite aux valeurs libérales de l'Occident, délaissent le germanocentrisme et considèrent que la recherche de sécurisation du statut de grande puissance pour l'Allemagne est un anachronisme ¹⁰.

Dans les années cinquante, la théorie du totalitarisme, importée des États-Unis et largement teintée du contexte de la guerre froide, cadre parfaitement avec les dispositions des historiens allemands en couvrant d'un voile scientifique le caractère apologétique de leur pratique ¹¹ et en sous-entendant fortement la nécessité pour l'Allemagne de s'aligner à l'Ouest. Cette thèse place les causes du national-socialisme dans le contexte de montée des totalitarismes en Europe dans la période de l'entre-deux-guerres, et non dans le passé strictement allemand ¹². Selon l'historien Pierre Ayçoberry, la théorie du totalitarisme a été appliquée comme une arme de combat et a de ce fait conduit à la stérilité de la recherche pour toute la décennie ¹³.

À la fin des années cinquante, les premiers avocats de la *Strukturgeschichte* - en particulier Werner Conze, Theodor Schieder et Otto Brunner - ont introduit le concept de discontinuité dans leur interprétation de l'avènement des différents régimes fascistes. De cette manière, ceux-ci peuvent considérer que le fascisme s'est produit en raison de la rupture introduite par l'émergence de la société technologique de masse ayant entraîné une dépersonnalisation de l'individu. Même s'ils proclament une plus grande attention aux structures, ces historiens n'introduisent aucune réinterprétation radicale et s'insèrent largement dans la tradition précédente. D'une part, ils réaffirment la thèse totalitariste en considérant le national-socialisme comme un phénomène issu de l'évolution de l'histoire européenne de l'entre-deux-guerres ayant peu de racines allemandes ¹⁴. D'autre part, ils pratiquent une histoire se fondant sur des méthodes essentiellement traditionnelles et concentrent leurs évaluations sur le champ politique ¹⁵.

Sans non plus conduire à des réinterprétations majeures du national-socialisme, le courant de la *Zeitgeschichte* / histoire contemporaine soutenu principalement par Karl-Dietrich Bracher et Hanz Herzfeld a, à la même époque, brisé de manière significative avec la tradition historio-

⁹ *Ibid.*, p. 400.

¹⁰ *Ibid.*, p. 403.

¹¹ RÜSEN, Jörn, « Theory of History in the Development of West German Historical Studies : A Reconstruction and Outlook », in *German Studies Review*, vol. 7, no. 1, 1984, p. 15.

¹² AYÇOBERRY, Pierre, *La question nazie. Les interprétations du national-socialisme; 1922-1975*, Paris, éd. du Seuil, 1979, p. 174.

¹³ *Ibid.*, p. 13.

¹⁴ IGGERS, p. 405.

¹⁵ *Ibid.*, p. 406

graphique allemande. Déjà, au plan de la conception générale, ses partisans considèrent que l'histoire peut étudier le passé récent, d'où son titre-programme *Zeitgeschichte*. Au plan de la méthode, cette tendance marque le début d'une nouvelle relation de l'histoire avec les sciences politiques et affirme un intérêt marqué pour les généralisations, modèles et idéal-types. Au plan théorique, ses partisans continuent de travailler dans le cadre de la théorie du totalitarisme, mais relativisent la conception traditionnelle du rôle accordé à la politique et à l'État dans la détermination des processus historiques ¹⁶.

Jusqu'à 1960, la pratique de l'histoire en Allemagne reste largement dominée par la tendance conservatrice et l'interprétation du phénomène national-socialiste est presque monolithique. Cela représente un obstacle considérable à l'introduction de thèses rompant radicalement avec les interprétations de celles-ci. Cependant, à partir de la fin des années 1950 émergent certains foyers de dissension, entre autres, à Heidelberg, Tübingen et Munich, dans lesquels les continuités avec l'histoire politique traditionnelle l'emportent toujours sur les ruptures, mais qui contestent l'hégémonie méthodologique conservatrice et seront une rampe de lancement pour la remise en question de la pratique de l'histoire dans les années soixante.

1.1.2. L'attention aux causes structurelles et à la continuité historique

Si au plan de la méthode une certaine contestation se fait jour dès les années cinquante, l'interprétation du nazisme dominant largement l'historiographie demeure celle associée à la thèse du totalitarisme. Cependant, les concepts de continuité et de voie particulière empruntée par l'Allemagne dès le XIX^e siècle viennent briser la quasi unanimité qui régnait jusque-là dans la profession, créant le ferment de la critique théorique qui, sous la plume de Wehler, se superposera à la critique méthodologique.

L'idée de particularité de l'histoire allemande n'est pas neuve. Jusqu'à 1945, l'idée de *Sonderweg* / voie particulière est partie intégrante de la manière qu'ont bon nombre d'Allemands de concevoir leur nation, ainsi que les racines historiques de ses réalisations. Le concept renvoie à un processus historique particulier différenciant l'Allemagne de ses voisins et affirmant la supériorité de ce pays, de ses institutions, des valeurs qu'il défend, etc. L'historien Dieter Groh définit ainsi les caractères qui, selon leur propre aveu, ont distingué les Allemands et l'Allemagne :

¹⁶ *Ibid.*, p. 406.

une monarchie constitutionnelle avec un chancelier fort, et au sommet, un empereur, système qui s'opposait au parlementarisme occidental; une administration avec une hiérarchie rigide et de fait étatique, opposée à l'auto-administration et à la corruption; des vertus typiquement « allemandes » comme l'épargne, l'esprit de profondeur, la noblesse de coeur opposés au gaspillage effréné du capitalisme comme à la superficialité et à la froide intellectualité; la collectivité contre la société; la culture contre la civilisation; les vertus guerrières contre l'esprit boutiquier, etc ¹⁷.

Après la Première Guerre mondiale, une poignée d'historiens républicains – dont Otto Hintze et Ernst Troeltsch – remettent en question la variante positive du *Sonderweg* en raison du legs autoritaire que le II^e Reich aurait, selon eux, laissé à la démocratie de Weimar ¹⁸. Après 1933, des historiens allemands émigrés font du *Sonderweg* allemand un élément d'explication de la prise de pouvoir national-socialiste; parmi ceux-ci, Fritz Stern, Hajo Holborn, Helmuth Plessner, Georg L. Mosse ¹⁹. Après 1945, la discussion autour des causes de la guerre consacre l'abandon définitif du concept de *Sonderweg* positif. Même s'il fait essentiellement figure d'exception et qu'il conclura finalement à la prépondérance des facteurs d'explication conjoncturels, l'historien Friedrich Meinecke se demande dans son célèbre essai *Die Deutsche Katastrophe* paru en 1946 si certains caractères prussiens tels que le militarisme, le nationalisme et le centralisme n'ont pas aussi une certaine part de responsabilité dans les événements de 1939 à 1945 ²⁰.

La première véritable affirmation de l'importance de facteurs structurels et endogènes dans l'explication du phénomène national-socialiste provient de la sociologie. Sans toutefois utiliser le terme, les sociologues allemands contribuent par leurs travaux à fonder scientifiquement la thèse du *Sonderweg* négatif que reprendra plus tard l'école de Bielefeld. À partir des années cinquante, ceux-ci combinent aux recherches menées après la guerre en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis – qui aboutiront à la théorie de la modernisation – le fait observable que l'Allemagne ait été le seul pays fortement industrialisé à voir se développer un fascisme radical pour conclure au retard du développement socio-politique de l'Allemagne. La théorie de la modernisation voulant que la modernisation politique doit aller de pair avec celle socio-économique, la persistance en Allemagne de structures politiques pré-modernes dans une réalité socio-

¹⁷ GROH, Dieter, « Le "Sonderweg" de l'histoire allemande : mythe ou réalité? », in *Annales ESC*, vol. 38, no. 5, 1983, p. 1167.

¹⁸ KOCKA, Jürgen, « Germany before Hitler : The Debate about the German *Sonderweg* », in *Journal of Contemporary History*, vol. 23, no. 1, 1988, p. 2.

¹⁹ GREBING, Helga (sous la dir.), *Der deutsche Sonderweg in Europa 1806-1945. Eine Kritik*, Stuttgart, éd. Kohlhammer, 1986, p. 12.

économique moderne expliquerait l'écart pathologique de ce pays par rapport aux autres pays industrialisés depuis le XIX^e siècle.

Les concepts de modernisation et de *Sonderweg* négatifs sont appliqués à l'Allemagne pour la première fois de manière systématique par le sociologue Ralf Dahrendorf. Selon lui, la persistance des structures traditionnelles et la faiblesse des forces progressives ainsi que de la culture politique démocratique et parlementaire expliquent l'échec de la démocratie pendant Weimar, l'avènement de la dictature national-socialiste et l'accommodation des Allemands à ce régime²¹. Cette thèse est considérablement renforcée par les travaux du sociologue Martin R. Lepsius concernant la répartition du soutien électoral en fonction des « milieux sociaux ». Celui-ci montre que, étant donné que les ouvriers se sont refermés dans une sous-culture, le système de partis politiques allemand n'a pu se moderniser et s'adapter à la nouvelle réalité. Lorsque la mobilité sociale s'accroît, ce système socio-politique, relativement cloisonné et dans lequel les partis recrutent leur électorat dans des « milieux sociaux » précis, s'effondre et crée un vide de direction dont les nazis sauront prendre avantage²².

En raison de l'hermétisme caractérisant la discipline historique en Allemagne, les thèses de la sociologie ne créent pratiquement aucun remous, ni même d'émoi dans la profession. Bien que le révisionnisme poursuivi par les Bielefeldiens s'inspire principalement de la sociologie, la discussion autour du thème de la continuité dans la profession historique ne s'enclenche véritablement qu'avec la publication de l'ouvrage *Griff nach der Weltmacht* de l'historien Fritz Fischer paru en 1961. Dans cet ouvrage, Fischer suggère l'existence d'une continuité reliant la nature des politiques extérieures expansionnistes et agressives des II^e et III^e *Reich* et souligne clairement dans son introduction que son ouvrage est une contribution à la problématique de la continuité de l'histoire allemande de la Première à la Deuxième Guerre mondiale²³.

La publication de cet ouvrage suscite une vive réaction parmi les historiens mais aussi dans la population allemande en raison des implications de la thèse qui y est soutenue. Accepter cette thèse, c'est aussi accepter que le nazisme ne soit pas un phénomène isolé, une aberration, un

²⁰ VON DER BRELIE-LEWIEN, Doris, in GREBING, p. 139.

²¹ AYÇOBERRY, p. 266.

²² LEPSIUS, Rainer M., « Parteien System und Sozialstruktur. Zum Problem der Demokratisierung der deutschen Gesellschaft », in RITTER, Gerhard A. (sous la dir.), *Deutsche Parteien vor 1918*, Cologne, éd. Kiepenheuer & Witsch, 1973, p. 56-80.

²³ FISCHER, Fritz, *Griff nach der Weltmacht. Die Kriegszielpolitik des Kaiserlichen Deutschlands 1914 / 18*, Düsseldorf, éd. Droste, 1961, 896 p.

phénomène essentiellement européen en contradiction avec la tradition allemande. En plus de contredire les fondements de la thèse du totalitarisme, la thèse de cet historien exige une réévaluation de l'histoire du *Kaiserreich* et de la culpabilité de l'Allemagne pour le déclenchement de la Première Guerre mondiale pourtant vivement combattue par les historiens allemands depuis 1919. Considérée hérétique autant que subversive, la thèse de Fischer est rejetée à l'unisson par les tenants de l'interprétation conservatrice. Malgré les carences méthodologiques mises en lumière par une critique systématique et acharnée, le débat autour de sa thèse est largement émotif, comme le prouve l'accusation d'antipatriotisme qu'on lui adresse.

Même si les méthodes que Fischer utilise sont encore traditionnelles et qu'il ne s'inspire pas directement des résultats de la sociologie que nous avons évoqués plus haut, son étude est prise au sérieux par la nouvelle génération d'historiens qui estime son hypothèse stimulante et est disposée à se défaire des certitudes de la période précédente ainsi que du caractère apologétique de l'interprétation de l'histoire allemande contemporaine.

En somme, la timide remise en question des présupposés méthodologiques de l'histoire politique et diplomatique est renforcée au début des années soixante par la remise en question de certaines de ses interprétations centrales. Les historiens qui ne se satisfont plus de cette conception peuvent à partir du début des années soixante se réclamer de deux foyers de contestation, celui fondé sur la méthodologie et celui concernant l'interprétation. Jusqu'à la deuxième moitié des années soixante, il faut cependant se garder de surévaluer l'importance numérique des contestataires. Leurs critiques ne provoquent l'adhésion que d'une frange de la communauté historique, dont Hans-Ulrich Wehler.

1.2. L'œuvre de Hans-Ulrich Wehler

En tête des historiens ne se satisfaisant plus de l'histoire telle qu'elle est pratiquée jusque dans les années soixante en Allemagne figure Hans-Ulrich Wehler. Dans cette section, nous rendrons compte de l'œuvre de cet historien, carrefour où se rencontrent pour la première fois de manière aussi radicale sous la plume d'un historien allemand la critique des méthodes et interprétations de l'histoire politique. Nous verrons, dans un premier temps, comment il pousse encore plus loin la

redéfinition épistémologique commencée par les tendances de la *Strukturgeschichte* et de la *Zeitgeschichte*. Nous nous intéresserons, dans un second temps, à l'intégration des résultats de la sociologie et de Fischer par Wehler ainsi qu'aux traits originaux de la construction argumentative de ce dernier.

1.2.1. Les ouvrages de méthodologie

Au plan épistémologique, la définition du champ, des méthodes et prétentions de l'histoire rompt de manière explicite et manifeste avec celle prévalant encore largement dans les années soixante en Allemagne. De manière générale, Wehler estime que cette conception de l'histoire ne peut ni convenir aux besoins de la recherche, ni permettre la transmission d'une image du passé à la société. Les problèmes qu'il importe de régler sont l'inadéquation des méthodes aux problèmes que l'étude du passé des sociétés soulève ainsi que l'étude fragmentée de l'objet historique par des sous-disciplines non coordonnées. Bref, l'histoire doit être redéfinie au plan de la méthode et des buts afin qu'elle devienne une science respectable.

La cure que souhaite donner Wehler à l'histoire peut être à la fois considérée comme un alignement sur les écoles d'histoire sociale française, américaine et britannique et comme une application à l'histoire de certains des principes sur lesquels se fonde l'école de Francfort.

D'abord, Wehler pratique une histoire sociale adoptant une approche structuralo-fonctionnaliste. Cet historien porte son attention sur les processus de changement socio-économique, les régularités de développement et les continuités dans les structures sociales. Il considère que l'événement historique est le résultat de structures données dans certaines conditions historiques, c'est-à-dire que les structures imposent un certain cours aux événements en créant elles-mêmes des conditions qui influencent de manière déterminante les décisions des individus et les comportements de groupe ou de classe. Son analyse fonctionnaliste accorde une importance particulière aux institutions dans la socialisation. Il considère que la religion enseigne la soumission à l'autorité, que les écoles et l'armée enseignent la fidélité au *Reich*, l'amour du *Kaiser*, la culture politique, etc.

Ensuite, Wehler est convaincu qu'il est possible avec l'aide des sciences sociales de construire des modèles utilisables pour l'analyse historique. Il explique d'ailleurs que ce qui différen-

cie sa conception de l'histoire de l'approche traditionnelle est l'intérêt qu'il porte aux modèles et idéals-types et sa conviction qu'ils sont des instruments de recherche utiles pouvant favoriser la discussion²⁴. Il n'est d'ailleurs selon lui aucune histoire valable qui soit possible sans théorie. Il considère de manière générale que les historiens, selon les problèmes qu'ils abordent, doivent rechercher une coopération étroite avec les sciences sociales correspondantes. Les concepts doivent être empruntés de manière sélective aux autres sciences sociales sur une base *ad hoc*, c'est-à-dire au besoin. De cette manière, l'historien qui fait une étude impliquant des dimensions démographiques et économiques doit se servir des résultats, des méthodes et des modèles de pensée de la démographie et des sciences économiques. Cet encouragement à l'interdisciplinarité, Wehler le prodigue à l'histoire biographique et des relations internationales. Ces sous-disciplines devraient selon lui faire appel à la psychologie et à la psychoanalyse étant donné qu'elles s'intéressent aux individus et aux décisions politiques que ceux-ci ont prises²⁵.

Enfin, l'historien doit travailler à l'aide de problématiques guidant sa recherche ainsi que sa sélection des sources et des faits. Les questions ne doivent pas venir uniquement des sources parce que cela signifie qu'elles contiennent les réponses. Cette demande se rapporte encore une fois directement à sa condamnation de la méthode de l'histoire traditionnelle. Ainsi, les motifs des individus s'expliquent non seulement par leurs écrits et les documents diplomatiques, mais encore par des références à des facteurs structurels tels que l'époque, le système politique, etc²⁶. De plus, les questions doivent non seulement être élaborées indépendamment des sources mais encore à partir des problèmes du présent (voir plus bas).

En plus des innovations relatives à sa pratique, Wehler élabore une construction théorique réorganisant la discipline historique autour du concept d'histoire totale emprunté à l'école des Annales française.

Cette conception, si elle faisait l'objet d'une application à la lettre, aurait de nombreuses répercussions sur la pratique de l'histoire. La réorganisation qu'elle demande aurait comme première conséquence la fédéralisation des différentes branches de l'histoire au profit d'un projet s'assimilant à la conception de l'histoire sociale. D'abord, celle-ci divise la pratique de l'histoire en deux niveaux, celui de la recherche et celui de la construction d'une image globale du passé.

²⁴ WEHLER, Hans-Ulrich, « Kritik und kritische Anti-kritik », in *Historische Zeitschrift*, vol. 225, no. 2, 1977, p. 359.

²⁵ *Ibid.*, p. 368.

²⁶ *Ibid.*, p. 379.

Les différentes branches de l'histoire – sociale, économique, politique, culturelle, diplomatique, constitutionnelle, etc. – doivent être conçues par ceux qui les pratiquent comme des contributions à des problématiques larges mais bien définies et étudiées dans toutes leurs dimensions.

Wehler définit la direction totalisante des différentes branches de l'histoire par le terme *Gesellschaftsgeschichte*, terme pouvant se traduire par l'expression « histoire de la société » dans lequel « société » signifie « tous les domaines de l'activité humaine ». Reprenant la définition qu'en donne l'école de Francfort, la définition totalisante de la « société » comporte trois axes, à savoir l'économie, le gouvernement politique et la culture. Ces axes correspondent aux trois niveaux d'analyse qu'elle doit comprendre. Encore selon la définition que Wehler en donne, la *Gesellschaftsgeschichte* est un paradigme cherchant à encourager la complémentarité des différentes branches de l'histoire entre elles et non une discipline avec ses propres méthodes. Elle n'est qu'un point de fuite, un modèle d'orientation de l'analyse vers lequel doivent tendre toutes les autres branches de l'histoire²⁷. La spécialisation de l'histoire demeure en ce sens extrêmement importante et permet seule de remplir le cadre de la *Gesellschaftsgeschichte* de contenu. Qui plus est, chacune des sous-disciplines historiques a des forces pouvant être mises en commun afin de circonscrire ou même réduire les faiblesses inhérentes à chacune d'elles. Ainsi, le manque d'attention que prête l'histoire sociale aux individus et aux décisions politiques peut être compensé par l'histoire politique et diplomatique et ainsi donner une image du passé plus près de la réalité²⁸.

Le but avoué d'un tel concept d'intégration est la vulgarisation scientifique de la recherche de pointe. Celle-ci doit être rendue accessible à un public large et rejoindre ses intérêts dans le but ultime de lui transmettre une image historique globale, ce à quoi ne peut conduire la fragmentation de l'histoire et l'absence d'effort de synthèse planifié, ordonné et régulé autour d'un concept totalisant.

Pour rendre cette fonction didactique opératoire, Wehler complète le concept de *Gesellschaftsgeschichte* par celui de *Historische Sozialwissenschaft* / science sociale historique. Celle-ci est une perspective à l'intérieur de la *Gesellschaftsgeschichte* ayant un double mandat. Elle doit d'une part rassembler la connaissance générée par la recherche historique et d'autre part donner des impulsions à celle-ci par l'élaboration d'hypothèses de travail, de modèles, théories et idéals-

²⁷ *Ibid.*, p. 364.

²⁸ *Ibid.*, p. 372.

types expérimentaux²⁹. Ainsi, la *Historische Sozialwissenschaft* donne une direction à l'accumulation des connaissances dans le cadre de l'histoire totale. Cette direction n'est toutefois pas définitive et les historiens la pratiquant doivent tendre à définir des problématiques pertinentes et utiles au présent³⁰. Compte tenu du contexte allemand de l'après-guerre, la problématique pouvant le mieux remplir cette fonction est, selon Wehler, celle de la continuité et du *Sonderweg*.

Par sa conception de l'utilité de l'histoire, Wehler se rattache à l'école de Francfort – en particulier aux sociologues Horkheimer et Habermas – et de son principe selon lequel tout effort théorique doit servir l'intérêt d'une société future organisée de manière raisonnable³¹. La nouvelle sous-discipline, lien ultime entre la *Gesellschaftsgeschichte* et les différentes disciplines de l'histoire, est l'expression de la conception qu'a Wehler du rapport de l'étude du passé à la société dans laquelle elle est pratiquée : la pratique de l'histoire doit se diriger vers la résolution des problèmes du présent et ainsi contribuer à l'avènement d'un futur meilleur³². Il encourage donc explicitement les historiens à faire de l'histoire une science utile à la société mais pouvant reproduire de manière fidèle l'objet historique, ce qu'il résume par l'expression *Kritische Theorie / théorie critique*³³. Selon Wehler, une telle tradition critique capable d'éclairer le présent aurait fait défaut à l'historiographie allemande par comparaison aux approches française et américaine³⁴.

En définitive, la pratique de l'histoire en Allemagne repose selon Wehler sur une conception de cette discipline qui, en plus de carences méthodologiques, cultive l'hermétisme et la fragmentation au lieu de rechercher la coopération et, ultimement, l'intégration des connaissances. La proposition de Wehler de substituer celle-ci par une nouvelle conception se matérialise dans les ouvrages historiques qu'il publie entre 1969 et 1975.

²⁹ *Ibid.*, p. 366-367.

³⁰ WEHLER, Hans-Ulrich, *Geschichte als Historische Sozialwissenschaft*, Francfort, éd. Suhrkamp, 1973, p. 27.

³¹ HILDEBRAND, Klaus, *Deutsche Außenpolitik 1871-1918*, Munich, éd. Oldenbourg, 1989, p. 96.

³² WEHLER, Hans-Ulrich, *Krisenherde des Kaiserreichs, 1871-1918*, Göttingen, éd. Vandenhoeck & Ruprecht, 1970, p. 9.

³³ Les subtilités de la conception de Wehler sont à peu près dans tous les cas ignorées par les critiques. Ceux-ci s'attaquent à l'histoire que Wehler professe mais la qualifient mal. De ce fait, nous utiliserons dans notre mémoire l'expression « histoire sociale structurelle » lorsque les critiques se rapporteront à la méthode de Wehler ainsi que l'expression « théorie critique » lorsque celles-ci se rapporteront à la fonction sociale ou pédagogie politique que Wehler assigne à la pratique de l'histoire.

³⁴ WEHLER, Hans-Ulrich, *Bismarck und der Imperialismus*, Cologne / Berlin, éd. Kiepenheuer & Witsch, 1969, pp. 14-15.

1.2.2. La conception de l'histoire allemande contemporaine

Conformément à sa conception de la pratique de l'histoire décrite plus haut, Wehler se rattache à des interprétations et soutient des thèses qui rompent avec celle ayant prévalu jusque-là dans l'historiographie allemande. L'impératif d'intégrer la recherche historique et de la diriger vers une problématique globale se retrouve dans son œuvre. Ainsi, Wehler, même s'il ne publie aucun ouvrage couvrant toute la période de 1871 à 1945, affirme contribuer par ses thèses à la problématique du *Sonderweg*, thèse expliquant le chemin suivi par l'Allemagne d'un bout à l'autre de cette période. Nous verrons donc dans cette partie en quoi consiste la thèse du *Sonderweg* et comment Wehler y contribue.

Au plan strictement conceptuel, la continuité de l'histoire allemande implique la reconnaissance de l'existence du caractère continu, ininterrompu du déroulement d'un phénomène dans un cadre défini temporellement par des dates-charnières, des ruptures. Le *Sonderweg* est le caractère particulier accolé à la continuité de l'histoire allemande de 1871 à 1945 et selon lequel les Allemands auraient suivi une voie particulière dans la modernité les ayant disposés à l'avènement du national-socialisme et ayant permis son maintien jusqu'au terme de la Deuxième Guerre mondiale. Dans la conception de Wehler et des partisans de l'école de Bielefeld en général, continuité et *Sonderweg* ne se confondent pas, mais sont inextricablement liés : la continuité prouve le *Sonderweg*, mais la continuité est fondée sur l'étude de l'histoire allemande alors que le *Sonderweg* implique une perspective essentiellement comparative se fondant sur le constat que les démocraties libérales voisines de l'Allemagne n'ont pas succombé sous la pression de conditions historiques semblables³⁵. La borne temporelle inférieure, 1871, représente la date à laquelle la culture politique illibérale³⁶ sur laquelle se fonde le *Sonderweg* triomphe. Selon Wehler, la proclamation du II^e Reich voit cette culture politique recevoir les moyens politiques de sa stabilisation et de son extension, malgré son caractère anachronique. La borne supérieure, 1945, représente la faillite de cette culture politique et la création des conditions et dispositions mentales nécessaires à la démocratie et à la paix.

³⁵ La plupart des critiques estiment cependant à tort les termes interchangeable ou condamnent les deux en raison de leur lien évident. Nous « traduirons » donc autant que possible dans notre mémoire la véritable cible des critiques, à savoir continuité ou *Sonderweg*.

³⁶ Nous utilisons dans notre mémoire le terme « illibéral » avancé par l'historien américain d'origine allemande Fritz Stern comme raccourci pour exprimer la culture politique antidémocratique, antiparlementariste, autoritaire, militariste et raciste.

Au plan théorique, la thèse du *Sonderweg* accorde sans exception une valeur explicative supérieure aux facteurs structurels dans l'explication de l'avènement et du maintien au pouvoir des nazis. Ses partisans soutiennent que la conjoncture ne peut suffire à expliquer le phénomène national-socialiste parce que les voisins de l'Allemagne, dont la culture politique se fonde sur une tradition libérale et démocratique, ne succombent pas à la tentation du fascisme. Ainsi, à la question de savoir pourquoi le fascisme radical qu'est le national-socialisme, la Deuxième Guerre mondiale et l'holocauste se sont produits en Allemagne ou à son instigation, les Bielefeldiens répondent que la culture politique explique les dispositions de la population allemande au nazisme et à la gestion autoritaire, raciste et agressive des relations intérieures et extérieures. En effet, la culture politique s'étant transmise depuis le *Kaiserreich* se caractérise par l'adhésion à un système de valeurs illibérales composées principalement par celles que sont le militarisme, l'autoritarisme – qui sont synonymes d'efficacité et de stabilité dans la gestion des intérêts nationaux – et le nationalisme agressif, xénophobe, antisémite, antioccidental et conservateur. Les conséquences de la Première Guerre mondiale et de la crise économique de 1929 sont de ce fait envisagées comme des éléments déclencheurs renforçant les probabilités historiques, mais ne créant aucunement les conditions nécessaires au déroulement de l'histoire allemande telle qu'il s'est présenté entre 1930 et 1945, et à plus forte raison entre 1939 et 1945.

La contribution de Wehler et des Bielefeldiens à la problématique du *Sonderweg* est d'en faire une thèse définie scientifiquement. Alors que les sociologues lui avaient laissé un caractère flou, épars et essentiellement hypothétique, les historiens de l'école de Bielefeld ont construit de manière systématique une thèse cohérente recourant à des événements et processus historiques déterminés et expliquant la formation, le parcours ainsi que l'épilogue des caractères de la voie particulière allemande qu'ils postulent. Sous leur plume, le retard de l'Allemagne et son déficit en démocratie s'expliquent par une double défaite de la bourgeoisie. Premièrement, en 1848, la tentative de révolution de la bourgeoisie destinée à créer l'unité nationale allemande sur la base du libéralisme politique échoue. Deuxièmement, le conflit constitutionnel opposant la bourgeoisie à la monarchie prussienne de 1866 à 1871 se solde par une « révolution d'en haut » imposant la solution de la petite-Allemagne (unité sans l'Autriche) à la question nationale et réaffirmant la primauté du principe monarchique autoritaire sur celui de souveraineté populaire. Cette double défaite est lourde de conséquences pour la suite de l'histoire allemande. De celle-ci résulte la pathologie politique de la bourgeoisie qui la conduira à rechercher l'accommodation avec l'aristocratie, à se laisser « féodaliser ». Cette situation explique la faiblesse de la culture politique démocratique en Allemagne ainsi que la persistance des structures politiques traditionnelles.

Cette situation ayant pu se perpétuer au-delà de 1918-19, la République de Weimar est chargée d'un fardeau qui s'avérera finalement insupportable et rendra possible dans la crise de l'entre-deux-guerres la montée du national-socialisme. Les tenants du *Sonderweg* estiment que le problème le plus accablant pour les démocrates pendant Weimar n'est pas de gérer les conséquences de la défaite mais bien de gérer l'influence des traditions héritées du passé, prédisposant au gouvernement autoritaire et illibéral. De plus, cette culture politique se transmet sans discontinuer par le biais d'institutions telles que les universités, la justice, la bureaucratie, etc. (dont les principaux postes sont aux mains d'individus antidémocrates) et par la persistance de l'influence socio-politique des élites traditionnelles, aidées en cela par le maintien de leur alliance avec la bourgeoisie. Avec de telles dispositions dans la nation, les événements conjoncturels potentiellement défavorables à la République peuvent être exploités avec succès par ses ennemis. Ceux-ci trouvent en effet dans la culture politique allemande un terrain propice à la démagogie antidémocratique et conservatrice.

Pour les tenants de la thèse, il y a à l'intérieur de la continuité de 1871 à 1945 celle plus restreinte correspondant à l'histoire du II^e Reich allemand, c'est-à-dire une continuité étatique s'étendant de 1871 à 1918. Justement, comme elle s'insère dans la thèse du *Sonderweg*, la rupture de 1918 n'est considérée qu'au plan du régime politique. En ce qui concerne l'histoire de la société allemande en général, demeurent beaucoup plus importantes les continuités ayant survécu à l'abolition du régime monarchique et s'étant perpétuées jusqu'à 1945.

La continuité de 1871 à 1918 constitue d'ailleurs précisément la contribution de Wehler à la thèse du *Sonderweg*. La période s'étendant de la proclamation du Reich jusqu'à 1879 est considérée par celui-ci comme une phase d'incubation pendant laquelle se mettent en place et s'affirment les caractères de la voie particulière. Wehler confère donc au *Kaiserreich* le rôle de fondement ou source historique du chemin emprunté par l'Allemagne jusqu'à 1945. Il explique de manière générale les écarts de parcours de l'Allemagne par rapport aux autres pays fortement industrialisés en mettant l'accent sur le paradoxe que représentent la faiblesse du libéralisme et la persistance d'un *statu quo* socio-politique prémoderne – monarchie autoritaire – dans un contexte socio-économique modernisé.

L'interprétation que donne Wehler du II^e Reich repose sur un certain nombre de prémisses. D'abord, il considère que la révolution industrielle est l'événement central dans la formation

des conditions historiques du XIX^e siècle car celle-ci coupe le monde moderne de ce qu'il était avant. La modernisation socio-économique qui y est associée doit s'accompagner d'une modernisation socio-politique, c'est-à-dire un système politique démocratique et parlementaire aux mains de la bourgeoisie, position de domination politique correspondant à sa domination économique³⁷. De plus, le caractère inégal de la croissance économique, l'alternance de phases de croissances et de récessions, aiguïssent les conflits sociaux et menacent ultimement la stabilité de l'État³⁸.

De plus, Wehler estime que priment la situation intérieure et la préservation du système politique dans la politique du II^e Reich³⁹. La crainte aiguë des révolutions, surtout celle de type socialiste, doit de ce fait être considérée comme le fil conducteur de la politique de Bismarck comme de ses successeurs. Il s'agit pour ceux-ci de la désamorcer par des techniques de gouvernement manipulatoires et en offrant des exutoires extérieurs aux ambitions réformistes de la classe ouvrière et des bourgeois de la gauche libérale. De ce fait, les politiques sociales et extérieures sont des instruments privilégiés de la politique intérieure. Selon Wehler, les élites traditionnelles estiment que la société allemande voit s'affronter des intérêts antagonistes dont les conséquences politiques peuvent seules être conjurées par des techniques de gouvernement fondées sur la manipulation.

Enfin, Wehler accorde une grande importance au fait que l'Allemagne ait connu une révolution d'« en haut » au lieu d'une révolution bourgeoise. L'unification de l'Allemagne par la Prusse monarchique au moyen de trois guerres victorieuses a eu pour effet de redonner sa légitimité et d'une certaine manière sa stabilité à la domination socio-politique des élites traditionnelles. À cause de l'échec de la révolution de 1848, la bourgeoisie n'occupe pas dans le système politique la position décisionnelle centrale qu'elle occupe dans l'économie.

Wehler appuie sa thèse principale sur un réseau complexe de thèses secondaires. Même si quelques-unes de celles-ci sont soutenues par d'autres historiens avant lui, celui-ci les assemble de manière originale et les emploie à la preuve de la thèse du *Sonderweg* avec laquelle elles n'avaient pourtant aucune affiliation affirmée. Ainsi en est-il de la thèse du « parlementarisme bloqué » soutenue par Karl-Dieter Bracher et Ernst Fraenkel, des thèses de « primat de la politi-

³⁷ WEHLER, Hans-Ulrich, *Das Deutsche Kaiserreich, 1871-1918*, Göttingen, éd. Vandenhoeck & Ruprecht, 1973, p. 17.

³⁸ *Ibid.*, *Bismarck und der Imperialismus*, p. 17-18.

³⁹ *Ibid.*, *Das Deutsche Kaiserreich, 1871-1918*, p. 171.

que intérieure » et de *Sammlungspolitik* de Eckart Kehr, de celles de Hans Rosenberg concernant l'histoire économique et la persistance de l'influence des élites préindustrielles pendant Weimar, de celle de la « féodalisation » de la bourgeoisie allemande de Max Weber, etc.⁴⁰

Sans doute la plus grande originalité de Wehler réside-t-elle dans l'interprétation qu'il donne de la politique de Bismarck et de ses techniques de gouvernement. Il part du constat que la configuration politique du II^e *Reich*, en plus de s'être maintenue, a été acceptée par l'immense majorité de la population allemande jusqu'en 1918, malgré le passage à la société de classe et le développement d'une économie capitaliste hautement industrialisée. Cette situation s'explique selon lui par la politique inaugurée par Bismarck et qui servira de modèle à ses successeurs. Wehler étiquette la période de gouvernement de Bismarck avec l'expression « régime dictatorial-bonapartiste » en raison des ressemblances avec le régime de Napoléon III en France. Le modèle bonapartiste que propose cet historien se fonde sur les faits suivants : les deux régimes sont nés d'une révolution d' « en haut », font de l'aventurisme en matière de politique étrangère un moyen de désamorcer les difficultés internes, promulguent des lois sociales avancées comme instrument de manipulation politique et apparaissent tout deux comme des symptômes d'une certaine phase de croissance économique⁴¹. De plus, le bonapartisme combine concessions limitées (i.e. suffrage universel, assurance sociale) ainsi que répression et stigmatisation des opposants politiques⁴².

Bismarck favorise d'abord une *Sammlungspolitik* / politique de rassemblement, c'est-à-dire une coopération étroite des élites traditionnelles avec la bourgeoisie. Cette politique est encouragée par le gouvernement qui accorde des concessions aux deux groupes destinées à favoriser la conciliation et l'acceptation du *statu quo* politique. Cette coopération est rendue possible entre ceux-ci en raison de la crainte qu'ils partagent à l'égard de la radicalisation du mouvement ouvrier et de la montée de la social-démocratie ainsi que de la menace que cette évolution fait peser sur le système politique monarchique, d'une part, et, d'autre part, sur le système économique libéral⁴³. La coopération, de plus, sous-entend la reconnaissance mutuelle. Ainsi, la bourgeoisie accepte de rayer la dimension politique du programme du libéralisme et de jouer dans ce domaine le rôle de partenaire subordonné de l'aristocratie, en échange de quoi cette même aris-

⁴⁰ inspiré de KOCKA, « Germany Before Hitler [...] », *ibid.*, p. 5.

⁴¹ WEHLER, Hans-Ulrich, « Bismarck's Imperialism 1862-1890 », in *Past and Present*, vol. 14, no. 48, 1970, p. 122-123.

⁴² *Ibid.*, *Das Deutsche Kaiserreich 1871-1918*, p. 65.

⁴³ *Ibid.*, « Bismarck's Imperialism 1862-1890 », p. 131.

tocratie assure la reconnaissance politique des intérêts vitaux de la bourgeoisie ainsi que sa « main libre » dans l'économie.

L'avantage à tirer du succès d'une telle politique de rassemblement est pour le gouvernement énorme. Celui-ci élargit la base de son soutien, affermit la loyauté des classes possédantes au système de domination monarchique et crée un puissant front anti-socialiste. Conscient des avantages pouvant en être tirés, le gouvernement promet donc cette politique sans relâche de 1873 à 1918 par diverses concessions aux deux groupes ⁴⁴. Ainsi, la construction de la flotte est destinée à satisfaire la bourgeoisie industrielle et à lui faire accepter la hausse des tarifs protectionnistes, concession aux grands propriétaires terriens prussiens, les *Junker*.

Bismarck gouverne aussi au moyen de techniques d'intégration négative. Par celles-ci, le chancelier manipule la population. Le but de ces politiques manipulatoires est de distraire la population des véritables sources de conflit, d'induire un sentiment d'unité nationale artificiel et de compenser le manque de légitimité du nouveau *Reich* afin de rendre possible la préservation du *statu quo* socio-politique. Wehler estime que les techniques d'intégration négative, même si aucune source documentaire ne confirme leur existence, peuvent être interprétées comme des actes intentionnels de la part des élites aux pouvoirs parce qu'elles constituent des nécessités stratégiques ⁴⁵.

Le social-impérialisme est une de ces techniques. L'impérialisme est pour Wehler une idéologie essentiellement défensive destinée à parer les effets de l'industrialisation sur la structure sociale et économique de l'Allemagne ⁴⁶. L'utilisation de l'enthousiasme populaire pour la politique extérieure ainsi que la promesse d'une croissance économique continue, que rassemblent les politiques impérialistes bismarckienne et wilhelmiennne, constituent des facteurs d'intégration à long terme permettant de stabiliser la structure politique et sociale anachronique. Wehler écrit d'ailleurs au sujet de l'impérialisme de la période bismarckienne : « The social and domestic side of imperialism, the primacy of the domestic political constellation [...] should probably be considered the most important of Bismarck's motives » ⁴⁷. Wehler baptise cette technique de gouvernement « social-impérialisme » parce que la politique intérieure est son principal déterminant.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 151.

⁴⁵ *Ibid.*, *Das Deutsche Kaiserreich 1871-1918*, pp. 96-99.

⁴⁶ *Ibid.*, *Bismarck und der Imperialismus*, p. 115.

⁴⁷ *Ibid.*, « Bismarck's Imperialism 1862-1890 », p. 147.

Les motifs de Bismarck pour pratiquer un tel impérialisme concernent à la fois le court et le long terme. Ainsi, il passe de l'impérialisme non formel à l'impérialisme formel vers 1884-1885 pour sécuriser sa position devant un *Reichstag* hostile. En plus de tirer de la popularité de l'agitation qu'ils font en faveur de la colonisation, Bismarck passe à l'impérialisme formel dans le but de s'assurer le contrôle des groupes de pression et ligues d'intérêts ainsi que de les mettre pratiquement à leur insu à contribution dans l'objectif global de préservation du système politique⁴⁸. À l'échelle du *Kaiserreich*, cette stratégie est d'ailleurs un succès. Au moyen de celle-ci, Bismarck et ses successeurs bloquent la démocratisation et la parlementarisation, de même qu'ils réconcilient la classe ouvrière avec le *statu quo* politique traditionnel et provoquent la victoire du réformisme dans le SPD. Pour Wehler, les conséquences du social-impérialisme sont déterminantes pour la suite de l'histoire allemande. Il fait d'ailleurs de cette stratégie un des principaux fils conducteurs de l'histoire allemande de Bismarck à Hitler⁴⁹.

La deuxième de ces techniques de gouvernement utilisées par Bismarck est la détermination de *Reichsfeinde* / ennemis de l'Empire sur lesquels reposeraient tous les maux dont souffre la société allemande. Le chancelier entend ainsi définir plus clairement, mais par la négative, le sentiment d'appartenance à la communauté. Cela se manifeste par l'élaboration de la politique du *Kulturkampf* / combat de cultures, dirigée contre les catholiques allemands et minorités françaises catholiques d'Alsace-Lorraine et polonaise de Prusse, ainsi que les lois antisocialistes⁵⁰. De plus, grâce au conflit permanent que Bismarck anime entre les « amis » et les « ennemis » du *Reich*, celui-ci peut créer des majorités à son avantage et, fort du soutien du *Reichstag*, légitimer ses politiques. Mais ce faisant, Bismarck encourage ses successeurs à faire de même et, par conséquent, donne à la politique allemande une tangente qui incline à la discrimination contre les minorités⁵¹.

Wehler estime que les élites traditionnelles de l'Empire allemand ont utilisé tous les moyens à leur disposition pour endiguer l'avance de la social-démocratie et stabiliser le *statu quo* socio-politique prémoderne. En plus des politiques de rassemblement et d'intégration négative,

⁴⁸ *Ibid.*, p. 140.

⁴⁹ WEHLER, Hans-Ulrich, « Industrial Growth and Early German Imperialism », in OWEN, Roger et Bob SUTCLIFFE (sous la dir.), *Studies in the Theory of Imperialism*, Londres, éd. Longman, 1972, pp. 88-89.

⁵⁰ *Ibid.*, « Bismarck's Imperialism 1862-1890 », p. 122.

⁵¹ *Ibid.*, *Das Deutsche Kaiserreich 1871-1918*, p. 98.

l'État met à son service la police, la bureaucratie, l'éducation, l'armée et jouit du support des religions qui enseignent la soumission à l'autorité.

Même s'ils reprendront pour la plupart les politiques que Bismarck a inaugurées, ses successeurs impriment un changement qualitatif dans la politique du *Kaiserreich*. D'abord, selon Wehler, le système de gouvernement se transforme après Bismarck en une polycratie autoritaire dont les centres de décisions se font concurrence et ne sont aucunement coordonnés, donnant à la politique de l'Allemagne wilhelmienne son caractère incertain, contradictoire. Après 1890, des groupes d'intérêts divers – i.e. *Bund der Landwirte*, *Flottenverein*, *Alldeutscher Verband* – jouissent d'un ascendant considérable sur la politique du *Reich* car ils ont conquis des positions de puissance auprès du *Kaiser* et dans les échelons supérieurs de l'armée et de la bureaucratie civile.

Selon Wehler, la Première Guerre mondiale s'inscrit dans la logique du système et prouve l'efficacité des méthodes conçues par Bismarck. Il l'interprète comme un *Flucht nach vorn* / saut en avant. Ainsi, devant les pressions réformistes de plus en plus grandes et difficiles à contrôler, la guerre devient un moyen, selon les élites traditionnelles le seul moyen, de donner une nouvelle légitimité au système politique sur lequel se fonde leur domination. Elle est destinée à être une nouvelle révolution d'« en haut », devançant celle d'« en bas » que semble promettre l'évolution de la société. De plus, l'acceptation enthousiaste de la déclaration de guerre par l'écrasante majorité de la population – dont les éléments réformistes – prouve à Wehler que l'intégration morale et politique de la classe ouvrière a été réussie et que les conflits de classes ont été régulés.

Les conséquences les plus importantes de l'interprétation de Wehler concernent l'héritage que lègue le II^e *Reich* à la suite de l'histoire allemande. Le legs le plus dramatique est celui d'une culture politique autoritaire, antidémocratique, antiparlementariste et xénophobe fondée sur le succès des techniques de gouvernement bonapartistes manipulatoires, en particulier celles d'intégration négative et de *Sammlungspolitik*. Wehler écrit d'ailleurs au sujet de la portée de la manipulation : « [they] created ever more dangerous tensions because of the success it achieved, and stored up an evil heritage to the future ⁵² ». Bismarck est grandement responsable pour la formation des caractères et valeurs qui sous-tendent la culture politique allemande parce qu'il a affaibli le libéralisme, rassemblé les bourgeois et les aristocrates contre la social-démocratie et, de manière générale, utilisé les uns contre les autres. Les chanceliers qui lui succéderont dans l'Empire

composeront avec cet héritage fait de précédents et de dispositions structurant la psychologie collective. Wehler écrit au sujet de l' « héritage bismarckien » : « [t]hese policies had helped to create the foundations wich allowed fascism in its most radical form to succeed in Germany [...] ⁵³ ». À partir de cette culture politique, les nazis peuvent introduire rapidement et relativement sans restriction une politique raciale discriminatoire et finalement exterminatrice ⁵⁴. Le succès des élites traditionnelles dans la manipulation de la société ainsi que sa collaboration avec la bourgeoisie lui laisseront une position d'influence déterminante au-delà de la révolution de 1918-19, révolution qui lui enleva pourtant le contrôle effectif du gouvernement ⁵⁵. En somme, l'héritage que laisse le *Kaiserreich* rend intelligible, malgré la défaite militaire, l'abolition de la monarchie et la proclamation d'une république parlementaire démocratique, la faiblesse des soutiens à la démocratie et l'échec de la République de Weimar.

En définitive, Wehler pratique une histoire sociale des structures mettant l'accent sur les groupes plutôt que les individus, les régularités plutôt que les singularités, les emprunts aux autres sciences de l'homme plutôt que l'hermétisme. De cette manière, nous pouvons considérer que celui-ci ne fait pas que critiquer les méthodes et interprétations dominant l'historiographie allemande depuis 1945, mais construit une alternative à celles-ci. Cependant, l'interprétation de Wehler, aussi logique et attrayante soit-elle, n'en comporte pas moins de nombreuses faiblesses importantes que les critiques ne manqueront pas de relever.

1.3. La critique de la conception de l'histoire de Hans-Ulrich Wehler

La véhémence de la critique de Hans-Ulrich Wehler, à la fois méthodologique et interprétative, le place en conflit ouvert avec les représentants de l'histoire politique et diplomatique. Cependant, le combat que livre délibérément et ouvertement celui-ci contre ce type d'histoire, s'il explique l'acharnement avec lequel ses représentants attaquent les thèses de cet historien, n'invalide aucunement la justesse de plusieurs de leurs critiques. D'ailleurs, les critiques formulées par l'histoire traditionnelle sont pour la plupart reprises contre Wehler par les tenants de certaines branches de

⁵² *Ibid.*, *The German Empire, 1871-1918*, trad. de l'all. par Kim Traynor, New York, éd. Berg, 1984, p. 14.

⁵³ *Ibid.*, « Bismarck's Imperialism 1862-1890 », p. 150.

⁵⁴ *Ibid.*, *Krisenherde des Kaiserreichs, 1871-1918*, p. 199.

⁵⁵ *Ibid.*, *Das Deutsche Kaiserreich 1871-1918*, pp. 238-39.

l'histoire sociale et par des historiens étrangers, surtout américains et anglais, qui ne sont pas impliqués directement dans les querelles institutionnelles allemandes. Par conséquent, nous rapporterons dans la première partie presque uniquement les critiques ayant été faites à Wehler par deux ou plusieurs courants historiographiques. Dans la deuxième partie, nous rassemblerons les commentaires ayant été faits depuis 1969 quant à l'influence des intentions particulières de Wehler sur son écriture de l'histoire et les confronterons à sa conception de la pratique historique que nous avons exposée dans le sous-chapitre précédent. Nous verrons ainsi que les intentions de cet historien expliquent le peu de dispositions dont il fait preuve à recevoir les critiques, même celles potentiellement constructives.

1.3.1. La critique du cadre conceptuel et des thèses secondaires

Malgré qu'elles soient acharnées et passionnées, les critiques formulées contre l'écriture de l'histoire de Wehler sont souvent pertinentes et font fortement douter de la validité de ses thèses ainsi que de la scientificité de leur présentation. Celles-ci remettent en question sa conception de deux manières. Premièrement, les critiques de l'écriture de l'histoire de Wehler soulèvent des faiblesses concernant l'influence néfaste de l'utilisation du cadre conceptuel qu'est le *Sonderweg* et de notions de continuité. Deuxièmement, s'ils n'attaquent pas directement le cadre conceptuel, ils contribuent à affaiblir l'interprétation du *Kaiserreich* que donne Wehler en critiquant des thèses secondaires sans lesquelles cette interprétation ne peut être soutenue.

D'abord, pour les tenants du *Sonderweg*, l'échec de la République de Weimar et l'avènement du national-socialisme s'expliquent par la faiblesse du libéralisme dans la culture politique allemande. Selon ceux-ci, des propensions à l'autoritarisme ainsi qu'au nationalisme impérialiste, agressif et raciste forment cette culture politique illibérale. Celle-ci s'observe par l'accommodation des Allemands au régime national-socialiste et son soutien à celui-ci jusqu'à l'écrasement total de l'Allemagne en 1945. De manière déductive, ces historiens cherchent les racines de cette culture dans le *Kaiserreich*, régime dans lequel se manifestent les mêmes tendances autoritaires, antiparlementaristes, antidémocratiques et ayant eu à sa tête dans les deux premières décennies après sa formation un « chef » démagogique et opportuniste en la personne de Bismarck.

Plusieurs reprochent à Wehler et aux historiens de l'école de Bielefeld de postuler l'existence du cadre du *Sonderweg* comme étant un fait observable objectivement à la lumière des évé-

nements de 1933 à 1945 et de chercher opiniâtement à le remplir. Ainsi, les événements que Wehler cherche et trouve dans l'histoire du II^e Reich lui sont suggérés par ce qui se dégage logiquement de ceux ayant marqué l'histoire du III^e Reich. En raison de leur perspective continuiste, les thèses de cet historien ne rendent pas compte du poids réel des événements dans les processus historiques de 1871 à 1918 et seraient fondées sur des intuitions. Un compte rendu typique de la conception wehlerienne du II^e Reich est offert par Robert Moeller en 1984. Celui-ci écrit :

The infant *Kaiserreich* had suffered through a depressed and unhappy childhood, dominated by an authoritarian father. Even after 1896, a prosperous adolescence was not enough to undo the ravages of youth or loosen the repressive mechanisms of "preindustrial" elites. A cowardly bourgeois adult remained incapable of overthrowing the "preindustrial" father, succumbing rather to abnormal "feudalization". The trauma of Weimar [...] was foreshadowed in the *Kaiserreich*, and represented a recapitulation of many of these youthful experiences.⁵⁶

Nombre d'historiens dénoncent le caractère téléologique et déterministe de l'interprétation que donne Wehler de l'Allemagne impériale. Celle-ci trouve en effet son origine dans des développements qui sortent de son cadre et n'a donc rien à voir avec la réalité. Selon l'historien Hans-Günter Zmarzlik, la connaissance préalable des deux guerres mondiales et de l'alliance entre la bourgeoisie et le nationalisme pendant la Deuxième indiquent ce qui peut se trouver ou ce qu'il faut chercher dans l'histoire allemande de 1871 à 1918⁵⁷. Wehler ignore les alternatives qui se sont offertes aux acteurs historiques, et s'il ne les ignore pas, il les dépeint d'une manière ne leur laissant aucune importance⁵⁸. Pour ce faire, cet historien utilise les citations à la manière d'un plaidoyer en les sortant de leur contexte⁵⁹. Selon l'historien Thomas Nipperdey, l'histoire envisagée chronologiquement est un réseau de continuités. Il est cependant réducteur de les forcer à entrer dans un cadre aussi restrictif que le *Kaiserreich* ou le *Sonderweg*⁶⁰. De plus, à l'intérieur de l'Allemagne impériale, le réseau des continuités est complexe et contradictoire. Ainsi, on peut observer d'autres continuités qui contredisent ou relativisent l'image somme toute unilatérale que

⁵⁶ MOELLER, Robert G., « The *Kaiserreich* Recast? Continuity and Change in Modern German History », in *Journal of Social History*, vol. 17, no. 4, 1984, p. 7.

⁵⁷ ZMARZLIK, Hans-Günter, « Das Kaiserreich als Einbahnstrasse? », in HOLL, Karl et Günter LIST (sous la dir.), *Liberalismus und imperialistischer Staat*, Göttingen, éd. Vandenhoeck & Ruprecht, 1975, p. 66.

⁵⁸ *Ibid.*, p.65.

⁵⁹ *Ibid.*, « Das Kaiserreich in neuer Sicht? », in *Historische Zeitschrift*, vol. 222, no. 1, 1976, p. 121.

⁶⁰ NIPPERDEY, Thomas, « Wehlers Kaiserreichs : Eine kritische Auseinandersetzung », in *Geschichte und Gesellschaft*, vol. 1, no. 1, 1975, p. 543; NIPPERDEY, Thomas, « 1933 und Kontinuität der deutschen Geschichte », in *Historische Zeitschrift*, vol. 227, no. 1, 1978, p. 101.

donne Wehler⁶¹. Les historiens Otto Pflanze et Paul Kennedy estiment quant à eux que Wehler surestime grandement le rôle de Bismarck dans la préparation historique du fascisme; les développements de l'histoire allemande ne se rapportent pas nécessairement à Bismarck⁶².

La conséquence de l'étude téléologique et déterministe du II^e Reich dans la lunette du III^e Reich est que le poids propre ainsi que les ruptures que chacune comporte ne sont pas reconnus. Les périodes subissent une simplification les faisant cadrer dans le *Sonderweg*. Ainsi, plusieurs estiment que ce cadre conceptuel aboutit à donner de la période s'étendant de 1919 à 1933 l'image d'une république sans républicains vouée à l'échec⁶³. De plus, pour la plupart des critiques du *Sonderweg*, 1933 représente une rupture qualitative clairement perceptible : l'idée de puissance mondiale fondée sur la race⁶⁴, la subordination des militaires au gouvernement civil⁶⁵, l'antisémitisme exterminateur⁶⁶, etc. De la même manière, l'absence d'attention au rôle des individus et le déterminisme structurel conduisent, selon l'historien Klaus Hildebrand, à sous-estimer l'importance centrale de Hitler dans l'élaboration des plans raciaux et la « solution finale »⁶⁷. Enfin, ces historiens estiment que le primat de la politique intérieure ne s'applique pas au III^e Reich, et ce même si quelques-uns reconnaissent l'influence de déterminants intérieurs sociaux dans l'élaboration de la politique extérieure⁶⁸.

Parce qu'il envisage l'Allemagne impériale en fonction du Reich hitlérien, Wehler exagère le caractère illibéral et pathologique de la première. En raison de la problématique du *Sonderweg*, cet historien opère une sélection non-représentative et tendancielle des faits, néglige la pluralité des déterminants historiques et laisse délibérément de côté des faits qui conduiraient à la modification de l'image globale qu'il offre. Nipperdey souligne le fait que la construction de la

⁶¹ NIPPERDEY, « Wehlers Kaiserreich [...] », p. 546.

⁶² PFLANZE, Otto, « Bismarcks Herrschaftstechnik als Problem der gegenwärtigen Historiographie », in *Historische Zeitschrift*, vol. 234, no. 3, 1982, p. 595; KENNEDY, Paul, « German Colonial Expansion. Has the "Manipulated Social Imperialism" been Ante-Dated? », in *Past and Present*, vol. 16, no. 54, 1972, pp. 140-141.

⁶³ GREBING, p. 195; NIPPERDEY, « 1933 und Kontinuität der deutschen Geschichte », *ibid.*, p. 197.

⁶⁴ BLOCH, Charles, « Les principes directeurs de la politique allemande sous Hitler », in *Relations internationales*, no. 21, print. 1980, p. 83.

⁶⁵ NIPPERDEY, « 1933 und Kontinuität der deutschen Geschichte », p. 99.

⁶⁶ HILDEBRAND, Klaus, « Monokratie oder Polykratie? Hitlers Herrschaft und das Dritte Reich », in Gerhard Hirschfeld et Lothar Kettenacker (sous la dir.), *Der « Führerstaat » : Mythos und Realität*, Stuttgart, éd. Klett & Cotta, 1981, p. 29.

⁶⁷ *Idem*; HILDEBRAND, Klaus, « Geschichte oder Gesellschaftsgeschichte? », in *Historische Zeitschrift*, vol. 223, no. 2, 1976, p. 354; ELEY, Geoff, « What produces Fascism? Preindustrial Traditions or a Crisis of a Capitalist State », in *Politics and Society*, vol. 12, no. 2, 1983, p. 58.

⁶⁸ BLOCH, p. 74.

flotte n'est pas réductible à une manipulation social-impérialiste, comme le croit Wehler, mais se fonde sur un désir réel de puissance indépendant des stratégies manipulatrices⁶⁹. Les historiens Margaret Anderson et Kenneth Barkin soutiennent que Wehler a négligé et ainsi mal représenté l'importance de la population catholique en Allemagne et de son parti politique, le *Zentrum*, simplement parce que ce secteur de la société n'entre pas dans la représentation dichotomique de forces « réactionnaires » ou « modernisatrices » que celui-ci donne du *Kaiserreich*⁷⁰. De la même manière, Wehler exagère le caractère homogène de la société allemande et surestime le poids de la Prusse dans la fédération au détriment d'une attention aux disparités et particularismes régionaux qui caractériseraient en fait beaucoup mieux la réalité du II^e *Reich*. L'historien James J. Sheehan souligne à cet effet que, avant comme après 1870, l'horizon du peuple demeure celui de la petite communauté et des petits groupes culturels; les questions nationales et débats au *Reichstag* demeurent bien secondaires pour l'immense majorité des paysans⁷¹. Qui plus est, l'évolution du *Kaiserreich* semble au contraire montrer un renforcement des particularismes régionaux et du refus des *Länder* de s'identifier avec la Prusse⁷².

Justement, de nombreuses critiques portent sur le caractère statique de l'interprétation que donne Wehler du *Kaiserreich*. Or, comme le souligne l'historien Konrad Jarausch, le statisme représente une véritable faiblesse pour une interprétation voulant rendre compte des effets de la modernisation économique sur la société de l'Allemagne impériale et qui postule en même temps l'accroissement de la menace révolutionnaire⁷³. Affirmant la continuité de trois formes de régimes politiques différents – monarchique, républicain et fasciste – qui peuvent de plus être divisés en sous-périodes, la thèse du *Sonderweg* suppose de manière implicite que l'évolution ayant conduit à la transmission d'une culture politique autoritaire et transcendant l'histoire allemande jusqu'à 1945 fasse rapidement place à un certain immobilisme. Or, l'Allemagne impériale se caractériserait plutôt par l'aspect dynamique de son évolution. Qui plus est, cette évolution de la société se serait produite dans un sens empêchant de conclure au renforcement de la culture politique

⁶⁹ NIPPERDEY, « Wehlers Kaiserreich [...] », p. 549.

⁷⁰ ANDERSON, Margaret et Kenneth BARKIN, « The Myth of the Puttkamer Purge and the Reality of the *Kulturkampf* : Some Reflections on the Historiography of Imperial Germany », in *Journal of Modern History*, vol. 54, déc. 1982, pp. 647-686.

⁷¹ SHEENAN, James J., « What is German History? Reflections on the Role of the Nation in German History and Historiography », in *Journal of Modern History*, vol. 53, mars 1981, p. 16.

⁷² RÖHL, John C.G., *Kaiser, Hof und Staat. Wilhelm II und die deutsche Politik*, Munich, éd. C.H. Beck, 1987, p. 122.

⁷³ JARAUSCH, Konrad, « Review of "Das deutsche Kaiserreich" », in *Journal of Modern History*, vol. 48, no. 4, 1976, p. 731.

antidémocratique et autoritaire⁷⁴. Quelques historiens soutiennent au contraire qu'une étude attentive de l'évolution politique permet de soutenir que celle-ci se fait dans le sens de la démocratie et du pluralisme. La mobilisation politique des masses (surtout à l'avantage de l'électorat sur lequel mise le SPD), le besoin de justifier des politiques devant un électorat grandissant, la fin de la dépression économique et les nouvelles techniques de communication modifient le contexte de la discussion politique. Il n'est donc plus possible d'avoir recours aux *Staatsstreich* / coups d'État pour dissoudre un *Reichstag* ne se laissant pas imposer de direction par le gouvernement. Il faut de plus en plus tenir compte après 1890 des revendications populaires⁷⁵. Soulignons que l'historien bielefeldien Volker Berghahn, dans son ardente défense de Wehler contre les attaques de l'historien Geoff Eley, souligne tout de même que la dynamique du changement social fait défaut à l'interprétation de Wehler et que celle-ci demeure curieusement statique après leur description qui vaut pour la période de 1870 à 1880⁷⁶.

Par conséquent, les critiques soutiennent que l'étude de l'évolution politique dans l'Allemagne impériale interdit de parler de manipulation. Eley relève que Wehler fonde la perpétuation du *statu quo* social et politique tout au long du II^e *Reich* sur des techniques de gouvernements manipulateurs dont le succès et l'impact sur la société sont assumés, jamais démontrés⁷⁷. Étant donné la structuration de l'espace prépolitique et la mobilisation politique des masses, la détermination de politiques visant la stabilisation du système ne peut se faire que sur la base de mesures populaires, seules capables de donner au système sa légitimité⁷⁸. L'historien Gerhard A. Ritter soutient, quant à lui, que la faiblesse du libéralisme n'est pas due à la manipulation bismarckienne. L'acuité de la crise économique s'étendant de 1873 à 1896 aurait discrédité l'idéologie libérale et provoqué la rupture du libéralisme allemand en deux ailes. À cause de la faiblesse du libéralisme, la mobilisation politique de la classe ouvrière se serait faite au profit quasiment exclusif de la social-démocratie. En raison du suffrage universel accordé par Bismarck

⁷⁴ NIPPERDEY, « Wehlers Kaiserreich [...] », p. 557.

⁷⁵ ZMARZLIK, « Das Kaiserreich in neuer Sicht? », p. 120.

⁷⁶ BERGHAHN, Volker R., « Der Bericht der preussischen Oberrechnungskammer. "Wehlers Kaiserreich" und seine Kritiker », in *Geschichte und Gesellschaft*, vol. 2, no. 1, 1976, p. 130.

⁷⁷ ELEY, Geoff, « Social-imperialism in Germany : Reformist Synthesis or Reactionary Sleight of Hand », in GEISS, Immanuel et Joachim RADKAU (sous la dir.), *Imperialismus im 20. Jahrhundert [...]*, Munich, éd. C.H. Beck, 1976, p. 75.

⁷⁸ ELEY, Geoff, « Defining Social Imperialism : Use and Abuse of an Idea », in *Social History*, vol. 1, no. 3, 1976, p. 288.

dans le but de combattre « le parlement par le parlement », la mobilisation politique aurait ultimement sapé ses supports, renforcé ses opposants et provoqué sa chute ⁷⁹.

En raison du caractère statique de son interprétation et du succès assumé de la manipulation, Wehler sous-estime la légitimité dont aurait joui le *Kaiserreich* aux yeux de sa population et présente une image des rapports socio-politiques sur-simplifiée. Les tenants de l'histoire des couches populaires soutiennent que le *statu quo* social et politique a pu se préserver parce que les éléments réformateurs de la société ont pu associer leurs espoirs de réformes et l'amélioration de leur condition matérielle aux politiques du *Reich*, et ce sans que cela ne les détourne de leur désir de réformes et ne conduise à leur « intégration » comme le soutient Wehler. Ainsi, l'idée de manipulation d'« en haut » serait contredite par la communauté d'intérêts qui existe entre les élites et les classes populaires. De cette manière, au lieu d'être un élément de manipulation unilatéral, la conquête d'un espace colonial dans le cadre d'une politique social-impérialiste doit être envisagée à partir des perceptions des classes inférieures de la société et du climat intellectuel de l'époque. Il apparaît ainsi que l'impérialisme est perçu à cette époque comme un moyen privilégié d'assurer le progrès continu de la production nationale et de la condition réelle des travailleurs ⁸⁰. Par conséquent, Wehler surestime l'influence des élites traditionnelles dans le *Kaiserreich*.

Bon nombre de critiques accusent Wehler de déterminisme structurel. Ainsi, cet historien n'accorde qu'une importance négligeable aux acteurs individuels ainsi qu'aux décisions qu'ils prennent dans la détermination des processus historiques. Dans son analyse, les individus, sauf l'exception importante de Bismarck, sont relégués au rang de représentants de groupes, ne font que reproduire les comportements d'une classe sociale ou d'un groupe déterminé et leurs décisions sont presque exclusivement conditionnées par le réseau de dispositions que crée la culture politique ⁸¹. De plus, cet historien envisage les catégories et les classes avec une trop grande rigidité et ne rend pas compte de leur caractère composite ⁸². Ainsi, les aristocrates sont des

⁷⁹ BERGER, Stefan, « Historians and Nation-Building in Germany after Reunification », in *Past and Present*, vol. 48., no. 148, 1995, p. 220.

⁸⁰ ELEY, « Social-imperialism in Germany [...] », *ibid*, p. 79; ZMARZLIK, Hans-Günter, « Das Kaiserreich in neuer Sicht? », p. 121.

⁸¹ RÖHL, John C.G., *Kaiser, Hof und Staat*; KENNEDY, Paul, « The Kaiser and German *Weltpolitik* : Reflexions on Wilhelm II's place in the making of German Foreign Policy » in RÖHL, John C.G. et Nicolas SOMBART (sous la dir.), *Kaiser Wilhelm der II von Deutschland. New Interpretations*, New York, Cambridge UP, 1982, pp. 143-169.

⁸² NIPPERDEY, « 1933 und Kontinuität der deutschen Geschichte », p. 107.

monarchistes antirépublicains, les grands industriels sont intégrés à l'idéal impérial et impérialiste, etc.

Kennedy, sans doute le plus nuancé des critiques de Wehler, montre que l'analyse structuraliste peut rendre compte des causes de la politique expansionniste, mais ne peut prétendre rendre compte de considérations plus précises, telles par exemple le type et les modalités de la politique expansionniste, la direction géographique et le moment de son enclenchement. De plus, les tenants de la *Alltagsgeschichte* / histoire du quotidien estiment que le déterminisme structurel conduit Wehler à poser une fausse dichotomie entre structures et culture comprise dans sa définition anthropologique, négligeant ainsi la culture. Parce que la conception de l'histoire de Wehler ignore le rôle de l'être humain en tant que participant actif dans le processus historique, celle-ci échoue à montrer la signification objective des structures et leur rôle dans le processus historique, c'est-à-dire influencer les décisions et les comportements.

Parmi les individus que l'interprétation structuralo-fonctionnaliste de Wehler néglige figure au premier plan l'empereur Guillaume II. Selon l'historien anglais John C.G. Röhl, par le mécanisme de gouvernement – que celui-ci baptise *Königsmechanismus* – fondé sur les pouvoirs que lui reconnaît la constitution, Guillaume II peut s'assurer que ses penchants personnels sont respectés et traduits en politique⁸³. Il nomme tous les membres du gouvernement ainsi que tous les hauts fonctionnaires de l'administration civile et militaire en fonction de la réalisation de ses désirs politiques et démet ceux qui font preuve d'indépendance. Or, étant donné l'instabilité et la faiblesse de son caractère ainsi que la possibilité qu'il a de s'immiscer dans la politique du *Reich*, l'empereur contribue plus que quiconque à la détérioration de l'image internationale et à l'isolement diplomatique de l'Allemagne autour de 1906-07⁸⁴. Kennedy, même s'il reconnaît l'influence du climat intellectuel, est du même avis que Röhl et considère que Guillaume II constitue un exemple classique de l'importance de l'individu dans la politique⁸⁵. L'historien Wolfgang J. Mommsen conclut des études de Röhl que le rôle du *Kaiser* doit être révisé dans l'interprétation structuraliste⁸⁶.

⁸³ RÖHL, *Kaiser, Hof und Staat*, p. 124.

⁸⁴ *Ibid.*, « Introduction », in RÖHL, John C.G. et Nicolas SOMBART, p. 16.

⁸⁵ KENNEDY, « The *Kaiser* and German *Weltpolitik* : Reflexions on Wilhelm II's place in the making of German Foreign Policy », p. 161.

⁸⁶ MOMMSEN, Wolfgang J., « *Kaiser Wilhelm II and German Politics* », in *Journal of Contemporary History*, vol. 25, no. 2 / 3, 1990, p. 290.

Quelques historiens estiment que la théorie de la modernisation est intenable et ne peut de ce fait servir de fondement à la thèse du *Sonderweg*. Ceux-ci refusent d'accepter le lien causal que cette théorie affirme entre l'industrialisation et la démocratisation. En 1976, l'historien Wolfgang Wippermann souligne le fait que cette corrélation entre la modernisation socio-économique et la modernisation politique ne peut être observée qu'en Angleterre. De ce fait, l'Angleterre est une exception beaucoup plus qu'un modèle sur lequel mesurer l'histoire allemande ⁸⁷.

Aux faiblesses de la conception de Wehler dues au cadre conceptuel qu'il utilise s'ajoutent celles se rapportant à ses thèses secondaires ainsi qu'aux arguments qui les soutiennent. Comme nous l'avons souligné au point précédent, l'explication du processus historique ayant conduit à la création, à la propagation ainsi qu'au maintien de la culture politique illibérale pendant le *Kaiserreich* implique des thèses secondaires, concepts et modèles tels que bonapartisme, intégration négative, social-impérialisme, *Sammlungspolitik*, nationalisme, révolution bourgeoise. Comme Wehler tisse avec ceux-ci une argumentation dont les parties sont hautement interdépendantes, l'interprétation générale qui en résulte est très fragile. Ainsi, la critique de plusieurs de ces concepts, thèses et modèles conduit à l'ébranler fortement.

De manière générale, la façon dont Wehler utilise les différents concepts fait l'objet de nombreuses critiques. Pflanze, partisan de l'histoire politique traditionnelle, estime que les modèles et concepts que Wehler utilise ne sont pas compatibles entre eux. Ainsi, le bonapartisme est un modèle de consensus cherchant la satisfaction des intérêts de tous les groupes de la société dans le but de légitimer le *statu quo* social et politique alors que les techniques d'intégration négative et la *Sammlungspolitik* sont des modèles de conflit parce qu'ils divisent les groupes d'intérêts, dans le premier cas intentionnellement, dans le deuxième inévitablement. Le succès de chacune de ces politiques aura donc un effet contradictoire par rapport au but vers lequel elles devraient tendre, c'est-à-dire la préservation du *statu quo* social et politique ⁸⁸. Du côté de l'histoire sociale, W. J. Mommsen exprime en des mots semblables la même opinion ⁸⁹.

⁸⁷ WIPPERMANN, Wolfgang, « The Post-War German Left and Fascism », in *Journal of Contemporary History*, vol. 11, no. 4, 1976, p. 203.

⁸⁸ PFLANZE, p. 587.

⁸⁹ MOMMSEN, Wolfgang J., *Imperialismustheorien. Ein Überblick über die neueren Imperialismusinterpretationen*, Göttingen, éd. Vandenhoeck & Ruprecht, 1977, p. 79.

Les concepts d'intégration négative sont considérés déficients parce qu'ils sont fondés sur des déductions intuitives, ce qui empêche de les prouver au moyen de sources documentaires⁹⁰. Kennedy se demande en 1972 : est-ce que Bismarck a été aussi machiavélique que ne le suggère Wehler? Pflanze considère que non et soutient que Wehler utilise de tels concepts d'une manière non critique parce que son système ne tient aucunement compte des motifs⁹¹. Selon Pflanze, Wehler ne peut soutenir que des considérations intérieures priment sur les risques de la guerre s'il ne peut au préalable expliquer pourquoi Bismarck n'aurait qu'évoqué les avantages de la politique extérieure – et aurait de ce fait menti – au roi, aux princes, aux généraux et aux ministres lors du conseil ayant conduit à la déclaration de guerre faite à l'Autriche en 1866⁹². De la même manière, le *Kulturkampf* s'expliquerait par le fait que l'Église catholique se soit opposée à l'unification allemande sous l'égide de la Prusse, qu'elle soutienne le nationalisme polonais et l'ultramontanisme, bref, par la caractéristique effectivement subversive de celle-ci plus que par la technique d'intégration négative fondée sur la dialectique ami / ennemi supposée par Wehler⁹³.

Parmi les techniques d'intégration négative, la thèse du social-impérialisme est critiquée avec un acharnement particulier en raison de l'affirmation de Wehler selon laquelle l'impérialisme de Bismarck et de ses successeurs aurait eu comme motif principal la politique intérieure. Selon Pflanze et Kennedy, Bismarck n'aurait en fait été qu'un brillant opportuniste qui n'a pu rater l'occasion de profiter de l'effet intérieur à attendre du succès en politique extérieure⁹⁴. Mais s'il avait véritablement accordé une importance prépondérante à la situation intérieure, il ne se serait pas désengagé pour des raisons économiques au même moment où l'opinion réclamait l'enclenchement d'une politique coloniale ambitieuse⁹⁵. Selon les historiens Michael Geyer et Paul Kennedy, l'acquisition de colonies et l'utilisation de l'agitation coloniale par Bismarck dans les années 1880 ne sert qu'à renforcer sa position en face d'un *Reichstag* hostile et n'est de ce fait qu'un expédient temporaire; cela explique qu'il s'en détourne dès 1886 pour revenir à la politique européenne⁹⁶. De plus, Kennedy considère que Wehler rapproche indûment les politiques impérialistes de Bülow et Bismarck en raison de la perspective continuiste qu'il a adoptée. Il estime que l'application du concept de social-impérialisme à Bismarck est un anachronisme : « The

⁹⁰ JARAUSCH, p. 730.

⁹¹ PFLANZE, p. 568.

⁹² *Ibid.*, p. 569.

⁹³ *Ibid.*, p. 572.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 592.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 593; KENNEDY, « Germany's Colonial Expansion [...] », p. 140.

⁹⁶ KENNEDY, p. 137; GEYER, Michael, « Bismarck und der Imperialismus », in *Militär-geschichtliche Mitteilungen*, vol. 5, no. 2, 1971, p. 229.

irony of the situation appears to be that, as more and more responsibility for the appeal and succes of the Nazis is transferred backwards in time via Wilhelm II. to the creator of the second *Reich*, we may have a case here where Bismarck [...] was in fact quite free of this charge⁹⁷». En outre, Eley estime que le concept de social-impérialisme est défini par Wehler comme une alternative aux réformes sociales et politiques. Or, comme la plupart des réformistes sont acquis à la continuation des politiques impérialistes car ils estiment y avoir leur intérêt, la dichotomie social-impérialisme / réformes sociales ne tient plus.

La thèse de la *Sammlungspolitik*, élaborée par Eckart Kehr dans l'entre-deux-guerres et appliquée à la période 1898-1900, est critiquée pour ses faiblesses conceptuelles, pour le caractère ininterrompu que lui confère Wehler ainsi que pour le succès qu'il lui accorde. Au contraire de ce que pensent Kehr et Wehler, Eley et Pflanze estiment que l'adoption des lois navales de 1898 et 1900 n'est pas une concession à la bourgeoisie destinée à matérialiser l'appel au rassemblement des « forces nationales » lancé par le ministre des finances prussien Miquel à l'été 1897. Wehler reproduit l'erreur d'interprétation de Kehr parce qu'il néglige l'étude de la conjoncture politique⁹⁸. Les réserves de Miquel en août 1897 quant à l'introduction d'une loi navale importante avant les élections d'une part, et, d'autre part, l'hostilité déclarée de Tirpitz, maître-d'œuvre de la politique navale wilhelmienne, au concept d'*Agrarstaat* / État agricole et la formation en août 1897 d'une ligue représentant les intérêts de la grande industrie et dénonçant l'introduction de tarifs protectionnistes pour les produits agricoles, interdisent de rapprocher l'appel au rassemblement fait par Miquel et la *Weltpolitik* / politique mondiale⁹⁹. La question de la flotte, loin de contribuer à l'union des classes possédantes, provoque une division de la droite sur deux conceptions du nationalisme, l'un modéré et l'autre radical¹⁰⁰. Aussi, Eley reproche à Wehler de généraliser l'application du concept à tout le II^e *Reich* et d'en supposer le succès. La politique de rassemblement n'a eu qu'un effet, et qui plus est très limité, entre 1898 et 1903. Il est de plus impossible, selon cet historien, de soutenir la continuité d'une alliance entre les industriels et l'aristocratie agricole. En effet, la cohésion des bourgeois et aristocrates se vérifie uniquement lors des crises sociales aiguës, où grèvent et troubles font craindre une révolution de type socialiste, crises en dehors desquelles ceux-ci s'opposent plus qu'ils ne coopèrent. Selon l'historien Dieter Groh, le rapprochement de la bourgeoisie et de l'aristocratie ne peut se comprendre qu'en se référant à

⁹⁷ KENNEDY, p. 141.

⁹⁸ ELEY, « *Sammlungspolitik, Social Imperialism and the Navy Law of 1898* », in *Militär geschichtliche Mitteilungen*, vol. 8, no. 1, 1974, p. 29; PFLANZE, p. 576.

⁹⁹ ELEY, « *Sammlungspolitik, Social Imperialism and the Navy Law of 1898* », pp. 34-41.

¹⁰⁰ *Ibid.*, « *Defining Social Imperialism [...]* », p. 280.

une certaine dynamique de symbiose des classes. Les intérêts des deux classes se rapprochent en raison du mode d'exploitation agricole de plus en plus capitaliste pratiqué à l'est ¹⁰¹.

Plusieurs critiques contestent aussi au modèle bonapartiste toute valeur explicative. Celui-ci se fonde sur l'analogie, type d'argument que certains considèrent comme étant le plus faible à pouvoir être utilisé dans la procédure de preuve historique. Selon l'historien Allan Mitchell, l'analogie avec le régime de Napoléon III n'est pas pertinente car elle ne rend pas compte d'une dimension essentielle de ce régime, à savoir son caractère plébiscitaire. Bismarck n'utilise pas les élections dans un sens permettant de le comparer avec les référendums nationaux français ¹⁰². De plus, le modèle bonapartiste comporte selon lui une contradiction fondamentale étant donné que Wehler considère que les deux régimes sont associables à une certaine phase du développement économique. Or, la France de Napoléon III fait l'expérience de la plus rapide et importante expansion de son histoire alors que l'Allemagne de Bismarck fait celle d'une grande dépression accompagnée d'une chute des prix et de la marge de profits ¹⁰³. Selon Pflanze, Bismarck et Napoléon III appartiennent à une époque dans laquelle les politiciens – par exemple Disraëli, Gladstone et Cavour – cherchent à élargir la base sociale de leur pouvoir politique. Dans cette perspective, les techniques utilisées pour y parvenir sont aussi différentes que les personnalités de ces hommes d'État ¹⁰⁴. L'historien Lothar Gall souligne que les similitudes existant entre les styles de gouvernement de Bismarck et de Napoléon III ne suffisent pas à la formulation d'un modèle assimilant le premier au deuxième ¹⁰⁵. Enfin, il est à noter que dans son compte rendu somme toute très positif de *Bismarck und der Imperialismus*, l'historien Michael Stürmer émet tout de même des réserves quant à l'utilisation du concept de bonapartisme pour qualifier les méthodes de gouvernement de Bismarck et lui préfère le terme « césarisme » ¹⁰⁶.

Le rôle intégrateur que confère Wehler au nationalisme est aussi fortement critiqué. Eley, dont les recherches seront complétées et réaffirmées par l'historien Hans-Peter Ullmann ¹⁰⁷,

¹⁰¹ GROH, p. 1179.

¹⁰² MITCHELL, Allan., « Bonapartism as a Model for Bismarckian Politics », in *Journal of Modern History*, vol. 49, juin 1977, p. 189.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 191.

¹⁰⁴ PFLANZE, p. 588.

¹⁰⁵ GALL, Lothar, « Bismarck und der Bonapartismus », in *Historische Zeitschrift*, vol. 223, no. 3, 1976, pp. 623-632.

¹⁰⁶ STÜRMER, Michael, « Revolutionfurcht und überseeische Expansion im Zeitalter Bismarcks », in *Neue politische Literatur*, vol. 15, no. 2, 1970, p. 193.

¹⁰⁷ ULLMANN, Hans-Peter, « Organisierte Interessen im Deutschen Kaiserreich », in RUMPLER, Helmut (sous la dir.), *Innere Staatsbildung und gesellschaftliche Modernisierung*, Wien, éd. Für Geschichte und Politik, 1991, p. 106.

soutient que les politiques d'agitation impérialiste émanant du gouvernement auront pour effet de créer un nouveau type de nationalisme, différencié du courant conservateur par son radicalisme et son intransigeance et dont l'effet sera déstabilisateur, voire désintégrateur. En effet, les demandes radicales des ligues d'intérêts, principal diffuseur de ce nouveau type de nationalisme, ne sont pas conciliables avec la politique modérée que conduit le gouvernement en soutien à son agitation. Leur ascendant de plus en plus important sur la société provoque l'escalade des crises intérieures et la cristallisation d'un mouvement d'opposition nationale à la politique gouvernementale, surtout extérieure, entre 1908 et 1911. Au lieu d'être contrôlé par le gouvernement, le nationalisme révèle un extraordinaire potentiel de mobilisation populaire dont la puissance forcera la prise en compte des revendications nationalistes. La satisfaction de ces revendications conduiront dans bien des cas le gouvernement dans des impasses diplomatiques, le nationalisme ayant insufflé à la nation allemande une grande intransigeance à l'égard des autres nations. De ce fait, le nationalisme radical explique l'isolement diplomatique de l'Allemagne avant le déclenchement de la guerre ¹⁰⁸. Ainsi, l'effet positif de politiques d'intégration telles que le social-impérialisme ou la *Sammlungspolitik* – ainsi que par extension le caractère déterminant de leur contribution dans la préservation du système politique et la perpétuation de la culture politique illibérale – ne peut être affirmé parce que le rôle du nationalisme sur lequel elles se fondent est en fait désintégrateur et conduit ultimement à la faillite du II^e Reich.

La critique du concept de « révolution bourgeoise manquée », même si sa pertinence est contestable, mérite d'être brièvement évoquée parce qu'elle deviendra après 1980 le lieu commun des détracteurs de la thèse du *Sonderweg*. Selon Geoff Eley et David Blackbourn, celle-ci n'a pu avoir les conséquences fatales pour la suite de l'histoire allemande que lui supposent Wehler et les historiens de l'école de Bielefeld. Pour ceux-ci, l'Allemagne impériale est loin d'être un État politiquement retardé comparable à d'autres systèmes de premier plan sur l'échiquier européen tels que la Russie tsariste ¹⁰⁹. Ils estiment de plus, et à leur suite de nombreux partisans de la *Alltagsgeschichte* dont Dieter Groh, que la société de l'Allemagne impériale présente incontestablement tous les traits typiques de la domination bourgeoise, tant au plan économique qu'en ce qui concerne les valeurs sociales fondamentales (zèle, rentabilité, sobriété, rationalité, efficacité), les modes et le bon goût ¹¹⁰. Pour Eley et Blackbourn, la domination bourgeoise est telle qu'elle nécessite que l'on parle d'« embourgeoisement » de l'aristocratie plutôt que de « féodalisation »

¹⁰⁸ ELEY, « Defining Social Imperialism [...] », pp. 279-283.

¹⁰⁹ BLACKBOURN, David et Geoff ELEY, *The Peculiarities of German History. Bourgeois Society and Politics in the 19th C. Germany*, Oxford, éd. University Press, 1984, pp. 39 à 155.

¹¹⁰ GROH, p. 1174.

de la bourgeoisie. La bourgeoisie allemande n'aurait donc pas eu besoin de révolution pour conquérir ses positions de domination. Par conséquent, le traumatisme dont celle-ci aurait souffert en raison de la « révolution manquée » est un mythe auquel il est impossible de se référer pour expliquer la faiblesse du libéralisme dans la culture politique allemande.

La pertinence de cette critique est discutable parce qu'elle prend appui sur une définition du terme de révolution différente de celle utilisée par les historiens de l'école de Bielefeld. Un commentaire de l'historien Richard Evans, représentant de la tendance néomarxiste anglaise dont font aussi partie Eley et Blackbourn, va en ce sens. Selon lui, le terme « révolution bourgeoise » ne peut être réduit au triomphe du mode de production capitaliste comme le font ces deux historiens¹¹¹. Leur interprétation rejette sans doute à tort l'impact sur la psychologie collective des classes bourgeoises que l'absence de contrôle sur le pouvoir exécutif aurait pu produire. En effet, même si celle-ci détient un poids économique prédominant, des changements subits à la gouverne de l'État et contraires à ses intérêts sont toujours à craindre et rendus possibles par le fait que les élites traditionnelles détiennent l'écrasante majorité des pouvoirs constitutionnels. Selon les deux historiens, la bourgeoisie allemande aurait été en position de force. Mais la question est soulevée et demeure sans réponse dans leur ouvrage *The Peculiarities of German History* : la bourgeoisie allemande est-elle plutôt consciente de sa force ou de sa faiblesse? Même si Eley et Blackbourn refusent l'analogie avec l'Angleterre, il faut reconnaître que la bourgeoisie anglaise, au contraire de celle allemande, détient une part considérable du pouvoir, et sait que cette part prime sur celle des élites aristocratiques, ne serait-ce qu'à cause des révolutions réussies qui les découragent de faire abus des pouvoirs que leur reconnaît traditionnellement le système parlementaire anglais. Ainsi, il faut sans doute reconnaître que la bourgeoisie puisse avoir craint à quelques reprises que l'aristocratie « brise » son alliance pour poursuivre uniquement ses intérêts et reconnaître que cette prise de conscience lui ait renvoyé l'image de la relative faiblesse de sa position politique. Il est alors permis de penser que l'attitude de certains de ses membres ait pu en être influencée, que ce soit par le renforcement de leur apolitisme ou d'un désir diffus de coopération avec l'aristocratie détentrice du pouvoir. Nous estimons donc que la conclusion à laquelle ces historiens sont arrivés est attribuable au recul historique, à la mesure de facteurs précis et pointus que les contemporains n'ont pu observer ou ressentir de la même manière.

¹¹¹ EVANS, Richard, *Rethinking German History. Nineteenth-Century Germany and the Origins of the Third Reich*, Londres, éd. Allen and Unwin, 1987, p. 104.

En somme, les critiques auxquelles doit faire face Wehler concernent aussi bien la méthode qu'il emploie que les thèses qu'il soutient ou qu'il intègre dans son schéma d'explication. De plus, elles proviennent de toutes parts, à la fois de l'histoire politique qu'il condamne et de l'histoire sociale dont il représente une des tendances, d'Allemagne comme de l'étranger, et certaines des plus importantes sont formulées à plusieurs reprises. Même si la conception de Wehler peut être considérée originale et stimulante, l'image générale qui se dégage de l'évaluation des critiques est que celle-ci requiert des ajustements considérables. Or, les ouvrages et articles qu'il publie entre 1973 et 1987 montrent que l'impact de celles-ci demeure bien en deça du défi qu'elles posent pourtant. Parce que cet historien repousse les critiques malgré leur pertinence, l'observateur est encouragé à se demander pourquoi celui-ci a réaffirmé intégralement les mêmes thèses pendant plus de 15 ans. Un premier élément de réponse est fourni par les intentions de Wehler.

1.3.2. La fonction pédagogique de la thèse du *Sonderweg* et l'objectivité

Wehler, qui soutient explicitement une conception de la pratique de l'histoire conférant une fonction pédagogique à l'histoire et à l'historien dans la société, assigne à ses thèses une fonction qui influence grandement le traitement des faits qu'il opère et la présentation qu'il en donne. À la suite de Nipperdey, nous estimons qu'une analyse de l'interprétation de l'histoire allemande contemporaine que propose celui-ci permet de distinguer un désir de contribuer au renforcement des attaches de l'Allemagne à la culture politique libérale et démocratique¹¹². Certaines des faiblesses de sa conception ainsi que son peu de dispositions à intégrer les critiques semblent de plus indiquer que la fonction sociale pédagogique prime sur la connaissance historique. La fonction que Wehler accorde à l'histoire dans la société, conjuguée aux nécessités qu'imposerait la nature du passé allemand, le fit succomber devant la tentation de simplifier et de généraliser indûment les processus historiques.

Pour la plupart des historiens dans l'Allemagne de l'après-guerre, il est tout simplement impossible de séparer l'étude du national-socialisme de l'« éducation politique »¹¹³. La thèse du *Sonderweg* ne fait pas exception. Sous cet angle, l'utilité de cette thèse apparaît aussi au plan de la fonction pédagogique comme une relève à la théorie du totalitarisme. Alors que les historiens

¹¹² NIPPERDEY, « Wehlers Kaiserreich [...] », p. 543.

¹¹³ KERSHAW, p. 27.

qui ont soutenu la thèse du totalitarisme ont voulu disculper la tradition allemande et les Allemands – à l'exception de quelques politiciens –, les Bielefeldiens cherchent vraisemblablement à reconnaître la culpabilité de ceux-ci mais à la circonscrire le plus possible.

Le lien entre les convictions personnelles des historiens de l'école de Bielefeld et leur pratique de l'histoire semble évident. Il apparaît en effet que la thèse du *Sonderweg* corresponde parfaitement avec leur conception des conditions et des besoins de l'Allemagne vingt ans après la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Cette conception s'élabore autour de trois principaux axes.

Premièrement, le contenu pédagogique de la thèse du *Sonderweg* se fonde sur la représentation que les historiens qui la soutiennent se font du progrès social ainsi que des conditions historiques régnant en Allemagne. Pour tous les commentateurs de l'historiographie allemande, il ne fait aucun doute que les historiens de l'école de Bielefeld sont profondément attachés aux principes de la démocratie parlementaire et estiment que ceux-ci doivent être dans l'Allemagne des années soixante encore plus étendus et protégés. Leurs allégeances politiques vont pour la plupart à la social-démocratie, sinon à la gauche libérale. Ceux-ci voient dans l'Allemagne fédérale l'achèvement, le sommet de l'histoire allemande¹¹⁴. Même s'il reste du chemin à faire pour ancrer la démocratie sociale et éradiquer le conservatisme, l'effet moral de la défaite crée des conditions propices à la formation et la propagation d'une culture politique profondément libérale et démocratique.

Deuxièmement, cette thèse se fonde aussi sur la reconnaissance du traumatisme qu'a laissé le phénomène du national-socialisme dans la perception qu'ont les Allemands d'eux-mêmes et de l'avenir de la RFA dans les années soixante. De cette manière, même si la culpabilité de l'Allemagne pour les crimes commis par le régime national-socialiste à l'endroit de l'humanité ne fait aucune doute, il est possible d'alléger le fardeau que représente l'histoire en combattant les légendes qui persistent indûment dans l'imagerie populaire.

Troisièmement, ceux-ci estiment que l'histoire est une science internationale et que la passé de la nation n'est pas une chasse-gardée¹¹⁵. En ce qui concerne plus particulièrement la fonction pédagogique de l'histoire, cela implique que l'utilité de cette discipline à la société doit

¹¹⁴ GROH, p. 1168; ELEY, Geoff, « Nazism, Politics and the Image of the Past : Thoughts on the West German *Historikerstreit* 1986-1987 », in *Past and Present*, vol. 32, no. 121, 1988, p. 177; IGGERS, p. 406

¹¹⁵ IGGERS, p. 406.

en théorie se trouver à l'intérieur d'un cadre acceptable pour la communauté historique internationale et respecter les exigences de la méthode scientifique. Cela s'observe de deux manières dans la thèse du *Sonderweg*. D'une part, celle-ci marque une coupure avec la propension à l'apologie de l'immédiat après-guerre et des années cinquante et affirme sans détour la culpabilité de l'Allemagne, se mettant ainsi au diapason de l'historiographie internationale. D'autre part, cette thèse remplit la fonction pédagogique de vulgarisation de la connaissance historique et se propose de transmettre à un public élargi une image des enjeux et potentialités du présent et du futur par rapport au passé récent.

La thèse du *Sonderweg*, telle que Wehler et les historiens de l'école de Bielefeld la définissent, peut d'au moins deux manières offrir une panacée aux problèmes du présent que ceux-ci associent aux conséquences du régime national-socialiste. Cette thèse peut en effet contribuer à l'ancrage de la démocratie et au relèvement moral des Allemands parce qu'elle combat le concept de culpabilité collective et montre les chances de la démocratie après 1945.

Selon Geoff Eley, l'attention unique aux élites, ce que bon nombre de critiques reprochent à Wehler, est un moyen utilisé pour arriver à une certaine conclusion : l'inculpation des élites aristocratiques ainsi que d'une certaine bourgeoisie industrielle conservatrice et la disculpation de la population allemande dans l'explication du phénomène national-socialiste. La perspective structuralo-fonctionnaliste ainsi que la présentation des classes et groupes de la société comme des tous homogènes contribuent aussi à cela. Les individus n'étant ultimement que des représentants ou produits des classes auxquelles ils appartiennent, les caractères de classe, à savoir les valeurs qu'elles véhiculent et transmettent, sont seuls blâmables des décisions et comportements de ceux-ci. Ce point de vue apparaît corroboré par le fait que Wehler jamais ne considère ni ne discute les résultats du sociologue Martin R. Lepsius, dont l'interprétation du système de partis allemand en fait pourtant un des ancêtres de la thèse du *Sonderweg* négatif. Lepsius envisage en effet implicitement une complicité des couches inférieures dans la prise du pouvoir par les nazis, coupables de s'être refermées dans une sous-culture inspirée par le parti social-démocrate, peu compatible avec le *Sonderweg* bielefeldien.

L'accusation des élites est d'une double utilité à la fonction pédagogique de la thèse du *Sonderweg*. En premier lieu, l'interprétation de Wehler consacre le discrédit définitif des élites traditionnelles et de la grande bourgeoisie, coupables de s'être compromises avec le nazisme en raison de leur idéologie illibérale et conservatrice. De 1949 jusqu'à 1969, l'Allemagne est gou-

vernée par le parti conservateur CDU / CSU, bon nombre d'industriels ainsi que de cadres de l'État encore en poste dans les années soixante ont un passé douteux et une grande partie de l'élite intellectuelle est conservatrice. Wehler, en plus de critiquer les tendances conservatrices de l'Allemagne de l'après-guerre, souligne à la génération ayant grandi dans la République fédérale le fardeau historique qui pèse sur le conservatisme ainsi que le paradoxe qu'il y a à faire confiance aux conservateurs en ce qui concerne l'ancrage de la démocratie. En deuxième lieu, la population ne peut être tenue directement responsable d'avoir rendu possible la prise de pouvoir par les nazis pas plus que de s'être accommodée de leur régime autoritaire et d'avoir succombé à l'exaltation du nationalisme raciste. En effet, les élites traditionnelles, avec la complicité de la grande bourgeoisie et au moyen de techniques de gouvernements manipulateurs déloyales, lui ont injecté une culture politique autoritaire à laquelle elle était étrangère.

En insistant sur le caractère de rupture de 1945, la thèse du *Sonderweg* dissocie aussi le passé allemand de 1871 à 1945 du présent ouest-allemand ¹¹⁶. En raison de cette rupture, la population allemande, en plus de ne pas être coupable de son adhésion aux valeurs sous-tendues par cette culture politique illibérale, est considérée par les Bielefeldiens comme étant purgée de celle-ci après 1945. L'exaltation des valeurs sous-tendues par cette culture politique, poussées à leur paroxysme pendant la guerre, a convaincu l'immense majorité de la population de leur caractère funeste. Aussi se trouve-t-il plusieurs membres de l'école de Bielefeld pour affirmer comme Wehler que, en la comparant aux autres pays occidentaux industrialisés, l'histoire allemande a fait l'expérience à cette date d'un retour à la normalité. Pour Wehler, comme pour l'historien Jürgen Kocka quelques années avant lui, force est de constater dans les années soixante et soixante-dix que la rupture que représente 1945 avec la culture politique précédente a été assez profonde pour que les réformes dans le sens de la démocratie soient adhésives et durables, même s'il faut se méfier du conservatisme politique ¹¹⁷.

La thèse du *Sonderweg* soutenue par Wehler et les Bielefeldiens défend aussi l'ancrage de l'Allemagne aux démocraties occidentales en disculpant les principes du libéralisme, sur lesquels se fonde l'économie de la RFA, des accusations de la thèse du Comintern selon laquelle le fascisme est le résultat du capitalisme allemand. Comme Evans le souligne, dans la thèse du

¹¹⁶ EVANS, p. 98.

¹¹⁷ KOCKA, Jürgen, « 1945 : Neubeginn oder Restauration? », in STERN, Carola et Heinrich A. WINKLER (sous la dir.), *Wendepunkte deutscher Geschichte, 1848-1945*, Francfort, éd. Fischer-Taschenbuch, 1979, p. 167; WEHLER, Hans-Ulrich, « "Deutscher Sonderweg" oder allgemeine Problem

Sonderweg, l'avènement des nazis au pouvoir ne peut être rapproché du capitalisme, mais plutôt de la survivance d'éléments précapitalistes ¹¹⁸.

Pour toutes ces raisons nous considérons que la thèse du *Sonderweg* s'intègre dans une politique plus large dont le but est de mettre en lumière les « chances » de 1945 et d'ainsi favoriser l'ancrage de la démocratie et de l'Allemagne dans la communauté des États pacifiques et civilisés.

Cependant l'utilité de la thèse détermine chez bon nombre d'historiens leur acharnement à la défendre de manière dogmatique contre les critiques la remettant en question. L'historienne Helga Grebing souligne que, même si cette attitude est néfaste à l'étude du passé allemand, la thèse constitue sans aucun doute une contribution significative à la définition identitaire de la RFA ¹¹⁹. L'historien Kurt Sontheimer, dont les propos sont rapportés par Grebing, est du même avis. Celui-ci affirme que l'élimination de la thèse du *Sonderweg* briserait l'échine de la conscience politique allemande après 1945 et que, pour cette raison, les historiens doivent s'accrocher à la thèse du *Sonderweg* pour des raisons politiques ¹²⁰.

En ce qui concerne plus précisément Wehler, l'utilité du *Sonderweg* contredit à deux niveaux les exigences de la connaissance historique. À partir du simple calcul que la véritable utilité de la thèse réside dans l'ampleur de sa diffusion, Wehler vulgarise à outrance la description des processus historiques et ignore les critiques pertinentes.

Plusieurs indices permettent de croire que les conditions de l'impact relatives à la diffusion sont des soucis importants pour Wehler. Ceux-ci se dégagent de deux de ses affirmations. Premièrement, Wehler affirme lui-même contribuer à la *Kritische Theorie*, ce qui signifie que les problématiques à l'aide desquelles il a envisagé le passé ont été déterminées en fonction de questions qu'aurait soulevées le présent. Deuxièmement, il soutient que les historiens doivent orienter leur rédaction vers un public non scientifique, en s'astreignant à la clarté et en évitant le jargon scientifique ¹²¹.

des westlichen Kapitalismus? Zur Kritik an einigen Mythen deutscher Geschichtsschreibung », in *Merkur*, vol. 35, no. 5, 1981, p. 487.

¹¹⁸ EVANS, p. 98.

¹¹⁹ GREBING, p. 198.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 20.

¹²¹ WEHLER, Hans-Ulrich, « Geschichtswissenschaft Heute » in HABERMAS, Jürgen (sous la dir.), *Stichworte zur « geistige Situation der Zeit »*, vol. 2, Francfort, éd. Suhrkamp, 1979, p. 746; WEHLER,

Wehler soutient que ces deux contraintes auxquelles devraient s'astreindre les historiens ne remettent aucunement en question l'objectivité de ceux-ci concernant le traitement des faits ainsi que leur présentation. L'ouvrage *Das Deutsche Kaiserreich* comporte des éléments s'assimilant à une attention particulière à ces contraintes. Cet ouvrage est effectivement considéré par la plupart des commentateurs de l'historiographie allemande comme l'ouvrage le plus significatif de l'école de Bielefeld et vulgarisant le mieux leur pensée. Au plan matériel, certaines caractéristiques favorisent une plus grande diffusion. Ne comptant que 239 pages de texte pour couvrir toute la période de 1866-71 à 1918-19 et ne coûtant que 14,80 marks allemands à sa sortie, le livre a un format plutôt restreint et un coût peu élevé qui le rendent accessible à un large public.

Au plan du contenu, les efforts de Wehler pour faciliter la lecture ainsi que la compréhension, et de ce fait accroître l'impact du contenu pédagogique, sont considérables. Cependant, ces efforts laissent bien des doutes quant à l'application d'une méthode objective. Certains caractères fondamentaux de l'interprétation de Wehler du *Kaiserreich* peuvent être assimilés, soit par la manière dont il traite et présente les faits, soit par un refus injustifié de concession aux critiques, à un désir d'accroître ou de protéger l'impact potentiel sur la société de la pédagogie politique que contient son interprétation du II^e *Reich* et, à plus forte raison, la thèse du *Sonderweg*.

De manière générale, Wehler s'efforce de rendre le contenu de son ouvrage *Das Deutsche Kaiserreich* le plus univoque possible afin que sa lecture ne laisse aucun doute sur les conséquences à en tirer.

En premier lieu, le caractère statique de la présentation de la société apparaît presque comme une nécessité dans la perspective d'une contribution à la problématique du *Sonderweg* se voulant positive. Comme bon nombre de critiques le mettent en lumière, une présentation fidèle de l'évolution de la société amoindrit l'ampleur de la transmission de la culture politique illibérale à la population parce que cette évolution se fait dans le sens d'une démocratisation et d'une plus grande pénétration des revendications des couches moyennes de la population. Par conséquent, la correction de cette faiblesse aurait conduit à une relativisation importante de la thèse du *Sonderweg* et signifié le renoncement à son contenu pédagogique.

En deuxième lieu, Wehler exagère le caractère continu et conscient de l'application de certaines politiques afin de renforcer l'impression de culpabilité des élites traditionnelles en ce qui a trait aux particularités de la voie empruntée par l'Allemagne ainsi qu'aux ressemblances entre les II^e et III^e *Reich*. Wehler affirme la continuité de la *Sammlungspolitik* de 1876 à 1918 et la transmission par Bismarck à tous ses successeurs de techniques de gouvernement bonapartistes fondées sur l'intégration négative et la manipulation. Cependant, comme le soulignent plusieurs critiques, Wehler généralise à tout le *Kaiserreich* l'existence et le succès de techniques de gouvernement ne s'appliquant qu'à quelques années. Par exemple, le bonapartisme s'applique selon Mitchell beaucoup mieux au régime hitlérien et est appliqué à Bismarck et ses successeurs pour renforcer l'impression de continuité ¹²². D'autres estiment qu'il relève de l'anachronisme que d'appliquer le social-impérialisme au gouvernement de Bismarck ¹²³ ou que la *Sammlungspolitik* ne peut être soutenue que pour la période 1898-1903 ¹²⁴. De plus, Wehler, en utilisant l'expression « primat de la préservation du système politique », élargit la portée du concept de « primat de la politique intérieure » de Kehr pour qu'il puisse aussi s'appliquer au III^e *Reich*. Cette nuance semble s'imposer parce que les politiques national-socialistes, même si elles sont aussi influencées par des considérations intérieures, ne permettent pas de soutenir la primauté de la politique intérieure dans la détermination des directions politiques majeures qu'a pris le régime hitlérien.

En troisième lieu, une sélection tendancielle des faits donne à l'interprétation de Wehler son caractère réducteur. En ce qui concerne l'homogénéité factice de l'Allemagne impériale telle que décrite par cet historien, il apparaît que celui-ci aurait mis délibérément l'accent sur les faits correspondant au contenu pédagogique souhaité et ait délaissé ceux qui auraient embrouillé l'image ou auraient contredit son interprétation. À cet effet, Zmarzlik souligne l'effet de clarté et de logique qu'offre l'interprétation de Wehler au néophyte, mais soutient aussi que le lecteur averti la trouvera déformée et amputée de faits et nuances importants ¹²⁵. De plus, selon Röhl, le rôle de l'empereur Guillaume II est délibérément diminué par Wehler en raison de la fonction pédagogique de son interprétation. En diminuant à leur plus simple expression les attaches du *Kaiserreich* avec le système monarchique, cet historien peut affirmer plus aisément les ressemblances entre celui-ci et le III^e *Reich* et soutenir la continuité des techniques de gouvernement bonapartistes de Bismarck à Hitler ¹²⁶. De plus, selon Nipperdey, Wehler étudie certaines parties

¹²² MITCHELL, p. 188.

¹²³ KENNEDY, « Germany's Colonial Expansion [...] », pp. 137-140.

¹²⁴ ELEY, « Sammlungspolitik, Social Imperialism and the Navy Law of 1898 », pp. 29-63.

¹²⁵ ZMARZLIK, « Das Kaiserreich in neuer Sicht? », pp. 108-109.

¹²⁶ RÖHL, « Kaiser, Hof und Staat [...] », p. 5.

du passé dans des termes qui ne correspondent pas avec l'importance historique propre du phénomène. De cette manière, il accorde une importance hypertrophiée à l'antisémitisme parce qu'il souhaite contribuer à la résolution des questions que pose le présent ¹²⁷.

En quatrième lieu, la présentation de Wehler déforme la réalité historique en étant manichéenne et dichotomique afin de clarifier la responsabilité incombant aux élites pour avoir aiguillé l'Allemagne sur le chemin du national-socialisme. Nipperdey estime qu'en dépeignant le *Kaiserreich* comme le combat entre la démocratie et l'autoritarisme, Wehler néglige l'étude des conflits de cette société trouvant leur fondement dans l'existence du pluralisme dans cette société ¹²⁸. Eley souligne quant à lui que la dichotomie social-impérialisme / réformes sociales s'insère dans le scénario du *Sonderweg* pour prouver que le succès de la manipulation d'« en haut », étant donné l'échec du réformisme pendant le *Kaiserreich* et de la démocratie de Weimar, a été fatal dans le chemin ayant conduit l'Allemagne de Bismarck à Hitler ¹²⁹.

D'autres indices semblent aussi confirmer que Wehler aurait délibérément simplifié les processus historiques et ainsi donné une image de l'Allemagne impériale sous-estimant les alternatives, l'ouverture des situations ainsi que l'influence de la conjoncture. Ils résident dans la relation de cet historien à la critique.

D'une part, répondant aux critiques dirigées contre son ouvrage *Das Deutsche Kaiserreich*, Wehler explique les simplifications et généralisations que ceux-ci lui reprochent par le format de l'ouvrage. En soulignant même que son format est largement influencé par le souci de fournir la première brève synthèse de l'histoire de l'Allemagne impériale rendant compte des progrès de la recherche et pouvant être utilisé par des étudiants, il confirme l'intention que nous lui prêtons d'avoir cherché à rendre cet ouvrage accessible au public le plus large possible ¹³⁰. Cependant, comme Wehler lui-même le souligne dans sa préface, cet ouvrage se veut une contribution à la problématique de la continuité de l'histoire allemande jusqu'à 1945 devant être envisagée comme un effort de clarifier des problèmes que soulève le présent et relatifs au passé national-socialiste. Par conséquent, Wehler fait de cet ouvrage une contribution à l'explication du

¹²⁷ NIPPERDEY, « Wehlers Kaiserreich [...] », pp. 546-550.

¹²⁸ *Idem.*

¹²⁹ ELEY, « Defining Social Imperialism [...] », p. 289; ELEY, « Social-imperialism in Germany [...] », p. 82.

¹³⁰ WEHLER, « Kritik und kritische Anti-kritik », p. 348; BERGHAHN, « Der Bericht der preussischen Oberrechnungskammer [...] », p. 127.

phénomène du national-socialisme et non une synthèse de l'histoire du *Kaiserreich*. Comme le soulignent de nombreux critiques dont Nipperdey et Zmarzlik, force est de reconnaître que cet historien envisage l'histoire de l'Allemagne impériale à la lumière des événements de 1933 à 1945. La sélection des faits, opérée dans le cadre de la problématique du *Sonderweg*, aboutit à des omissions qui nous empêchent de considérer cet ouvrage comme un compte rendu adéquat du *Kaiserreich* pouvant être utilisé dans un cours universitaire se consacrant à son étude exclusive, et ce même si son titre et son cadre temporel le suggèrent. Ainsi, ce commentaire fait par Wehler au moment de répondre à ses critiques semble confirmer que celui-ci veut non seulement offrir aux futurs historiens et amateurs d'histoire une synthèse facile et agréable à lire, mais encore leur donner une opinion précise de l'histoire allemande et des implications de celle-ci dans le présent et le futur de l'Allemagne fédérale.

D'autre part, Wehler refuse manifestement de se mesurer aux critiques remettant en question des caractères de sa présentation de l'histoire allemande pouvant être assimilés aux « nécessités » de la fonction pédagogique de son interprétation, tendant ainsi à confirmer la primauté de l'utilité de la connaissance historique sur la représentation de la réalité. Il considère ainsi que les critiques de réductionnisme l'accusant de généraliser et de simplifier les processus historiques relèvent du pointillisme ¹³¹. Les seules critiques dont il reconnaît le bien-fondé ou tout simplement auxquelles il s'attarde sont celles dont les implications directes ou indirectes ne remettent pas en cause la théorie générale du *Sonderweg* telle qu'elle est conçue par les historiens de l'école de Bielefeld.

Dans son article *Kritik und kritische Anti-Kritik* publié en 1977, Wehler reconnaît la pertinence de certaines critiques, mais les explique toutes en dernier lieu par le format de l'ouvrage *Das Deutsche Kaiserreich*. De plus, malgré qu'il concède certaines erreurs de méthode et d'interprétation, celles-ci demeurent toujours imprécises et ne conduisent à aucune révision ou réinterprétation. Parmi ces « concessions », celui-ci reconnaît que l'histoire sociale structurelle ne peut prétendre donner une image exhaustive du passé, qu'il a souvent subordonné les nuances ainsi que l'autonomie relative des phénomènes à l'interprétation fonctionnaliste et qu'il a sous-estimé les changements sociaux et politiques. Il souligne aussi qu'il n'a pas réussi à montrer comment les conflits naissent à l'intérieur du système et à rendre assez clair que plusieurs de ses thèses n'ont qu'une valeur expérimentale, destinée à faire avancer la discussion ¹³².

¹³¹ WEHLER, « Kritik und kritische Anti-kritik », pp. 350-351.

¹³² *Ibid.*, pp. 349-359.

Mais quels sont ces phénomènes qu'il reconnaît avoir traités de façon inadéquate, les nuances qu'il n'a pas faites? Wehler ne les nomme pas. Et si plusieurs de ses thèses n'ont *a priori* qu'une valeur expérimentale, pourquoi les réaffirme-t-il intégralement malgré les critiques jusqu'en 1987? Soulignons à cet effet que, environ 4 ans après la publication de cet article, Wehler réagit à la critique véhémement que contient l'ouvrage *The Peculiarities of German History* d'Eley et Blackbourn en réaffirmant le caractère unique de la voie allemande, la pertinence de la théorie de la modernisation, l'importance décisive des traditions préindustrielles et du déficit en libéralisme pour expliquer le nazisme, sans accepter aucune des critiques se rapportant au *Sonderweg*¹³³. Wehler confirme par là qu'il n'a pas révisé substantiellement son image du *Kaiserreich*, du moins pas dans un sens qui aurait affaibli l'impression de continuité interne de la période ainsi que de son caractère fondateur du *Sonderweg*.

L'utilité de la thèse du *Sonderweg* explique encore une fois l'attitude de Wehler à l'égard des critiques et le relatif dogmatisme de sa position. Comme nous l'avons souligné au point précédent, cet historien tisse un réseau de thèses secondaires, modèles et concepts fortement interdépendants constituant un socle relativement fragile à la thèse principale. Par conséquent, la révision profonde de certaines de celles-ci peut ébranler fortement la validité de son interprétation ainsi que de la thèse du *Sonderweg*, en plus de nuire au caractère univoque du contenu pédagogique de celles-ci. Ainsi, afin de préserver la cohérence et la force de ses thèses, Wehler ne reconnaît la validité des critiques que si elles s'expliquent autrement que par la référence directe au *Sonderweg* ainsi qu'à sa conception d'une histoire engagée. De plus, le souci de préserver ou même d'accroître la puissance de l'impact de son interprétation encourage sans aucun doute Wehler à ne pas distinguer celles des thèses secondaires qui relèvent de l'expérimentation. De la même manière, cet historien ignore les critiques concernant la manipulation. Reconnaître que la manipulation n'a pas eu lieu ou n'a pas eu le succès supposé équivaut à saboter l'utilité de la thèse du *Sonderweg* parce qu'elle explique comment les élites ont pu transférer à la population leur culture politique autoritaire et ainsi se rendre coupable de l'accommodation de celle-ci au régime et du soutien à la poursuite d'une politique expansionniste, nationaliste, xénophobe, etc. Ce faisant, Wehler ne donne pas une image historiquement fidèle du *Kaiserreich*, mais bien un compte rendu des caractères pouvant y être considérés préfascistes.

¹³³ WEHLER, « "Deutscher Sonderweg" oder allgemeine Problem des westlichen Kapitalismus? [...] », p. 478.

Comme nous l'avons vu dans ce premier chapitre, les thèses que défend Wehler ainsi que les méthodes qu'il utilise tranchent radicalement avec celles ayant la faveur de l'écrasante majorité des historiens allemands. Par sa pratique et ses écrits polémiques, cet historien se place en conflit direct avec les représentants de l'histoire politique. Cependant, les ouvrages que Wehler destine à servir d'alternative conceptuelle ne comportent pas moins des faiblesses tout aussi graves que celles qu'il reproche aux tenants de l'histoire politique et diplomatique. De manière générale, l'interprétation de cet historien ne fait, d'une part, que remplacer le dogme de l'individu par celui des structures et, d'autre part, simplifie les processus historiques et déforme délibérément sa présentation de la réalité historique pour appuyer une certaine fonction pédagogique. Pour ces deux raisons, c'est-à-dire son attitude provocatrice et les faiblesses de sa conception, les critiques à l'endroit de cet historien sont aussi virulentes qu'acharnées et proviennent de tous les courants à la fois.

Étant donné que les thèses et méthodes de Wehler rompent radicalement avec celles dominant largement la profession historique allemande, que la branche de l'histoire qui les soutient jouit d'avantages institutionnels et de diffusion écrasants et que plusieurs des critiques faites à sa conception de l'histoire sont pertinentes, il peut sembler paradoxal que ses thèses et méthodes demeurent inchangées jusqu'à 1987 et que la popularité de sa conception générale ne cesse de s'accroître tout au long des années soixante-dix. Pour expliquer le peu de dispositions de Wehler à modifier sa présentation, nous avons souligné l'utilité, dans le cadre du *Sonderweg*, du contenu pédagogique de son interprétation de l'Allemagne impériale. Toutefois, l'attitude de Wehler face à la critique n'explique pas le succès considérable de sa conception de l'histoire. Il apparaît que, lorsque l'on observe de plus près l'évolution historique à l'œuvre dans la société allemande depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale, la conception de Wehler ait surtout grandement profité des conditions créées par cette évolution.

2. La montée de l'importance de la conception de Hans-Ulrich Wehler de 1969 à 1984

Même si les intentions de Hans-Ulrich Wehler expliquent son rejet presque systématique des critiques, le seul contexte socio-historique lui permet de les ignorer. En effet, l'adéquation des thèses et méthodes qui caractérisent sa conception avec les dispositions qui créent le climat intellectuel et les préoccupations de la société en général se traduisent par l'accroissement aussi rapide que considérable de l'influence de la conception de cet historien dans l'historiographie allemande. Toutefois, la dimension personnelle occupe aussi une place déterminante pour expliquer l'ascension de la conception de l'histoire de Wehler dans l'historiographie allemande. Par l'importance de ses travaux et sa grande fécondité, le caractère systématique de sa remise en question de l'histoire telle qu'elle est pratiquée en Allemagne ainsi que les efforts qu'il consacre à la diffusion, Wehler s'affirme comme une alternative conceptuelle et, plus que n'importe quel autre historien allemand à la même époque, canalise les énergies de la nouvelle génération d'historiens. Afin de rendre compte de ces deux dimensions, ce chapitre se divise en deux parties. Nous examinerons d'abord les conditions favorables à la conception de cet historien avant de montrer comment il a pu lui-même, délibérément ou non, profiter de ces mêmes conditions.

2.1. Le contexte socio-historique favorable

L'évolution des conditions historiques en Allemagne entre 1945 et 1969 favorise grandement la remise en question de la conception de l'histoire ayant jusque-là dominé. En effet, l'expansion institutionnelle et la réforme de l'université allemande ainsi que l'avènement d'une nouvelle génération estimant que l'histoire politique et diplomatique n'a pas réussi à donner une image du national-socialisme conforme à la réalité favorisent l'introduction d'une nouvelle théorie d'explication de ce phénomène tranchant radicalement avec la précédente. Grâce à l'intérêt marqué dans cette période pour les questions sociales ainsi que celui porté aux résultats des sciences sociales voisines, l'histoire sociale structurelle s'impose en tant qu'alternative. De plus, les débats historiographiques de la période voient principalement s'affronter des tendances aux présupposés méthodologiques opposés, ce qui, compte tenu du climat intellectuel, avantage l'histoire sociale structurelle. Par conséquent, même si sont formulées dès la première moitié des années soixante-

dix les critiques les plus significatives à l'endroit de l'interprétation de Wehler et de la thèse du *Sonderweg*, l'évolution au sein de la profession historique allemande se poursuit sans que soit prêtée une quelconque attention aux arguments avancés par l'« ancienne orthodoxie » : la nouvelle génération vient en bloc grossir les rangs de l'histoire sociale structurelle.

Le caractère polarisé et virulent des débats au cours de cette période que soulignent tous les commentateurs se vérifie et s'explique relativement aisément. D'abord, la position méthodologique et théorique que Wehler adopte ainsi que son attitude provocatrice le placent en conflit direct avec les représentants de l'histoire politique et diplomatique traditionnelle. Même s'il affirme l'existence d'une complémentarité entre les différentes disciplines à l'intérieur de l'histoire, Wehler ne fait aucun effort de conciliation entre l'histoire sociale et l'histoire politique et diplomatique. Dans *Das Deutsche Kaiserreich*, ouvrage soi-disant destiné à rendre compte des progrès de la recherche, la perspective structurelle occupe tout le pavé. Par conséquent, en ne faisant aucune place à la recherche faite dans le champ de l'histoire politique, Wehler montre clairement ce qu'il entend par « progrès » de la recherche. De plus, celui-ci manifeste à plusieurs reprises son opposition en attaquant sévèrement la pratique de l'histoire politique et en condamnant en bloc ses fondements méthodologiques et théoriques. Celle-ci est considérée par cet historien comme une perspective stérile parce que trop réfractaire à l'introduction de l'étude des structures¹³⁴.

Les débats montrent deux tendances historiographiques se refusant réciproquement toute valeur explicative. Comme le soulignent plusieurs commentateurs, il s'agit d'un véritable *Glau-benkampf*/ combat d'allégeances dans lequel toute concession de l'adversaire est perçue comme la preuve de la faiblesse interne de son interprétation et de ses méthodes. Kennedy souligne le caractère négatif de cette polarisation sur la connaissance historique en affirmant que celle-ci est négatrice du principe d'ouverture scientifique permettant à la connaissance historique de progresser par les débats et discussions théoriques¹³⁵. Ainsi, au lieu de chercher à se compléter, chacune des deux tendances nie à l'autre toute capacité explicative, toutes deux s'accusent mutuellement de carences méthodologiques et conceptuelles, et s'interprètent l'une l'autre de manière réductrice. Le discrédit est total et se manifeste par l'accolement d'étiquettes péjoratives. Wehler et les Bielefeldiens affublent l'histoire traditionnelle de l'étiquette

¹³⁴ WEHLER, Hans-Ulrich, « Moderne Politikgeschichte oder "Große Politik der Kabinette"? », in *Geschichte und Gesellschaft*, vol. 1, no. 1, 1975, p. 365.

¹³⁵ KENNEDY, « The Kaiser and German *Weltpolitik* [...] », p. 144.

d' « orthodoxie » alors qu'ils se font eux-mêmes appeler « Kehriens » (du nom de l'auteur du concept contesté de « primat de la politique intérieure », Eckart Kehr).

Cependant, malgré le refus de l'histoire politique traditionnelle de lui accorder une quelconque valeur explicative et la position hégémonique de celle-ci au plan institutionnelle, certaines tendances s'affirment après 1945 qui favorisent le renouveau des thèses et méthodes historiographiques dans un sens avantageant la perspective structuralo-fonctionnaliste.

Parmi les conditions les plus importantes de l'accroissement de l'ascendant dont jouit cette perspective au sein de la profession historique allemande se trouve la décentralisation du système universitaire allemand. L'université allemande subit à partir de la fin des années cinquante les effets du « miracle économique » et de l'évolution des dispositions mentales des élites politiques et intellectuelles, mais aussi de celles de la population en général. D'abord, le nombre d'universités en Allemagne de l'Ouest passe de 18 à 60 entre 1960 et 1975 et, dans les facultés d'histoire, le nombre d'*Ordinarien* passe de 80 à 210, celui des professeurs et *Dozenten* passe de 90 à 230¹³⁶. Il s'agit donc d'une démultiplication des possibilités de patronage. De plus, le parti SPD favorise dès son arrivée au pouvoir en 1969, aux côtés de l'expansion institutionnelle déjà bien amorcée, une série de réformes en profondeur du système universitaire allemand. En ce qui concerne notre propos, ces réformes visaient à combattre le conservatisme des universités en brisant le privilège détenu par une minorité de professeurs de choisir les nouveaux professeurs, ce qui permettait la perpétuation d'une orthodoxie conservatrice, de ses méthodes ainsi que de ses interprétations¹³⁷. Selon l'aveu même de Wehler, la nouvelle réalité du système universitaire allemand a grandement facilité la remise en question de l'histoire politique traditionnelle¹³⁸.

L'aspect générationnel doit aussi être considéré déterminant dans l'évolution historiographique en Allemagne en raison de ses implications concernant non seulement les dispositions à la tête de l'État, mais encore les expériences formatives des historiens entrés dans la profession dans les années soixante ainsi que de leurs étudiants dans les années soixante-dix.

En premier lieu, la participation du SPD au gouvernement à partir de 1966, mais encore plus la formation du gouvernement par ce parti en 1969 manifeste grandement le vent de change-

¹³⁶ CONZE, Werner, « Die Deutsche Geschichtswissenschaften nach 1945 », in *Historische Zeitschrift*, 1977, vol. 225, no. 1, p. 18.

¹³⁷ FLETCHER, p. 20.

¹³⁸ WEHLER, « Geschichtswissenschaft Heute », p. 739.

ment dans la société et l'arrivée en masse dans l'électorat de la génération ayant grandi dans l'après-guerre et à qui les principes démocratiques de la République fédérale ont été « enseignés ».

De 1949 à 1969, le Parti démocrate-chrétien, de tendance conservatrice, a exercé le pouvoir sans discontinuer. La manière d'envisager l'histoire allemande récente des gouvernements s'étant succédé au cours de cette période s'assimile de près à la position défendue par l'histoire politique traditionnelle, c'est-à-dire que le nazisme est envisagé comme une aberration dans l'histoire allemande. Deux de leurs prises de position par rapport à la pratique de l'histoire font preuve de leur peu de dispositions à reconnaître les racines allemandes du national-socialisme. D'abord, le gouvernement de Bonn lance au début des années soixante une campagne contre l'ouvrage du journaliste américain William L. Shirer *The Rise and Fall of the Third Reich* accusé de germanophobie dans son journal hebdomadaire de langue anglaise *The Bulletin* et dans un spécial de vingt-quatre pages rassemblant les compte rendus négatifs de l'ouvrage qui fut envoyé à des milliers d'éditeurs américains¹³⁹. De plus, ce même gouvernement empêche le voyage aux États-Unis que devait entreprendre l'historien Fritz Fisher pour faire des conférences après que celui-ci eut lancé le débat autour de la thèse de la continuité allemande.

Les élections de 1969 marquent le début d'une ère social-démocrate qui durera jusqu'en 1982, avec la victoire de la coalition dirigée par le SPD (ceux-ci s'appuyant sur les libéraux de gauche du FDP). L'ère social-démocrate est une ère de réformes; sa politique sociale vise à accroître les droits des travailleurs dans l'entreprise, augmenter les rentes et pensions en se fondant sur une redistribution du fardeau fiscal à l'avantage des moins nantis et à rendre plus accessibles les programmes de formation et l'enseignement supérieur¹⁴⁰. Au cours de cette période, les interventions faites par le gouvernement pour influencer la recherche sur le nazisme vont dans le sens de la conception de Wehler selon laquelle l'histoire doit « enseigner » en vulgarisant. Le chancelier Helmut Schmidt affirme d'ailleurs devant le congrès des historiens allemands en 1978, et dans des termes que l'on pourrait croire empruntés à cet historien, que la communauté historique a jusqu'à ce jour laissé les Allemands avec une image floue du nazisme en raison de

¹³⁹ ROSENFELD, Gavriel D., « The Reception of William L. Shirer's *The Rise and Fall of the Third Reich* in the United States and in Germany, 1960-1962 », in *Journal of Contemporary History*, vol. 29, no. 1, 1994, p. 118.

¹⁴⁰ BERSTEIN, Serge et Pierre MILZA, *L'Allemagne 1870-1994*, Paris, éd. Masson / Colin, 1995, pp. 228-229.

sa répugnance à la synthèse et de sa complaisance théorique rendant inaccessibles ses travaux à la population ¹⁴¹.

Selon Richard Evans, le succès de la thèse de la continuité et de celle de la modernisation doit justement beaucoup à la domination politique et intellectuelle de la social-démocratie et du libéralisme en Allemagne ¹⁴². L'ère social-démocrate représente pour ces historiens un terrain idéal, une carte blanche fondée sur le soutien populaire de la politique de réformes dans le sens d'une plus grande démocratisation et égalisation des chances se renouvelant à chaque élection jusque dans la première moitié des années quatre-vingt.

En deuxième lieu, l'expansion institutionnelle laisse la voie ouverte à une nouvelle génération d'historiens – celle faisant son entrée dans la profession autour de 1960 – dont les expériences formatives diffèrent fondamentalement de la précédente et qui vont favoriser en bout de ligne l'histoire sociale structurelle. Selon l'historien James Retallack, la nature du passé allemand et l'expérience de la Deuxième Guerre mondiale, que ces historiens ont vécu en tant qu'enfants et adolescents, influencent grandement les membres de l'école de Bielefeld. Il rapporte que Wehler, Kocka, Puhle et Witt ont admis que leur expérience du III^e Reich a joué un grand rôle dans leur perspective critique par rapport à 1933 ¹⁴³. De la même manière, Conze fait du souvenir de la reconstruction l'aspect central des expériences ayant contribué à former le type de questions et valeurs des historiens entrés dans la profession à partir des années 1960, en laissant fortement entendre que ceux-ci envisagent leur métier dans la perspective d'une contribution à la reconstruction et au relèvement ¹⁴⁴.

De plus, il y a un consensus presque unanime au sein de cette nouvelle génération autour du fait que celle l'ayant précédée ainsi que l'histoire politique traditionnelle qu'elle pratique n'ont pu expliquer convenablement l'avènement du nazisme et contribuer à l'ancrage de la démocratie en raison de leur propension à l'apologie. Aussi ceux-ci sont-ils convaincus de la nécessité de réformer la pratique de l'histoire en Allemagne. Une partie importante de ces jeunes historiens considère que la pratique historique allemande ne peut aspirer à se renouveler qu'en se purgeant des interprétations de l'histoire traditionnelle ainsi qu'en multipliant les contacts internationaux et

¹⁴¹ KERSHAW, p. 28.

¹⁴² EVANS, p. 97.

¹⁴³ RETALLACK, James., « Social History with a Vengeance », in *German Studies Review*, vol. 7, no. 3, 1984, p. 448.

¹⁴⁴ CONZE, p. 20.

interdisciplinaires pour en développer de nouvelles. Ce que ceux-ci considèrent être une mise à niveau de l'historiographie allemande signifie pour la plupart l'application enthousiaste des méthodes et résultats des sciences sociales.

Au plan de la méthode, l'observation des historiographies américaine, française et britannique montre les résultats impressionnants de l'histoire sociale s'inspirant des sciences sociales, en particulier de la sociologie. En France, l'école des Annales montre la voie dans la recherche de causes structurelles dans le cadre d'une histoire se voulant totale, c'est-à-dire s'intéressant à tous les champs de l'activité humaine et où totalité signifie l'étude de la dynamique entre l'économie, la société et la culture. Aux États-Unis, où ont étudié quelques-uns des membres de l'école de Bielefeld dont Wehler, les résultats de la sociologie sont impressionnants et montrent la voie aux autres sciences sociales. De manière générale, aux États-Unis comme en France, l'étude historique se fondant sur les méthodes des sciences sociales est à son apogée autour de 1960 et revendique la fédération des autres disciplines historiques.

Au plan des résultats, l'histoire allemande telle qu'elle est interprétée au sein des courants d'histoire sociale aux États-Unis, en France ou en Grande-Bretagne influencera grandement les historiens de la nouvelle génération. En effet, la science historique internationale que réclament ceux-ci consacre leur disposition à considérer les résultats des différentes historiographies, contrastant sur ce point encore avec la conception « nationale » de leurs prédécesseurs. Or, même si la thèse du totalitarisme est aussi représentée dans ces pays, surtout aux États-Unis, les origines allemandes du national-socialisme n'en font pas moins aucun doute. Il est intéressant de noter à ce propos que la thèse de la continuité soutenue par Fischer est en France, aux États-Unis et en Grande-Bretagne très bien accueillie.

En troisième lieu, le climat de remise en question créé par le mouvement étudiant de la fin des années soixante favorise grandement la formulation d'une nouvelle explication des événements de 1933-1945 rompant de manière tranchée avec celles qui étaient déjà bien établies. S'affirmant tout particulièrement à partir de 1968, le mouvement étudiant combine radicalisme et conflit de générations. Dans les facultés d'histoire, le conservatisme des professeurs est interprété par les étudiants comme une tendance à l'apologie et leur manière d'approcher la période national-socialiste est associée à des relents de fascisme dans la profession qui doivent être combattus. Par conséquent, l'intérêt marqué de cette génération – celle qui entrera dans la profession dans les années soixante-dix – pour l'étude du national-socialisme autant que son profond

dégoût pour la pratique de l'histoire en Allemagne depuis la fin de la guerre encouragent au révisionnisme. L'historien Stefan Berger souligne par ailleurs que leur manière de réinterpréter le national-socialisme relève pratiquement de la vengeance contre la génération précédente ¹⁴⁵.

Compte tenu des caractères du conflit générationnel à l'intérieur de la contestation étudiante, la thèse du *Sonderweg* telle que conçue par les Bielefeldiens apparaît particulièrement attrayante. En effet, en plus d'affirmer la rupture avec la culture politique ayant permis le national-socialisme et la guerre, celle-ci peut être envisagée comme une lutte en faveur de la démocratie parlementaire dirigée contre les résidus de la culture politique autoritaire et conservatrice. Le contenu implicite de cette thèse justifie donc indirectement le conflit générationnel enclenché par la plus jeune. Elle rend légitime la dénonciation et la lutte de la génération née pendant la guerre ou dans les premières années de la République fédérale, imbuée des principes de la démocratie parlementaire, contre la transmission d'une culture politique autoritaire et conservatrice par une élite intellectuelle formée pendant la période national-socialiste. Wehler, dans un article paru en 1996 et s'offrant comme un bilan de sa carrière, affirme justement qu'au moment où les idées de l'école de Bielefeld sont formulées, il y a la conviction au sein de sa génération que certaines idées et une certaine mentalité persistent dans la République fédérale qui se rattachent aux valeurs comprises dans la culture politique qui a permis l'avènement du national-socialisme ¹⁴⁶.

Le contexte socio-historique donne de plus une évidence à certaines thèses ou prémisses sur lesquelles Wehler fonde son interprétation du *Kaiserreich*, favorisant par le fait même l'acceptation de celle-ci. La théorie de la modernisation, par exemple, existe déjà depuis plusieurs années et jouit d'un succès considérable au moment où Wehler l'applique à l'histoire de l'Allemagne impériale. Cette théorie a acquis depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale une popularité extraordinaire due avant tout à son application aux stratégies de développement du Tiers-monde ¹⁴⁷. Par ricochet, l'utilisation de celle-ci comme prémisse à l'explication d'une certaine déviation de l'histoire allemande ayant permis l'avènement du national-socialisme, c'est-à-dire en se référant au caractère inachevé de sa modernisation, renforce grandement la pertinence de la thèse du *Sonderweg*. Alors que son application au II^e Reich était dans l'air depuis le début des

¹⁴⁵ BERGER, Stefan, « Historians and Nation-Building in Germany after Reunification », in *Past and Present*, vol. 48., no. 148, 1995, p. 191.

¹⁴⁶ WEHLER, Hans-Ulrich, *Rückblick und Ausblick, oder Arbeiten, um überholt zu werden*, Bielefeld, éd. Bielefeld Universität; Presse und Informationsstelle, 1996, p. 8.

¹⁴⁷ GROH, p. 1168.

années soixante en raison de la sociologie, Wehler la systématise et lui donne sa première véritable mise en forme dans le cadre de l'histoire scientifique.

Le contexte peut aussi être considéré comme favorable pour les tenants de la thèse du *Sonderweg* et de l'histoire sociale structurelle dans la mesure où la résistance est mise en difficulté. En effet, les critiques en provenance de l'histoire politique et diplomatique ont un impact extrêmement réduit au cours de cette période. L'absence de nuances, le retranchement dans un dogmatisme absolu et la condamnation en bloc des méthodes et résultats de l'histoire sociale structurelle renforcent l'impression d'inadéquation de cette sous-discipline avec les exigences de la scientificité. De manière générale, cette attitude de l'« orthodoxie » semble confirmer l'intention que la nouvelle génération lui prête, à savoir mater l'hérésie pour ramener l'unanimité d'interprétation du phénomène national-socialiste dans l'historiographie allemande. En s'attaquant non pas aux thèses de cet historien mais plutôt au type d'histoire qui les supporte, les historiens conservateurs galvanisent l'opposition et complètent aux yeux de la nouvelle génération le discrédit qui pèse sur eux. Par conséquent, au lieu d'aboutir à réfuter les thèses de Wehler, ceux-ci renforcent la cohésion de leurs tenants.

Pour les représentants de l'histoire politique traditionnelle, la thèse du *Sonderweg* apparaît d'abord comme un défi à la méthode historique. L'historien Michael Geyer écrit en 1971 que l'application de théories et méthodes des sciences sociales à l'histoire n'a pas encore prouvé son caractère opérationnel¹⁴⁸. Qu'en est-il alors des historiographies française, américaine et anglaise? Mais la critique de la méthode semble n'être qu'un alibi à la critique idéologique. Comme Eley et Berghahn le soutiennent, la menace perçue par l'histoire traditionnelle ira grandissant parce que les conservateurs sont convaincus que l'histoire sociale structurelle et la *Kritische Theorie* ont placé la jeune génération devant un risque idéologique, confortant ainsi son dogmatisme¹⁴⁹. Ainsi, ils auraient considéré le paradigme bielefeldien subversif et l'auraient combattu pour cette raison.

Mais la condamnation par ceux-ci des postulats méthodologiques de la perspective structuralo-fonctionnaliste, en faisant la preuve d'une réelle fermeture au vent du renouveau historiographique qui souffle en provenance de la France, de la Grande-Bretagne et des États-Unis,

¹⁴⁸ GEYER, p. 226.

¹⁴⁹ ELEY, « Nazism, Politics and the Image of the Past [...] », p.199; BERGHANN, « Der Bericht der preussischen Oberrechnungskammer », p. 136.

renforce encore l'impression que cette conception de l'histoire est rétrograde, dépassée. Wehler capitalise d'ailleurs sur cette tendance pour faire le procès de Hillgruber qui prétend avoir initié depuis 1970 une « histoire politique moderne ». Il estime cette prétention non fondée car Hillgruber n'aurait aucunement révisé les thèses de l'histoire politique traditionnelle à la lumière des résultats de l'histoire sociale, ce qui, le cas échéant, correspondrait à l'avènement d'une « histoire politique moderne »¹⁵⁰.

L'histoire sociale structurelle canalise maintenant le mécontentement à l'endroit des interprétations du fascisme qui prévalent depuis 1945. Il est intéressant de remarquer la forte dimension générationnelle que revêt la lutte entre l'histoire politique et l'histoire sociale. Ainsi, le mécontentement s'étant d'abord exprimé dans le soutien par la génération des historiens entrés dans la profession dans les années soixante à la thèse continuiste de Fischer, et ce même si celui-ci s'appuyait encore largement sur les méthodes de l'histoire traditionnelle. Ensuite, le rejet des thèses et méthodes de l'histoire traditionnelle par une grande partie de la génération entrée dans la profession dans les années soixante-dix se traduit par le soutien à Wehler, historien dont le programme combine les deux critiques et s'offre comme une alternative conceptuelle.

2.2. Hans-Ulrich Wehler et le *Sonderweg* en tant qu'alternative conceptuelle

En quelque sorte héritier de Fischer par sa conviction dans la continuité de l'histoire allemande contemporaine, Wehler s'insère dans l'expression du mécontentement que celui-ci a inauguré, mais en lui proposant une autre direction et un autre programme de recherche, ceux de l'histoire sociale structurelle. Selon l'historien Jörn Rüsen, par l'importance de ses ouvrages et l'audace de ses thèses, cet historien s'érige entre 1969 et 1975 aux yeux de la nouvelle génération comme l'alternative conceptuelle à l'histoire traditionnelle¹⁵¹. Mais ce rayonnement, en plus du caractère favorable du contexte socio-historique, doit être lié à des considérations concernant plus particulièrement Wehler et les historiens de l'école de Bielefeld. Par leur fécondité et leurs stratégies de

¹⁵⁰ WEHLER, « Moderne Politikgeschichte oder "Große Politik der Kabinette"? », p.365; en 1996, Wehler nie encore l'existence d'une histoire politique moderne, mais en s'attaquant cette fois aux prétentions de Hildebrand, dans « "Moderne" Politikgeschichte? Willkommen im Kreis der Neorankeaner vor 1914 », in *Geschichte und Gesellschaft*, vol. 22, no. 2, 1996, pp. 257-266.

¹⁵¹ RÜSEN, Jörn, « Theory of History in the Development of West German Historical Studies : A Reconstruction and Outlook », in *German Studies Review*, vol. 7, no. 1, 1984, pp. 17-18.

diffusion, ceux-ci imposent en quelque sorte leur conception de l'histoire comme étant l'expression, voire l'unique expression, du renouveau et du progrès historiographiques en Allemagne.

L'intérêt suscité par le programme de Wehler et de l'école de Bielefeld se remarque par le regain d'intérêt pour l'étude du II^e Reich dans l'historiographie allemande à partir de la fin des années soixante, jusque-là omnubilée par l'étude de la période 1933-1945. Cependant, il est ici besoin de nuancer l'affirmation répandue parmi les commentateurs de l'historiographie allemande s'étant intéressés à cette question et selon laquelle l'histoire du fascisme n'est plus la seule à rencontrer un intérêt massif dans cette historiographie. Les nouveaux historiens du *Kaiserreich* continuent de contribuer à la problématique du national-socialisme car ils travaillent pour la plupart à partir du cadre conceptuel de Wehler dans lequel l'Allemagne impériale est envisagée dans la perspective de 1933. Ceux-ci s'inscrivent par conséquent dans le contexte allemand de l'après-guerre dans lequel les contributions de la science historique sont envisagées comme une aide à la population allemande pour qu'elle parvienne à « assumer le passé » de l'Allemagne ¹⁵².

L'évolution du contexte décrit au point précédent suscite l'intérêt pour les thèses de Wehler, et ce même si elles rompent radicalement avec celles étant à l'honneur dans l'historiographie allemande. D'abord dans *Bismarck und der Imperialismus*, publié en 1969, il propose une interprétation de l'impérialisme allemand qui aura un impact énorme sur l'historiographie. Pour tous les critiques de cet ouvrage, il ne fait aucun doute que Wehler vient d'aiguiller le débat vers le thème de l'impérialisme en Allemagne fédérale. Dans l'année suivant sa publication, la plupart des revues historiques allemandes et étrangères, des quotidiens et hebdomadaires allemands en publient un compte rendu. L'intérêt que cet ouvrage suscite commande une extension de la discussion. Wehler publie donc immédiatement après, en 1970, l'ouvrage collectif *Imperialismus*, qui se veut justement une contribution à l'extension du débat. Aussi, Wehler est invité à contribuer à un grand nombre d'ouvrages collectifs édités par des sommités internationales et se consacrant à l'impérialisme, i.e dans *Der moderne Imperialismus* de W.J. Mommsen ou dans *Studies in the Theory of Imperialism* publié par Bob Sutcliffe et Roger Owen. Encore plus que pour *Bismarck und der Imperialismus*, l'ouvrage *Das Deutsche Kaiserreich, 1871-1918* publié en 1973 suscite une remise en question de la plupart des certitudes sur lesquelles se fondait l'historiographie du II^e Reich. Cet ouvrage est qualifié par l'historien Roger Fletcher

¹⁵² Traduction libre de l'expression "Bewältigung der Vergangenheit", utilisée par les contemporains.

de plus important dans la tranche de l'historiographie produite par les historiens de l'école de Bielefeld¹⁵³. L'intérêt que suscitent les ouvrages de Wehler se manifeste de plus par les nombreuses rééditions. Ainsi, en 1984, *Bismarck und der Imperialismus* a déjà été réédité quatre fois, *Imperialismus* deux fois, *Das Deutsche Kaiserreich* quatre fois, et *Geschichte als Historische Sozialwissenschaft* deux fois.

De manière générale, nous pouvons considérer que les efforts déployés par Wehler lui-même, mais aussi par les autres historiens de l'école de Bielefeld, contribuent aussi à ce succès. Des choix conscients, certains apparaissant comme des détails futiles, ainsi que des stratégies globales de diffusion ont certainement contribué à donner aux thèses de Wehler la visibilité nécessaire à un impact d'une telle envergure.

En premier lieu, l'assimilation par les Bielefeldiens de leur interprétation au concept de *Sonderweg* confère à celle-ci une certaine évidence et semble faciliter la diffusion. N'étant pas étranger à l'histoire allemande, le concept est d'autant plus intelligible et incontestable qu'il semble s'observer objectivement, se dégager des faits. Comme nous l'avons souligné dans notre premier chapitre, le concept a été utilisé pendant le *Kaiserreich* et même au-delà dans une version positive glorifiant le chemin et les réalisations de l'Allemagne dans la modernité par comparaison à ses voisins. Or, l'évidence du parcours particulier emprunté par l'Allemagne est offerte par l'avènement du national-socialisme, l'accommodation de la population à son régime meurtrier et le soutien à la guerre. Toutefois, à la lumière des événements de 1933-1945, le *Sonderweg* allemand acquiert un caractère négatif. Ainsi, lorsque les historiens de l'école de Bielefeld lui donnent sa première formulation systématique, ceux-ci capitalisent sur un concept que tend à valider le sens commun, de même qu'il permet de mettre de l'avant l'influence des causes structurelles. Compte tenu de l'héritage ainsi que du climat intellectuels, le concept de *Sonderweg* avantage certainement l'interprétation de l'histoire allemande contemporaine des Bielefeldiens.

En deuxième lieu, la manière dont Wehler approche la profession historique allemande avec ses thèses contribue aussi assurément à leur acceptation et à l'accroissement de l'influence de l'histoire sociale structurelle. L'observation de l'ordre de parution de ses ouvrages entre 1969 et 1973 ainsi que certains de ses commentaires contemporains ou ultérieurs semblent en effet révéler que cet historien ait considéré avec soin les désavantages que comporte la position précaire de l'histoire sociale en Allemagne pour la publication de ses thèses. Il se serait ainsi appli-

¹⁵³ FLETCHER, p. 461.

qué à surmonter les obstacles et à compenser le manque de légitimité de l'histoire sociale par un étapisme prudent vraisemblablement destiné à préparer les esprits pour une interprétation coupant radicalement avec la tradition.

D'abord, l'histoire du II^e Reich est traditionnellement séparée en deux périodes ayant comme césure la démission forcée du prince Bismarck en 1890. Jusqu'à Wehler, les historiens considèrent que la première aurait eu comme principes politiques directeurs les concepts de saturation territoriale et d'équilibre des puissances, alors que la deuxième aurait été plutôt dirigée par un insatiable expansionnisme. Dans son ouvrage *Bismarck und der Imperialismus*, cet historien s'applique à montrer que la politique de Bismarck est toute entière fondée sur les caractères que l'on attribue habituellement à la deuxième période de l'histoire du II^e Reich. Bismarck, au lieu d'avoir été guidé par les principes de raison d'État et d'équilibre des puissances qu'on lui attribuait antérieurement, aurait sous la plume de Wehler été entièrement guidé par le souci de préservation du *statu quo* politique et social. Par conséquent, sa manière de conduire la politique extérieure aurait eu comme principal déterminant la situation intérieure. Étant donné l'interprétation traditionnelle et la conception wehlerienne globale de l'histoire allemande contemporaine, il peut ainsi apparaître révélateur que la première contribution significative de cet historien porte sur la période bismarckienne. Par cet ouvrage d'un peu moins de 500 pages tissant un réseau très serré de références, Wehler montre que cette période se laisse beaucoup mieux interpréter par les continuités que les ruptures par rapport à l'ensemble de l'histoire allemande de 1871 à 1918 et que Hitler, au contraire de ce que l'on a soutenu jusque-là, peut être apparenté à Bismarck.

Ensuite, Wehler s'est attaqué dans *Das Deutsche Kaiserreich* – le succès critique de *Bismarck und der Imperialismus* ayant pu du moins l'encourager en ce sens – à une histoire du II^e Reich qui exposerait de manière explicite ce qu'il n'avait jusque-là que sous-entendu, c'est-à-dire une interprétation faisant de l'Empire allemand la période fondatrice de la culture politique responsable de l'échec de la démocratie et du national-socialisme. Toutefois, l'originalité de l'interprétation que contient cet ouvrage se trouve dans l'extension des conséquences théoriques de la politique bismarckienne décrite dans *Bismarck und der Imperialismus* au déroulement des processus historiques dans l'Allemagne wilhelmienne. Wehler affirme maintenant explicitement avec cet ouvrage la continuité jusqu'à 1918 de certaines techniques de gouvernement inaugurées par Bismarck ainsi que leur rôle dans la création de la culture politique illibérale et la perpétuation de la domination politique de l'élite aristocratique traditionnelle. Par conséquent, nous considérons que Wehler a lui-même comblé les lacunes historiographiques qui l'empêchaient, d'une part, de

soutenir son interprétation du *Kaiserreich* ainsi que, d'autre part, de contribuer de manière positive à la thèse du *Sonderweg*. Le caractère délibéré de cette démarche se laisse de plus interpréter par l'affirmation de Wehler selon laquelle l'ouvrage *Das Deutsche Kaiserreich* serait né de séminaires qu'il aurait donnés en 1968-69¹⁵⁴, ce qui correspond exactement à la période de rédaction et de publication de *Bismarck und der Imperialismus*. Alors que son interprétation du *Kaiserreich* existait déjà sous forme de séminaires, il a publié un ouvrage sur les techniques de gouvernement et l'impérialisme bismarckiens, ouvrage pouvant servir de socle à sa conception générale de l'histoire allemande.

Mais la publication de cet ouvrage en 1973 nous renseigne aussi d'une autre manière sur les efforts de Wehler destinés à favoriser l'accroissement de l'influence et de la présence institutionnelle des historiens travaillant dans le cadre de la perspective structuralo-fonctionnaliste. Dans la perspective de la lutte mettant aux prises l'histoire sociale structurelle et l'histoire politique et diplomatique, *Das Deutsche Kaiserreich* apparaît être une arme de combat, une tentative de « socialisation » des étudiants dès leurs premières années d'études universitaires. Il est ici besoin de rappeler deux faits que nous avons plus haut évoqués. D'abord, malgré que cette perspective ait fait des progrès institutionnels considérables à la faveur des années 1960, les historiens qui la défendent estiment toujours leur position précaire et cherchent à la renforcer. De plus, les réponses qu'apporte Wehler aux critiques de cet ouvrage ne semblent pas satisfaisantes; le format plutôt restreint de celui-ci rend moins bien compte des tares de l'ouvrage que sa fonction pédagogique. Par conséquent, si cet ouvrage est destiné à offrir une synthèse de l'histoire du *Kaiserreich* pouvant être utilisée dans un cours universitaire, comme le soutient son auteur, il doit être envisagé comme un essai de déclencher une réaction en chaîne renforçant finalement la place de l'histoire sociale structurelle et de la thèse du *Sonderweg* dans la profession historique allemande. Ainsi, avec cet ouvrage, les professeurs de cette tendance disposent d'un manuel de base susceptible de transmettre à leurs étudiants une interprétation précise de l'histoire de l'Allemagne impériale, interprétation dans le cadre de laquelle ils intégreront ensuite leurs propres recherches. À cet effet, l'expansion institutionnelle et les caractères du changement de génération permettent d'envisager un certain succès pour cette tentative d'« endoctrinement ».

En plus de ses contributions à l'interprétation de l'histoire allemande contemporaine, Wehler publie et rassemble des contributions pour quatre ouvrages dans la première moitié des années 1970 théorisant sa conception de la pratique de l'histoire dont *Geschichte und Psycho-*

¹⁵⁴ WEHLER, « Kritik und kritische Anti-kritik », p. 348.

analyse / histoire et psychoanalyse, en 1971, et *Geschichte als historische Sozialwissenschaft / l'histoire en tant que science sociale historique*, en 1973. Dans le premier, il s'efforce de faire ressortir l'importance de l'utilisation des méthodes de la psychologie dans l'étude de personnages historiques de premier plan afin qu'il soit possible de dégager l'influence des structures sur leurs comportements et décisions ¹⁵⁵. Cet historien renforce ainsi indirectement son interprétation de la politique de Bismarck, politique guidée par la crainte traumatique de la révolution, ainsi que sa méthode d'analyse, fondée sur la déduction des intentions du chancelier à partir des nécessités créées par l'évolution des structures et des solutions permettant d'être envisagées dans le climat intellectuel de la deuxième moitié du XIX^e siècle. Par le fait même, Wehler condamne l'interprétation traditionnelle faisant des affirmations de Bismarck et de ses contemporains les motifs véritables de sa politique et de l'unique recours aux sources écrites la méthode appropriée pour les déterminer.

Dans le deuxième ouvrage, Wehler montre que l'histoire doit être dirigée en fonction du présent tout en offrant un programme de réorganisation de la discipline historique fondé sur les concepts de *Gesellschaftsgeschichte*, *Historische Sozialwissenschaft* et *Kritische Theorie*. En plus d'être parfaitement en accord avec l'optimisme de la nouvelle génération quant à l'introduction des méthodes des sciences sociales en histoire ¹⁵⁶, le concept de *Gesellschaftsgeschichte* est conçu par Wehler comme un outil utile dans le combat opposant l'histoire sociale à l'histoire politique ¹⁵⁷. À deux reprises, en 1975 et en 1977, Wehler se réfère à ce concept pour condamner la soi-disant pratique d'une histoire politique moderne. Il affirme que celle-ci ne sera moderne, et donc satisfaisante aux yeux des critiques, que lorsqu'elle cessera de se concevoir comme une discipline à part entière et acceptera de s'intégrer à la *Gesellschaftsgeschichte* ¹⁵⁸. Mais la « direction » donnée à la *Gesellschaftsgeschichte*, c'est-à-dire la perspective à laquelle doivent contribuer toutes les branches de l'histoire, n'étant autre que celle du *Sonderweg* ¹⁵⁹, une « histoire politique moderne » doit renoncer aux interprétations de l'« histoire politique traditionnelle ». Il apparaît de plus que l'appel de Wehler à la formation d'une véritable histoire politique moderne a comme enjeu les jeunes historiens du politique. Il les exhorte en effet à inspirer leur pratique de

¹⁵⁵ WEHLER, Hans-Ulrich, *Geschichte und Psychoanalyse*, Cologne, éd. Kiepenheuer & Witsch, 1971, p. 7.

¹⁵⁶ *Ibid.*, *Geschichte als Historische Sozialwissenschaft*.

¹⁵⁷ *Ibid.*, « Was ist Gesellschaftsgeschichte? », in SCHIEDER, Wolfgang (sous la dir.), *Sozialgeschichte in Deutschland*, tome 1, Göttingen, éd. Vandenhoeck & Ruprecht, 1986, p. 38.

¹⁵⁸ WEHLER, Hans-Ulrich, « Kritik und kritische Anti-kritik »; WEHLER, Hans-Ulrich, « Moderne Politikgeschichte oder "Große Politik der Kabinette"? ».

¹⁵⁹ *Ibid.*, « Was ist Gesellschaftsgeschichte? », pp. 35-36.

l'histoire de celle des Bielefeldiens en accentuant l'impression de non-pertinence de la pratique de l'histoire des opposants à la thèse du *Sonderweg*.

Mise à part la question de l'impact réel de leurs prétentions à discréditer les méthodes et interprétations de l'histoire politique traditionnelle, nous pouvons considérer que la justification méthodologique qu'apporte Wehler dans ces deux ouvrages ajoute à l'impression de cohérence et de pertinence de ses thèses et fait écho aux espoirs de renouveau de la discipline portés par la génération qui entrera dans la profession à partir de la fin des années soixante et dans les années soixante-dix. Par cette théorisation de sa conception de la pratique de l'histoire, celui-ci renforce aussi l'impression d'incapacité de l'historiographie traditionnelle à remplir un quelconque rôle dans la société en raison de ses conceptions et méthodes inadéquates. Par conséquent, il répand la conviction que l'histoire sociale structurelle représente le seul véritable espoir de renouvellement de la science historique allemande. À cet effet, il est intéressant de noter que Wehler lui-même affirme en 1986 que la popularité de son appel à une histoire se voulant totale s'explique essentiellement par le climat intellectuel des années soixante et soixante-dix ¹⁶⁰.

En troisième lieu, nous pouvons considérer que, de manière générale, les efforts de diffusion peuvent avoir eu un impact considérable sur l'ascendant dont ont joui l'histoire sociale structurelle et la thèse du *Sonderweg* de la fin des années soixante jusqu'au début des années quatre-vingt. En effet, dans le contexte de lutte que se livrent l'histoire politique traditionnelle et con-servatrice et l'histoire sociale structurelle, mais aussi en raison des dispositions de la nouvelle génération à faire table rase des interprétations du passé, le caractère dynamique et la visibilité d'une quelconque perspective de rechange est déterminante.

Selon l'historien James Retallack, les historiens de l'école de Bielefeld ont engagé toutes leurs énergies et leur temps à faire la promotion de la perspective structuralo-fonctionnaliste parce qu'ils ont estimé les supports à celle-ci beaucoup trop ténus en comparaison de ceux de l'histoire politique traditionnelle dont la valeur explicative est médiocre ¹⁶¹. Wehler confirme le problème que représente pour ces historiens l'étroitesse des soutiens de l'histoire qu'ils défendent en s'étonnant en 1981 du peu d'ouvrages fondant leur interprétation sur l'histoire sociale structu-

¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 118

¹⁶¹ RETALLACK, p. 448.

relle malgré les bonnes possibilités de publication et de carrière ¹⁶².

Ces possibilités de publication et de carrière, Wehler et les historiens de l'école de Bielefeld les ont créées en utilisant brillamment les conditions favorables. Ceux-ci associent en effet l'existence d'une perspective de rechange aux plans interprétatif et méthodologique à une grande proléficité et à des moyens de diffusion élaborés.

D'abord, la visibilité des thèses de Wehler ainsi que sa position d'influence dans l'historiographie allemande est considérablement accrue par le fait que celui-ci ait été (et demeure) un auteur extrêmement prolifique. Entre 1961 et 1984, il a publié 13 monographies, écrit 78 essais, préfacé 32 ouvrages, 5 revues scientifiques et séries de monographies, a fait des compte rendus et articles pour 16 différents journaux, magazines et revues scientifiques ¹⁶³. Les autres historiens de l'école de Bielefeld, partageant tous les thèses de Wehler, contribuent à les renforcer ainsi qu'à leur publicité, et sont aussi très prolifiques. Dans un autre effort manifestement destiné à accroître l'attrait de la perspective bielefeldienne, Wehler rassemble dans trois synthèses bibliographiques parues en 1976 et en 1977 les résultats des recherches dans le domaine de l'histoire sociale et économique, et met en relief la pertinence et l'importance de l'apport des représentants de l'école de Bielefeld ¹⁶⁴.

De plus, la stratégie de diffusion de l'école de Bielefeld est aussi élaborée que cohérente. Ceux-ci font paraître sur la base de la théorie de la pratique de l'histoire de Wehler trois revues historiques. Celles-ci diffusent leurs travaux mais surtout l'interprétation bielefeldienne à trois publics différents. Au plan scientifique, la recherche de pointe effectuée par le groupe paraît dans la revue *Geschichte und Gesellschaft : Zeitschrift für Historische Sozialwissenschaft* fondée en 1975, et destinée à recevoir, comme son nom l'indique, les contributions de la « science sociale historique », dirigée vers l'histoire totale. Cette revue affirme justement la disposition des Bielefeldiens à recevoir les contributions des autres branches de l'histoire en ouvrant ses colonnes à leurs représentants, même ceux critiquant ouvertement la conception de l'histoire de l'école bielefeldienne. Aussi, deux organes sont créés par le groupe et destinés à populariser les travaux de la

¹⁶² WEHLER, « Geschichtswissenschaft Heute », p. 734.

¹⁶³ FLETCHER, p. 461.

¹⁶⁴ *Bibliographie zur modernen deutschen Wirtschaftsgeschichte, 18. - 20. Jahrhundert*, Göttingen, éd. Vandenhoeck & Ruprecht, 1976, 242 p.; *Bibliographie zum Imperialismus*, Göttingen, éd. Vandenhoeck & Ruprecht, 1977, 65 p.; *Bibliographie zur modernen deutschen Sozialgeschichte*, Göttingen, éd. Vandenhoeck & Ruprecht, 1976, 269 p.

nouvelle science sociale historico-critique. La revue *Geschichtsdidaktik*, destinée aux enseignants du niveau secondaire, et le *Journal für Geschichte*, destinée à un public général ¹⁶⁵, sont en quelque sorte des organes de vulgarisation diffusant les idées du groupe et travaillant directement à réaliser la fonction qu'ils assignent à leur discipline : éclairer le présent à l'aide de l'étude scientifique du passé.

En plus des avantages directs concernant la diffusion, l'institutionnalisation de l'école de Bielefeld au moyen de ces trois revues périodiques lui procure aussi certains des avantages dont l'indépendance et la relative stabilité de ses soutiens. Étant donné les rapports conflictuels qu'entretiennent les perspectives structuralo-fonctionnaliste et politique, l'institutionnalisation procure aux Bielefeldiens une protection supplémentaire contre certains assauts d'historiens conservateurs qui entreprendraient de limiter ses possibilités de diffusion en fermant les colonnes des revues qu'ils contrôlent.

Il apparaît en définitive que le contexte socio-historique ait été entre 1969 et 1982 si favorable que Wehler a pu réaffirmer intégralement ses thèses et les voir servir de cadre de références à de plus en plus d'historiens allemands, malgré certaines faiblesses importantes. Toutefois, nous estimons que la dimension personnelle est un facteur aussi important que l'existence des conditions elles-mêmes pour expliquer l'accroissement de l'influence de l'histoire sociale structurelle en Allemagne et de la thèse du *Sonderweg*. Wehler et les autres historiens de l'école de Bielefeld ont su exploiter les conditions favorables à leur avantage et, même si cela s'est fait au détriment de la connaissance historique, ont pu refuser d'intégrer les critiques.

Le refus de considérer les critiques doit être selon nous envisagé comme le désir de profiter des conditions favorables que crée le contexte socio-historique. Ainsi, les enjeux institutionnels du *Glaubenskampf* et la fonction pédagogique du *Sonderweg* peuvent être mieux servis par le refus de Wehler de réviser ses thèses dans le sens voulu par les critiques.

Les potentialités que recèlent le contexte socio-historique et le climat intellectuel et qui permettent aux historiens de l'école de Bielefeld de demeurer sourds aux critiques sont de nature différentes. De manière générale, le contexte diminue l'impact des critiques émanant de l'histoire politique traditionnelle. Alors que ce courant établi est la cible des attaques de la nouvelle génération, celle défendue par les Bielefeldiens s'assimile à une forme progressive et dynamique. De

¹⁶⁵ FLETCHER, p. 461.

plus, les critiques provenant de l'histoire vue d' « en bas », dont Eley et Zmarzlik sont les plus brillants représentants au cours de la période, ne sont pas prises au sérieux car elles demeurent sporadiques et se fondent sur une argumentation s'assimilant à celle de l'histoire politique. Aussi, cherchant des chaires universitaires pour leurs collègues, les historiens de l'école de Bielefeld regardent le débat avec les historiens anglais Eley, Evans et Blackbourn comme un *Nebenkriegsschauplatz* / théâtre d'opération secondaire. N'ayant accordé avant 1981 d'attention qu'aux critiques d'historiens allemands, Wehler semble confirmer que les enjeux institutionnels priment sur ceux historiographiques.

Wehler ne peut faire les concessions demandées de toutes parts sans dénaturer son interprétation et amoindrir considérablement sa capacité à remplir la fonction pédagogique qu'il lui assigne. Or, compte tenu de l'énorme popularité de ses ouvrages et de la diffusion de ses thèses, celui-ci peut estimer que l'effet recherché par leur contenu pédagogique aura quelque succès et répugne ainsi à modifier ses thèses ainsi que la manière dont il les présente. Ainsi, même si les arguments pour obtenir des changements de perspective majeurs sont présents, Wehler ne saisit aucune des occasions que présentent les trois rééditions de *Bismarck und der Imperialismus* et de *Das Deutsche Kaiserreich* pour en offrir une version révisée à la lumière des critiques. En ce qui concerne *Das Deutsche Kaiserreich*, Wehler justifie son geste dans la préface à l'édition de langue anglaise de 1984 par le souci que l'ouvrage continue de refléter l'esprit de l'époque de sa rédaction ainsi que l'état de la recherche dans l'historiographie allemande à ce moment précis¹⁶⁶. Nous pouvons considérer que cette affirmation est contredite par le souhait avoué de Wehler selon lequel ces deux ouvrages représentent des contributions à une *Kritische Theorie* fondée sur les problématiques que suggère le présent et destinée à contribuer au soulagement de certains maux sociaux dans l'Allemagne de l'après-guerre. En effet, selon la définition qu'il donne de celle-ci, le caractère scientifique de l'histoire n'est aucunement remis en cause par les efforts pour la mettre à la disposition d'un large public. Or, il ne reste que la fonction didactique à un ouvrage dont l'auteur affirme explicitement le besoin de révision mais s'en abstient malgré les nombreuses occasions qui s'offrent à lui pour le faire. La condition qu'est le respect des exigences scientifiques fixée par Wehler à la *Kritische Theorie* s'avère n'être qu'un leurre.

En plus de la dimension pédagogique de Wehler, qui explique l'absence de révision volontaire et d'attention aux critiques, l'étude des liens au contexte nous permet de comprendre pourquoi l'image que donne Wehler du *Kaiserreich* put accroître son influence jusqu'à devenir

l'alternative conceptuelle à l'histoire politique. L'expansion institutionnelle facilite la contestation de l'hégémonie des méthodes et des interprétations conservatrices traditionnelles portée à son point culminant par le changement générationnel. L'évolution du climat intellectuel et social, l'influence des historiographies étrangères et l'évidence que revêtent certains concepts et thèses, d'une part, et, d'autre part, les efforts déployés par les historiens de l'école de Bielefeld provoquent la confluence des espoirs de renouveau en direction de l'histoire sociale structurelle et de la thèse du *Sonderweg*. Par conséquent, l'ascendant dont jouit l'interprétation du *Kaiserreich* de Wehler doit beaucoup plus à l'adéquation de son contenu théorique au climat intellectuel et social qu'à la solidité de la construction conceptuelle.

Autour de 1984, l'évolution du contexte marque un nouveau tournant. L'importance de facteurs extérieurs à l'objet historique sur l'évolution historiographique se laisse toujours percevoir, mais leurs conséquences auront cette fois un effet inverse concernant la pertinence des thèses de Wehler. Les faiblesses de l'interprétation ainsi que la validité de certaines critiques ne pourront bientôt plus être ignorés.

¹⁶⁶ WEHLER, *The German Empire, 1871-1918*, p. IV.

3. Le déclin de l'importance de la conception de Hans-Ulrich Wehler de 1984 à 1999

À partir de la première moitié des années quatre-vingt, le contexte socio-historique n'apparaît plus aussi favorable à l'histoire sociale structurelle que dans les années soixante-dix. Un vent conservateur que semble confirmer un certain nombre d'événements souffle sur la société allemande. Le retour des préoccupations conservatrices qui l'accompagne a comme conséquence principale sur l'historiographie une certaine réhabilitation de l'histoire politique. De plus, la perte de confiance d'une partie de la gauche dans le modèle de développement occidental encourage le révisionnisme au sein même de l'histoire sociale. Ainsi, des alternatives conceptuelles apparaissent qui profiteront avantageusement du climat intellectuel et social. Par conséquent, même si les arguments invoqués sont essentiellement les mêmes, l'évolution socio-historique générale provoque la remise en question de la pertinence du *Sonderweg* ainsi que du type d'histoire sociale que pratique Hans-Ulrich Wehler. Ne revêtant plus la même évidence et étant de plus en plus contestée, celui-ci offre en 1988 une nouvelle interprétation du *Kaiserreich* marquant une nette prise en considération des critiques s'étant faites jour depuis 1970. Afin de rendre compte de l'évolution à la fois socio-historique et historiographie, ce chapitre se divise en deux parties. Nous examinons dans la première les nouvelles conditions que créent l'évolution socio-historique dans les deux dernières décennies et verrons dans la deuxième les conséquences de cette évolution sur l'historiographie allemande, en particulier sur la reformulation par Wehler de son interprétation.

3.1. Le contexte socio-historique défavorable

Déjà à la fin des années soixante-dix, disparaissent ou faiblissent certaines des tendances qui avaient contribué au succès de l'histoire sociale structurelle et de la thèse du *Sonderweg*. À cette date, s'affirme au contraire le retour des préoccupations de la droite politique dans la société. En 1982, le retour au pouvoir du parti conservateur chrétien-démocrate et la nouvelle attitude officielle face au passé national-socialiste semblent confirmer le changement de tendance. Parmi les intellectuels, le retour des questions d'identité nationale et d'État-nation, observable depuis le début des années quatre-vingt, s'affirme de plus en plus après la réunification des deux Allemagne.

Parallèlement à cette tendance, l'évolution générale des préoccupations de la gauche ainsi que la crise de développement de l'Occident encouragent la nouvelle génération d'historiens du social à considérer la perspective structuralo-fonctionnaliste comme incapable de rendre compte de l'objet historique et à lui chercher une alternative conceptuelle.

La situation de la fin des années soixante-dix dans la profession historique allemande contraste vivement avec celle des années soixante. Qui plus est, les conditions régnant dans la profession évoluent dans un sens qui se révélera défavorable à la conception de l'histoire de Wehler et des historiens de l'école de Bielefeld.

En premier lieu, grâce essentiellement à l'expansion institutionnelle et à l'évolution des préoccupations au sein de la nouvelle génération, mais aussi aux efforts des Bielefeldiens, l'historiographie allemande a perdu dans les années soixante-dix le caractère monolithique qu'on lui reprochait. Au contraire de la situation de 1945 à 1960, les possibilités restreintes de patronage ne limitent pas le développement de nouvelles tendances historiographiques. Avant 1960, les Conze et Schieder comptent parmi les rares patrons de thèse à encourager le développement de thèses dans le champ de l'histoire sociale¹⁶⁷. Ritter, Rothfels et autres sont réfractaires à l'introduction des méthodes des sciences sociales en histoire et considèrent que l'objet de cette discipline se trouve dans l'unique ainsi que l'individuel, et non dans les processus de changements sociaux et les classes.

Dans les années soixante-dix, au contraire, un plus grand pluralisme caractérise la profession historique allemande. Qui plus est, ce pluralisme trouve même légitimité par la définition que donne de l'histoire l'école de Bielefeld. En raison de leurs encouragements à l'interdisciplinarité, les Bielefeldiens ne peuvent empêcher leurs étudiants de puiser dans les méthodes de sciences sociales telles que l'anthropologie, ni de s'intéresser à la micro-histoire ou de remplacer l'étude des « classes » par celle des « collectivités ». Ainsi, puisque les méthodes de l'histoire bielefeldienne, d'une part, et, d'autre part, celles de l'histoire culturelle, anthropologique et la micro-histoire ne sont pas incompatibles, la conception de la discipline ne peut, au contraire de la période précédente, être considérée comme un frein à l'« hérésie ».

¹⁶⁷ WEHLER, « Geschichtswissenschaft Heute », p. 725.

En deuxième lieu, le débat autour des thèses composant le *Sonderweg* perd au cours de cette période son caractère de lutte entre histoire sociale structurelle et histoire politique et diplomatique traditionnelle. D'abord, les méthodes et perspectives de l'histoire sociale ont acquis une légitimité considérable et ne sont dans l'ensemble plus contestées. Même si les historiens de tendance traditionnelle continuent de former une bonne part de la profession historique allemande, l'heure est à la coexistence pacifique. Ensuite, la diversification de l'histoire sociale ne permet plus d'associer celle-ci au *Sonderweg*. Les tenants de la thèse du *Sonderweg* représentent à l'intérieur de l'histoire sociale une tendance structuralo-fonctionnaliste, ce qui explique que l'histoire structurelle puisse maintenant se trouver vivement critiquée par la gauche. Enfin, les historiens du politique, dont Hildebrand et Hillgruber, reprennent à leur compte les critiques faites par les historiens du social à l'école de Bielefeld et les réaffirment dans le cadre de la perspective politique, consacrant par le fait même la légitimité d'une certaine histoire sociale. Cette évolution place la thèse du *Sonderweg* devant le feu croisé de toutes les tendances historiographiques non structuralistes.

Le seul facteur à porter au désavantage du développement d'autres courants historiographiques est la fin de l'expansion institutionnelle dans la deuxième moitié des années soixante-dix. Les historiens de la génération de l'expansion, qui sont entrés dans la profession autour de 1960-65, ne commencent à la fin des années quatre-vingt-dix qu'à peine à être remplacés. Ceux qui y sont entrés entre 1965 et 1970 ont encore plus ou moins une dizaine d'années d'activité professionnelle devant eux, limitant ainsi les effets institutionnels de l'évolution des conditions socio-historiques.

Cependant, par leurs thèses et axes de recherches, la génération d'historiens promus à la fin des années soixantes-dix et dans les années quatre-vingt amène tout de même des préoccupations différentes dans la communauté historique, fondées sur des expériences formatives différentes. D'abord, cette génération n'a aucune expérience directe de la guerre et du nazisme, ce qui explique pour plusieurs son relatif désintérêt par rapport à ces questions. De plus, comme le souligne Wehler, celle-ci est née et a grandi dans une réalité sociale au sein de laquelle elle a entre autres été confrontée avec l'existence d'autres cultures, où il est possible et de plus en plus répan-

du de voyager à l'étranger ¹⁶⁸. Ainsi, correspondant aux expériences de vie de la nouvelle génération, la perspective culturelle rencontre l'intérêt de la nouvelle génération.

Pour cette génération, mais aussi pour un nombre de plus en plus important d'intellectuels allemands, la thèse du *Sonderweg* perd de son évidence en même temps que certains de ses fondements théoriques s'effondrent sous la pression d'éléments extérieurs à la pratique de l'histoire.

L'évolution du contexte socio-historique international semble discréditer la théorie de la modernisation. D'abord, il devient évident dans la deuxième moitié des années soixante-dix que la stratégie de développement des pays du Tiers-monde est un échec et que, par extension, la théorie de la modernisation n'a pas produit les effets escomptés. En effet, ces pays montrent beaucoup plus de signes de crises que de développement. De plus, la référence au modèle occidental de développement que cette théorie renferme perd de son évidence en raison des problèmes fondamentaux auxquels ne réussissent pas à faire face le développement des États-Unis ainsi que celui des pays européens industrialisés. La guerre du Viet-Nam, la dilapidation des ressources naturelles ayant conduit à une grave crise écologique ainsi que la persistance des inégalités sociales sont autant d'échecs moraux imputables au « modèle » occidental aux yeux des historiens de cette génération ¹⁶⁹. Selon Groh, c'est le développement de la civilisation occidentale depuis 150 ans qui est récusé par la critique de la réalisation de la démocratie dans le système parlementaire et la crise écologique ¹⁷⁰.

Toutes les conditions sont donc réunies pour une remise en question fondamentale de la théorie de la modernisation et, par conséquent, de l'application de la thèse du *Sonderweg* à l'histoire allemande. Les historiens estimant que le modèle occidental a cessé d'être une référence essentiellement positive ont tout simplement cherché à ne plus s'y référer d'une manière affirmant implicitement son caractère positif. Par conséquent, la thèse du *Sonderweg*, dont le caractère négatif et pathologique se fonde sur une comparaison avec le développement occidental, perd son pouvoir d'attraction et est de plus en plus délaissée.

¹⁶⁸ WEHLER, *Rückblick und Ausblick* [...], p. 11.

¹⁶⁹ KOCKA, « Germany Before Hitler [...] », p. 6.

¹⁷⁰ GROH, p. 1168.

Le contexte de remise en question de la théorie de la modernisation a provoqué une vague révisionniste dans l'interprétation de l'histoire anglaise qui affaiblira par le fait même la thèse du *Sonderweg*. En effet, les liens unissant les modernisations politique et socio-économique de l'Angleterre sont remis en question par des études affirmant que celles-ci ne peuvent être envisagées comme les deux faces d'un seul phénomène. Ces études forcent à remplacer la notion de causalité par celle de renforcement mutuel¹⁷¹. Par conséquent, les particularités de la modernisation allemande sont dégagées à partir d'une normalité qui n'aurait existé nulle part. La modernisation partielle de l'Allemagne ne peut donc plus être considérée comme la condition ayant permis, d'une part, l'enclenchement du processus historique de distanciation de ce pays avec les démocraties occidentales et expliquant, d'autre part, l'avènement ainsi que le soutien populaire à la dictature national-socialiste.

Le discrédit de la théorie de la modernisation s'affirmant dans la première moitié des années quatre-vingt explique justement le retentissement de certaines critiques formulées contre la thèse du *Sonderweg* et pouvant être considérées plutôt faibles. Ainsi, la critique de la comparaison avec une histoire idéalisée de l'Angleterre profitera grandement du discrédit de la théorie de la modernisation et aura de ce fait une résonance considérable sous la plume de Eley et Blackbourn à partir de 1980. Ceux-ci fondent justement cette critique sur les résultats du révisionnisme dans l'histoire anglaise. Selon ces historiens, le concept de *Sonderweg* est non fondé parce qu'il postule l'existence d'une normalité qu'il est impossible de définir et, qui plus est, n'existe pas. En plus des faiblesses que nous avons déjà soulignées, la critique de ces deux historiens mérite ici encore d'être relativisée. Comme le soulignent d'ailleurs les historiens de l'école de Bielefeld, le seul modèle de comparaison que demande le *Sonderweg* est formé par l'ensemble des pays industrialisés assimilables à une tradition démocratique. La voie allemande est considérée particulière parce que, malgré des conditions historiques semblables, ces pays n'ont pas succombé aux pressions de l'extrême-droite et au fascisme. Ainsi, la problématique au centre de cette thèse ne se fonde pas sur une idéalisation de l'histoire anglaise, mais sur un fait observable historiquement : l'Allemagne est le seul pays fortement industrialisé à s'être doté d'un régime fasciste dans la crise de l'entre-deux-guerres.

¹⁷¹ *Ibid.*, p. 1172.

Aussi, le révisionnisme de la fin des années soixante-dix ayant frappé l'interprétation de la Révolution française a eu, selon l'historien Peter Baldwin, un effet d'entraînement sur l'interprétation de l'histoire allemande. Pour les historiens s'intéressant aux événements entourant la chute de la monarchie française, le concept de « révolution bourgeoise » ne peut rendre adéquatement compte de la complexité des processus historiques liés à la Révolution française¹⁷². Perdant ainsi de son évidence, ce concept peut difficilement servir de référence à l'histoire allemande. En effet, la « révolution bourgeoise manquée » ne peut avoir les conséquences qu'on lui suppose s'il devient impossible de se référer au modèle positif d'une « révolution bourgeoise réussie ».

À partir des années 1980, le développement des différentes sciences sociales conduit au discrédit d'une partie de l'appareil conceptuel sur lequel se fonde la thèse du *Sonderweg*. Ainsi, comme le note Ullmann, la thèse du *Sonderweg* dans sa forme traditionnelle perd de sa pertinence car elle se fonde sur des catégories telles que « modernité », « classe », « structure », « processus », qui sont de plus en plus contestées au sein même des sciences sociales voisines. Dans les années 1990, ces catégories apparaissent obsolètes dans leur forme d'origine et les processus qu'elles décrivaient sont expliqués d'une toute autre manière¹⁷³. Selon l'historien Ian Kershaw, cette perte de crédibilité dont font l'expérience les analyses se fondant sur des modèles englobants à la Marx ou à la Weber est accentuée par la faillite des régimes communistes en 1989-90¹⁷⁴. L'évolution scientifique à l'intérieur des sciences sociales condamne donc les tenants de la thèse du *Sonderweg* à repenser les concepts, modèles et catégories sur lesquels cette thèse se fonde afin de l'adapter aux nuances apportées par ces mêmes sciences sociales.

La thèse du *Sonderweg* perd aussi de son évidence en raison du retour des préoccupations conservatrices dans la société allemande depuis la fin des années soixante-dix. Cette évolution est qualifiée en Allemagne par le terme *Tendenzwende* / changement de tendance. L'évolution se remarque aux plans politique ainsi que des climats intellectuel et social, et se traduit par des encouragements autant que des dispositions favorables à la création d'une identité nationale positive et à l'établissement d'une nouvelle relation au passé récent. Bien qu'extrêmes, des propos tels que ceux de l'ancien ministre-président de la Bavière Franz-Josef Strauss se tiennent de plus

¹⁷² BALDWIN, Peter (sous la dir.), *Reworking the past : Hitler, the Holocaust and the Historians' Debate*, Boston, éd. Beacon Press, 1990, p. 6.

¹⁷³ ULLMANN, Hans-Peter, *Politik im deutschen Kaiserreich*, Munich, éd. Oldenburg, 1999, p. 61.

¹⁷⁴ KERSHAW, p. 397.

en plus souvent. Son exhortation à ses compatriotes à sortir de l' « ombre du III^e Reich » et à redevenir fiers d'être Allemands rencontrent de nombreuses sympathies ¹⁷⁵.

L'évolution politique offre sans doute l'exemple le plus frappant du *Tendenzwende*. D'abord, en octobre 1982, le bris de la coalition SPD / FDP ainsi que la « motion de défiance constructive » adoptée contre le gouvernement minoritaire du chancelier Schmidt conduit à l'élection par le *Bundestag* de Helmut Kohl au poste de chancelier et la formation par celui-ci d'un gouvernement conservateur. Le choix fait par le *Bundestag* est entériné par la population lors des élections de 1984. L'élection du CDU / CSU, en plus de mettre fin à quinze ans de gouvernement social-démocrate, confirme l'étendue de l'appui populaire à des préoccupations pouvant être considérées comme conservatrices.

Ensuite, la rencontre du président américain Ronald Reagan et Helmut Kohl en mai 1985 dans le cimetière militaire de Bitburg à l'occasion du quarantième anniversaire de la capitulation allemande est délibérément conçu par le gouvernement allemand comme la manifestation d'une nouvelle relation avec le passé. Cet événement représente la clôture symbolique du processus de réhabilitation de l'Allemagne dans l'après-guerre. Le discours de Reagan l'exprime d'ailleurs très clairement. Il affirme : « I don't think we ought to focus on the past. I want to focus on the future. I want to put that history behind me ». De plus, au lieu de célébrer la libération de l'Allemagne du fascisme, l'événement de Bitburg commémore l'intégration anticommuniste de la RFA dans le bloc occidental. Comme le souligne Eley, même si le succès de la manœuvre est plus que contestable, il n'en a pas moins établi un processus de contestation de la pertinence de la référence récurrente à l'expérience nazie pour le futur de l'Allemagne ¹⁷⁶.

L'ampleur de l'intérêt pour des questions telles que celles de fierté nationale et d'État-nation se mesure de plus par l'attitude de la social-démocratie. Celle-ci ne se prive pas de capitaliser sur le vent conservateur. Eley rapporte les propos du secrétaire du SPD, Peter Glotz, dans un forum sur l'*Historikerstreit* (voir plus bas) tenu en 1986. Dans un discours affirmant ses doutes personnels sur la capacité de la démocratie de se baser sur une morale universaliste et le raisonnement logique comme le soutient le sociologue Jürgen Habermas, il affirme : « [t]he need to

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 385.

¹⁷⁶ ELEY, « Nazism, Politics and the Image of the Past [...] », p.176.

take bearings and self-knowledge, but also self-confidence and pride from one's own history is not automatically right-wing »¹⁷⁷.

Dans la profession historique, de telles préoccupations se font jour par les appels de certains à l'historisation du phénomène national-socialiste, c'est-à-dire à faire de l'étude de ce phénomène une problématique comme les autres, pouvant être étudiée sans jugement de valeur ni *a priori*. Ces historiens condamnent l'omnibulation de l'historiographie allemande par la date-butoir de 1933 et encouragent une redirection des intérêts avec le dessein très clair de contribuer à la formation d'une identité nationale positive. Pour les intellectuels de gauche, représentés par le sociologue Habermas au premier chef et Wehler, la démarche d'historisation du nazisme de la part de la droite est inacceptable car, compte tenu du climat intellectuel et social, elle représente un danger pour la démocratie. Ceux-ci estiment que les appels de ces historiens risquent de rencontrer un écho étant donné le désir très répandu dans la société allemande d'« en finir » avec le nazisme ainsi que des dispositions affichées par le gouvernement Kohl en ce sens. Dans ce contexte, les thèses et engagements supposés de quelques historiens tels Ernst Nolte, Michael Stürmer, Andreas Hillgruber et Klaus Hildebrand, donnent lieu à l'*Historikerstreit* / querelle des historiens, débat le plus important autour l'histoire allemande contemporaine depuis la controverse autour de la thèse de la continuité de Fischer.

Étant donné le climat plutôt tendu entre les représentants de la gauche et de la droite, la dimension politique occupe dans ce débat une position centrale, sinon prédominante. Selon certains observateurs, l'*Historikerstreit* aurait précisément été un épisode dans la lutte de la gauche contre la majorité au pouvoir à Bonn¹⁷⁸ et les considérations historiographiques auraient été submergées par des considérations politiques, idéologiques et morales¹⁷⁹. Cela semble d'ailleurs corroboré par le fait que la thèse de la *Mittellage* soutenue par Stürmer, Hillgruber et Hildebrand ainsi que celle du néo-totalitarisme défendue par Nolte sont déjà vieilles de quelques années lorsque l'*Historikerstreit* s'enclenche. Cela porte à croire, comme le souligne Eley, que l'article de Nolte paru dans la *Frankfurter Allgemeine Zeitung* en juin 1986 n'aurait été qu'un prétexte saisi par la gauche pour dénoncer la tendance à l'historisation du national-socialisme alors que

¹⁷⁷ *Ibid.*, p. 196.

¹⁷⁸ SOUTOU, Georges-Henri, « La "querelle des historiens allemands" : polémique, histoire et identité nationale », in *Relations internationales*, no. 65, print. 1991, p. 78.

¹⁷⁹ KERSHAW, p. 364.

l'évolution des dispositions dans la société et à la tête de l'État menaçait d'accroître le nombre de ses partisans ¹⁸⁰.

Si la plupart des commentateurs du débat estiment que la gauche a réussi à empêcher l'hémorragie, nous estimons pour notre part qu'elle ne saura cependant pas colmater la brèche. De cette manière, l'*Historikerstreit* ne consacre pas l'abandon du *Sonderweg* mais bien une étape du déclin de sa pertinence par rapport au contexte socio-historique ainsi que le retour en force des préoccupations de la droite dans l'historiographie.

La réunification des deux Allemagne en 1990 a définitivement fait pencher la balance en faveur des adversaires de la thèse du *Sonderweg* ainsi que des autres thèses de Wehler qui y sont directement reliées. Les questions d'identité nationale continuent de préoccuper les historiens et, à la faveur des événements, acquièrent même un nouveau souffle. Par conséquent, l'appel de Stürmer à l'historisation du nazisme gagne énormément de terrain depuis 1990 ¹⁸¹. Bien entendu, la gauche réagit. Ainsi, Wehler réitère en 1991 sa conviction selon laquelle le souvenir des deux Guerres mondiales doit être entretenu dans la mémoire collective et faire partie de l'identité nationale allemande ¹⁸². Mais les soutiens d'une telle conception sont de plus en plus étroits, d'autant plus que la prise de celle-ci sur l'évolution historiographique est diminuée par un vent populaire défavorable. L'historien Stefan Berger soutient en 1995 que l'histoire sociale structurelle ne semble convaincre personne par ses réponses aux défis que cet événement soulève ¹⁸³. Par conséquent, les historiens qui se préoccupent de questions d'identité nationale et d'État-nation prennent avantage de l'inadéquation de la conception bielefeldienne avec les dispositions et les besoins vraisemblables de la société.

La plupart des historiens allemands évaluent les conséquences de cet événement pour la thèse du *Sonderweg* en des termes négatifs. Selon Berger, la signification de la réunification sur les dispositions mentales des historiens allemands est tellement importante qu'elle contribuera à terme à l'abandon de certains concepts centraux de la théorie du *Sonderweg* et au recentrage de

¹⁸⁰ BERGHAHN, Volker R., « Geschichtswissenschaft und Großpolitik », in *Aus Politik und Zeitgeschichte*, vol. 37, no. 26, 1987, p. 28.

¹⁸¹ KERSHAW, p. 420.

¹⁸² WEHLER, Hans-Ulrich, « Selbstverständnis und Zukunft der westdeutschen Geschichtswissenschaft », in JARAUSCH, Konrad J. (sous la dir.), *Geschichtswissenschaft vor 2000. Perspektive der Historiographie. Geschichtstheorie, Sozial- und Kulturgeschichte. Festschrift für Georg G. Iggers*, Hagen, éd. Rottmann, 1991, p. 208.

¹⁸³ BERGER, pp. 216-217.

l'attention sur l'État-nation. Cette évolution des intérêts, menaçant aussi le courant de la *Alltagsgeschichte*, fait craindre à cet historien que le pluralisme qui caractérisait l'historiographie allemande depuis 1961 ne disparaisse.

Certains virages conceptuels de quelques-uns de ses membres laissent même envisager l'éclatement du noyau dur de l'école de Bielefeld. Pour Kocka, l'événement impossible à prédire de 1989 – la chute du mur de Berlin – force l'histoire sociale à tenir compte de manière beaucoup plus décisive de la contingence dans son examen des processus historiques¹⁸⁴. Celui-ci, représentant éminent de l'école de Bielefeld, prêche de plus un nouveau rapport entre l'histoire sociale et l'histoire politique de manière à rendre compte d'analyses se concentrant sur l'État-nation¹⁸⁵. Même s'il se révèle ainsi happé par la vague nationale, cet historien affirme que cet événement montre aussi la force des continuités à l'échelle de l'histoire européenne, continuités que seule une histoire des structures et des processus peut expliquer¹⁸⁶. De plus, Berger souligne que, vraisemblablement à cause de la réunification des deux Allemagne, Winckler a pris le parti d'engager la pratique de l'histoire dans un sens favorisant la « réunification des Allemands ». Celui-ci, qui a pourtant soutenu les concepts d'ère post-nationale et de binationalisme pour l'Allemagne jusqu'en 1989, affirme après cette date que ces concepts ne sont pas valides et accepte que l'Allemagne cherche à être considérée comme une « petite superpuissance »¹⁸⁷.

Il ne fait aucun doute pour tous les historiens allemands que la réunification allemande modifie les données du rapport au passé en effaçant les dernières conséquences de la défaite de 1945. Or, si l'on se réfère aux concepts de *Historische Sozialwissenschaft* et de *Kritische Theorie*, la nature des questions guidant l'étude du passé devrait s'adapter de manière simultanée et analogue aux nouveaux besoins que le contexte imprime à la société. Cependant, la question de savoir si le contexte évolue dans un sens nécessitant ou non le maintien d'une direction de recherche estimée émancipatoire demeure liée aux perceptions des individus qui composent la profession historique. Il apparaît évident que, pour Wehler et les historiens de l'école de Bielefeld, les

¹⁸⁴ KOCKA, Jürgen, « Überraschung und Erklärung : Was die Umbrüche von 1989-1990 für die Gesellschaftsgeschichte bedeuten können » in HETTLING, Manfred (sous la dir.), *Was ist Gesellschaftsgeschichte? Positionen, Themen, Analysen*, Munich, éd. C.H. Beck, 1991, pp.11-12.

¹⁸⁵ *Ibid.*, « Sozialgeschichte der neunziger Jahre », in *Die neue Gesellschaft / Frankfurter Hefte*, vol. 40, no. 12, 1993, pp. 1125-1129.

¹⁸⁶ *Ibid.*, *Die Auswirkungen der deutschen Einigung auf die Geschichts- und Sozialwissenschaften*, Bonn, éd. Forschungsinstitut der Friedrich-Ebert-Stiftung, 1992, p. 20.

concepts de *Historische Sozialwissenschaft* et de *Kritische Theorie* constituent ni plus ni moins une théorie pour l'action destinée à servir leur engagement à supporter l'ancrage de la démocratie social-libérale et la condamnation des attitudes autoritaires dans l'après-guerre au moyen de la thèse du *Sonderweg*. Si tel est le cas, il est possible que la persistance de la RFA, le fonctionnement pratiquement irréprochable de la démocratie et du parlementarisme ainsi que les comportements démocratiques de sa population laissent chez plusieurs l'impression que les problèmes en raison desquels ces historiens se sont engagés dans les années soixante soient maintenant résolus et que le *Sonderweg* dans sa version bielefeldienne ait perdu sa pertinence. Mais, au contraire, d'autres peuvent continuer de s'y accrocher parce qu'ils estiment que le retour du conservatisme ainsi que le recentrement de l'attention sur les questions d'État-nation, d'identité nationale, de politique étrangère, etc., menacent les acquis de la démocratie républicaine.

Cependant, certaines implications de la réunification allemande favorisent l'abandon de la thèse du *Sonderweg* fondée sur l'inadéquation de son contenu pédagogique avec le contexte socio-historique. Étant donné la surveillance dont l'Allemagne divisée a été l'objet depuis 1945, la réunification de 1990 signifie que les États qui l'ont laissée s'accomplir estiment que les Allemands ont suffisamment fait la preuve de leur attachement à la paix, et dans le cas de sa partie ouest, à la démocratie. Par conséquent, dans la perspective du *Sonderweg*, l'Allemagne peut se considérer définitivement libérée de sa culture politique illibérale. De la même manière, il peut maintenant sembler légitime à plusieurs historiens de contribuer à la formation d'une identité nationale positive ainsi que, après la réunification, au renforcement de l'unité.

De telles dispositions à mettre la pratique de l'histoire au service de questions s'assimilant à des préoccupations de la droite se retrouvent après 1990 dans tous les courants historiographiques. Ainsi, Stürmer le souligne de manière explicite, la thèse du *Sonderweg* a cessé d'être utile si l'histoire doit être orientée vers le présent. Au moment où il écrit, en 1991, il considère que les Allemands ont fait la preuve de leur attachement à la démocratie et se sont depuis 1945 comportés de manière convenable, faisant de la RFA un État respectable¹⁸⁷. Sans toutefois en tirer les conclusions en ce qui concerne le *Sonderweg*, Winkler estime aussi que l'Allemagne est en 1990 profondément démocratique et ancrée à l'ouest. De ce fait, il n'hésite pas à soutenir les

¹⁸⁷ BERGER, pp. 216-217.

¹⁸⁸ STÜRMER, Michael, « Ein Nationalstaat gegen Geschichte und Geographie : Das deutsche Dilemma » in SCHÖLLGEN, Gregor (sous la dir.), *Flucht in den Krieg? Die Außenpolitik des Kaiserlichen Deutschland*, Darmstadt, éd. Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1991, p. 95.

encouragements à la création d'un véritable sentiment d'unité nationale, seul capable de permettre la solidarité nécessaire à l'intégration des *Länder* de l'Est ¹⁸⁹.

Des premières discussions autour de la problématique de l'utilité de l'histoire dans l'allègement du fardeau légué à l'Allemagne par son histoire récente jusqu'à celles enclenchées dans les années quatre-vingt et se poursuivant après la réunification, on passe de la question de l'étude du passé à partir des questions du présent à celle du rôle actif de l'historien dans la formation d'une identité nationale positive. La dimension pédagogique de la pratique de l'histoire en Allemagne ne montre aucun signe d'affaiblissement. Il est d'ailleurs permis de croire que, si les débats de la période précédente qui portèrent sur la signification du national-socialisme se sont ultimement cristallisés autour de deux conceptions de la pratique de l'histoire, ceux après 1982 se sont cristallisés quant à eux autour de deux conceptions de l'Allemagne, de son rôle dans l'Europe et le monde ainsi que de son avenir.

En définitive, l'évolution du contexte socio-historique se fait au désavantage de la conception de l'histoire défendue par Wehler et l'école de Bielefeld. La fin de la tendance générale ayant permis l'accroissement extraordinaire de l'influence du paradigme bielefeldien fait de plus la place à l'affirmation d'une nouvelle tendance, cette fois défavorable. Le renouveau de la droite, la réunification, mais aussi la fragmentation de l'histoire sociale semblent à terme condamner la thèse du *Sonderweg* et la conception bielefeldienne. Si le contexte de la période précédente avait permis à Wehler de réaffirmer intégralement ses thèses jusqu'en 1987-88, les transformations se produisant depuis le début des années quatre-vingt favorisent l'affirmation ainsi que le renforcement d'alternatives conceptuelles concurrentes et forcent finalement cet historien à effectuer des replis considérables.

3.2. Le renouveau historiographique et le repli du paradigme bielefeldien

Au cours des années quatre-vingt et quatre-vingt-dix, le contexte socio-historique défavorable imprime aux thèses de Wehler un parcours diamétralement opposé à celui des années

¹⁸⁹ WINKLER, Heinrich-August, *Streitfragen der deutsche Geschichte*, Munich, éd. C.H. Beck, 1997, pp. 123-147.

soixante-dix. Ce contexte profite au contraire aux adversaires de l'école de Bielefeld en ramenant au goût du jour les préoccupations de l'histoire politique et en favorisant l'éclosion d'un nouveau foyer de contestation, celui représenté par les partisans de la *Alltagsgeschichte*. Il apparaît au cours de cette période que le véritable défi posé à l'histoire sociale structurelle n'est pas constitué par la critique mais par l'existence d'alternatives conceptuelles pouvant être considérées plus près des préoccupations se dégageant des climats intellectuel et social. Le parcours des thèses de Wehler semble en effet le confirmer. Après avoir essayé de résister au défi méthodologique posé par la *Alltagsgeschichte* ainsi qu'au recentrement des préoccupations historiographiques, Wehler et les historiens de l'école de Bielefeld sacrifient certains des piliers du *Sonderweg* et intègrent certaines des critiques les plus importantes.

L'insatisfaction à l'intérieur de l'histoire sociale concernant les résultats obtenus à partir du paradigme bielefeldien ainsi que l'impatience face à la stagnation de la recherche s'accroît et manifeste les nouvelles dispositions se faisant jour dans la profession historique allemande au début des années quatre-vingt. L'historien Wolfgang Mock, partisan de la *Alltagsgeschichte*, écrit en 1981 dans un compte rendu des critiques néo-marxistes anglaises que, même si les résultats de ces historiens ne peuvent être considérés comme probants, en particulier ceux d'Eley, il est permis d'espérer que celles-ci aideront à vaincre la stagnation de la recherche autour de la période de l'Allemagne impériale par le défi méthodologique qu'elles posent à l'histoire sociale structurelle¹⁹⁰. De plus, certains historiens délaissent les thèses de l'école Bielefeld, desquelles ils ont été un moment partisans, pour une forme d'histoire qu'ils estiment mieux adaptée aux exigences didactiques ou méthodologiques. Ainsi, malgré que tous deux aient été en 1970 convaincus de la pertinence du programme de Wehler, tel qu'ils l'ont affirmé dans les compte rendus extrêmement favorables qu'ils ont fait de l'ouvrage *Bismarck und der Imperialismus*, les historiens Hans Medick et Michael Stürmer s'en éloignent quelque dix ans plus tard jusqu'à devenir des oppo-sants de premier plan.

De manière générale, une nouvelle appréhension de l'objet historique et une « nouvelle » interprétation du nazisme correspondant mieux avec l'air du temps que l'histoire sociale structurelle et le *Sonderweg* défient la conception bielefeldienne.

¹⁹⁰ MOCK, Wolfgang, « "Manipulation von oben" oder "Selbstorganisation an der Basis"? Einige neuere Ansätze in der englische Historiographie zur Geschichte des deutschen Kaiserreichs », in *Historische Zeitschrift*, vol. 232, no. 2, 1983, p. 374.

En premier lieu, le courant historiographique de la *Alltagsgeschichte* représente une remise en question consciente des certitudes sur lesquelles se fondent les thèses des historiens de l'école de Bielefeld. Même si on ne peut parler d'une école au même sens que celle de Bielefeld, il y a tout de même un certain nombre de traits communs aux historiens qui la défendent. Ses défenseurs les plus acharnés, à savoir Dieter Groh, Hans Medick et Alf Lüdtke rejettent explicitement la perspective structuralo-fonctionnaliste de l'école de Bielefeld en raison de son incapacité à rendre compte de la complexité et de la contingence inhérentes à l'objet historique. Au plan des thèmes, ceux-ci se proposent de faire l'histoire d'en bas, de l'intérieur et de la périphérie, c'est-à-dire qu'ils veulent étudier les processus historiques aux plans locaux et régionaux, les groupes négligés tels que les catholiques, les paysans, la famille, les femmes, les comportements sexuels, l'idée de la mort, la protoindustrialisation, etc. De ce fait, ses partisans jouissent d'une très forte position dans les débats les opposant aux historiens de l'école de Bielefeld parce qu'ils mettent en pratique les critiques émises à l'encontre de cette école par Eley, Blackburn et Evans. Au plan de la méthode, ils s'inspirent principalement de celles de l'anthropologie sociale et culturelle, de l'ethnologie et de la sociologie marxiste. Ils demandent en général l'utilisation d'encore plus de théories et des liens encore plus serrés avec les sciences sociales ci-dessus énumérées.

Il apparaît clairement sous la plume des historiens de la *Alltagsgeschichte* que les Bielefeldiens sont les porteurs d'une pratique de l'histoire rétrograde, de la même manière que ces derniers accusaient l'histoire politique de pratiquer une histoire dépassée et conservatrice. Ce sentiment est bien exprimé par Groh au sujet de Wehler et des « accomplissements » de sa théorie de l'histoire : « Wehler wants to give the ageing Clio a rejuvenating bath without getting her wet... But Clio climbs out as wet as she went in. In fact, she did not get wet at all »¹⁹¹. Mais cet historien considère tout de même que le *Sonderweg* pourrait être une thèse valable si ses partisans ne se préoccupaient pas uniquement de structures et cherchaient à rendre compte du fait que l'événement historique a non seulement des conditions structurelles mais des déterminants conjoncturels sans lesquels les « potentialités » des structures ne pourraient jamais apparaître¹⁹².

Le défi posé par l'adéquation de la manière dont la *Alltagsgeschichte* appréhende l'objet historique et les préoccupations des historiens du social dépasse largement l'effet de la critique. Kocka écrit à ce sujet que la concentration des historiens allemands sur l'histoire locale et régionale distrait l'attention de la thèse du *Sonderweg* de manière beaucoup plus efficace que la criti-

¹⁹¹ Cité dans FLETCHER, p. 479.

¹⁹² GROH, p. 1179.

que d'Eley et Blackbourn, critique pourtant associée au plan méthodologique avec le courant *Alltagsgeschichte*¹⁹³. Qui plus est, l'attention accordée à la thèse des deux historiens anglais dans l'historiographie allemande aurait selon Evans son origine dans le changement de climat intellectuel qui a accompagné le déclin du SPD, la montée du CDU / CSU, des Verts et autres mouvements sociaux et non dans la pertinence de leur démonstration¹⁹⁴. Il ressort donc de ces deux commentaires que la perte d'attrait des thèses bielefeldiennes au sein de la gauche soit imputable au climat intellectuel y régnant et non à des critiques convaincantes.

En deuxième lieu, la thèse de la *Mittellage*, en expliquant l'histoire allemande jusqu'à 1945 à partir de sa position géographique, remet en question l'explication des causes de la déviation de la voie allemande avancées par l'école de Bielefeld. Si la position géographique de l'Allemagne est un déterminant classique de l'histoire politique, elle se voit conférer une nouvelle actualité au début des années quatre-vingt par des historiens tels que Hildebrand, Hillgruber, Schutze et Stürmer. Si l'on en croit cette thèse, la position particulière de l'Allemagne au centre de l'Europe, entourée de puissances hostiles, est une constante de l'histoire allemande qui, lorsque conjuguée à certains facteurs conjoncturels, imprime à ce pays son caractère particulier.

L'interprétation que donne Stürmer de l'histoire du *Kaiserreich* à l'intérieur du cadre de la thèse de la *Mittellage* contredit celle de Wehler et s'attaque de manière consciente aux fondements de la thèse du *Sonderweg*. Selon lui, la position géographique – et non la faiblesse des libéraux – explique la structure non parlementaire du *Kaiserreich*. Bismarck aurait entrepris de stabiliser les relations sociales en Allemagne dans le but de préserver la paix en Europe, et non pas, comme le soutient Wehler, dans celui de permettre la préservation d'un système politique avantageant l'aristocratie¹⁹⁵. Ainsi, la saturation imposée à l'Allemagne par le chancelier manifeste sa conscience de la précarité de la position géographique allemande et des appréhensions des puissances après le bouleversement du *statu quo* européen que représente l'unification du géant allemand au centre de l'Europe. Cependant, après Bismarck, la saturation n'aurait plus été possible. L'Allemagne a dû s'assurer le contrôle direct des matières premières dont elle avait besoin et ne dépendre de personne pour leur exploitation et leur transport. Toutefois, la réalisation de ces conditions aurait été perçue comme essentielle au maintien de sa puissance relative en Europe, et non

¹⁹³ KOCKA, « Germany Before Hitler [...] », p. 4.

¹⁹⁴ EVANS, Richard, pp. 10-11.

¹⁹⁵ STÜRMER, Michael, *Das ruhelose Reich, Deutschland 1866-1918*, Berlin, éd. Severin & Siedler, 1983, p. 402.

pas à son accroissement. De ce fait, les buts de guerre allemands pendant la Première Guerre mondiale ne sont pas l'hégémonie en Europe, mais bien le bris de l'encerclement ¹⁹⁶.

La contribution que fait Hildebrand à la thèse de la *Mittellage* est aussi dirigée contre la thèse du *Sonderweg*. Selon cet historien, la comparaison de l'histoire allemande contemporaine avec celles des autres pays européens empêche de parler d'un *Sonderweg*. Il faudrait plutôt envisager l'histoire allemande comme un *Eigenweg* / chemin propre avec un *Sonderfall* / cas particulier, c'est-à-dire la personne de Adolf Hitler. Ainsi, l'histoire allemande pendant le *Kaiserreich* et la République de Weimar se rattacherait à la normalité de l'histoire européenne; son parcours ne se serait distingué des autres États que par certaines particularités relatives à son *Eigenweg* ¹⁹⁷. Cependant, la position géographique conjuguée à certains facteurs historiques a créé en Allemagne une conscience particulière fondée sur la précarité de l'État-nation ayant rendu possible la prise de pouvoir par les nazis. De plus, les conséquences territoriales de la Première Guerre mondiale renforcent ce sentiment de précarité et, par conséquent, expliquent l'abdication des Allemands devant la démagogie expansionniste et les appels à la sécurisation du statut de grande puissance ¹⁹⁸. À partir de 1933, le développement et les conséquences du *Sonderfall*-Hitler se détachent de cette conscience particulière et ne peuvent s'expliquer que par la dictature national-socialiste, en particulier par son *Führer*. Mais ces développements ne sont aucunement rendus nécessaires ni même probables par l'histoire allemande ayant précédé 1933, à savoir le *Eigenweg* de l'Allemagne ¹⁹⁹.

Ainsi, la thèse de la *Mittellage* explique l'avènement du national-socialisme en portant une attention particulière au poids de la conjoncture, au rôle des individus et en insistant sur le caractère révolutionnaire de la dictature hitlérienne. Ce faisant, en plus de marquer la réhabilitation des préoccupations de l'histoire politique dans l'historiographie allemande, cette thèse s'inscrit par les implications de son contenu dans un contexte où sont encouragées l'historisation du national-socialisme et les références à une histoire allemande pouvant servir la formation d'un sentiment de fierté nationale.

¹⁹⁶ BERGER, p. 197.

¹⁹⁷ HILDEBRAND, Klaus, « Der Deutsche Eigenweg. Über das Problem der Normalität in der moderne Geschichte Deutschlands und Europas », in FUNKE, Manfred (sous la dir.), *Demokratie und Diktatur. Geist und Gestalt politischer Herrschaft in Deutschland und Europa*, Bonn, éd. Bundeszentrale für politische Bildung, 1987, p. 31.

¹⁹⁸ *Ibid.*, p. 19.

¹⁹⁹ *Ibid.*, p. 17.

Les partisans de la conception bielefeldienne réagissent vivement aux remises en question méthodologiques et interprétatives s'exprimant dans les courants de la *Alltagsgeschichte* et de la *Mittellage*. Du début des années quatre-vingt jusqu'à l'apaisement de l'*Historikerstreit* autour de 1988, les membres du noyau dur de l'école de Bielefeld rejettent énergiquement les critiques provenant des historiens de l'école d'histoire locale anglaise, de la *Alltagsgeschichte* et des tenants de la thèse de la *Mittellage*. De plus, ils réaffirment sans détour la pertinence du *Sonderweg*. La réponse de Puhle à la critique d'Eley et Blackburn en 1981 devient leur argument classique : seule cette thèse permet de rendre compte du fait que les États industriels ouest-européens et les États-Unis ont été capables de réformes à l'intérieur du parlementarisme démocratique-libéral pendant que l'Allemagne, dans des conditions similaires, permet l'avènement de la dictature national-socialiste ²⁰⁰.

En ce qui concerne plus particulièrement la *Alltagsgeschichte*, les critiques que formule Wehler sont sans doute les plus représentatives de l'attitude des Bielefeldiens à son égard. Celui-ci déplore principalement l'absence de direction des différentes contributions et la négation de la fonction sociale de l'histoire que représente leur pratique. Il soutient cependant que, en théorie, les perspectives culturelle, micro-historique, d'« en bas », du quotidien, etc., pourraient compléter la perspective structuralo-fonctionnaliste dans un projet tel que celui de la *Gesellschaftsgeschichte*. Là résiderait même selon lui leur unique chance de contribuer utilement par l'accumulation des connaissances à l'avènement d'une société meilleure. Leur appréhension de l'objet historique les empêche en effet d'aspirer à la synthèse et les condamne à ne pouvoir rendre compte que d'une seule dimension, celle d'« en bas » ²⁰¹. Wehler souligne même que la *Alltagsgeschichte* pourrait être un facteur d'approfondissement de l'intérêt populaire pour l'histoire en raison de son approche plus accessible que celle de l'histoire structurelle ²⁰². Cependant, de la manière dont elle est pratiquée depuis les années quatre-vingt, Wehler la qualifie d'« insipide » au plan des concepts et résultats, l'affuble d'épithètes tels que « idéaliste », « social-romantiste », « conglomérat diffus », « pseudo-réaliste », accuse ses représentants d'être mus par des intérêts pécuniaires liés à la possibilité commerciale de suivre la mode, etc.

²⁰⁰ PUHLE, Hans-Jürgen, « Deutscher Sonderweg. Kontroverse um eine vermeintliche Legende », in *Journal für Geschichte*, s.v., no. 4, 1981, pp. 44-45.

²⁰¹ WEHLER, *Rückblick und Ausblick [...]*, p. 11; WEHLER, Hans-Ulrich, « Königsweg zu neuen Ufern oder Irrgarten der Illusionen? Die west-deutsche Alltagsgeschichte "von Innen" und "von Unten" », in BRÜGGEMEIER, Franz-Josef et Jürgen KOCKA (sous la dir.), *Geschichte von Unten – Geschichte von Oben. Kontroversen um die Alltagsgeschichte*, Hagen, éd. Fernuniversität Hagen, 1985, p. 22; WEHLER, Hans-Ulrich, *Aus der Geschichte lernen? Essays*, Munich, éd. C.H. Beck, 1988, p. 133.

En ce qui concerne la thèse de la *Mittellage*, les historiens de l'école de Bielefeld la condamnent encore plus unanimement. Ceux-ci ne peuvent se résigner à accepter que les causes conjoncturelles rendent compte de la plus grande part du phénomène, même s'ils reconnaissent qu'elles existent. Kocka estime quant à lui que la thèse ne peut expliquer le caractère insatiable de l'expansionnisme allemand et lui reproche de donner un inacceptable blanchiment rétrospectif aux élites gouvernantes du XIX^e siècle à 1945. De plus, cette thèse suggère l'affirmation non prouvée selon laquelle une plus grande parlementarisation et démocratisation aurait rendu le *Reich* encore plus instable, impérialiste et agressif²⁰³. Wehler soutient que les concepts géopolitiques qu'elle remet au goût du jour ne sont que des clichés qui réduisent la reconnaissance de l'évolution historique et le pluralisme des déterminants à une donnée géographique préfixée²⁰⁴. Il l'estime condamnable et dangereuse en raison du but politique que Stürmer et les autres tenants de la thèse lui auraient de toute évidence assigné. Ceux-ci cherchent à créer un nationalisme germanocentrique et à remettre en question l'attachement unilatéral de l'Allemagne aux démocraties de l'ouest²⁰⁵.

Pas plus que l'appel de Wehler à l'alignement de la *Alltagsgeschichte* au projet de *Gesellschaftsgeschichte*, la condamnation de la thèse de la *Mittellage* par les historiens de l'école de Bielefeld ne donnera aucun résultat. L'argument géopolitique, malgré que ses faiblesses et son utilisation partisane aient été par ceux-ci démontrés, sera de plus en plus utilisé après la réunification.

En fait, au contraire de l'accroissement de son ascendant dans la profession au cours des années soixante-dix, le paradigme bielefeldien fondé sur le *Sonderweg* et l'histoire sociale structurelle fait l'expérience d'un déclin marqué dans les années quatre-vingt. Cela se remarque par l'éclectisme des recherches récentes utilisant la perspective continuiste et par la redéfinition de l'appareil conceptuel de la thèse du *Sonderweg* et de ses piliers.

En premier lieu, plusieurs contributions envisageant l'histoire allemande dans une perspective continuiste consacrent à partir du milieu des années quatre-vingt l'influence de la thèse de la *Mittellage* et de la perspective de la *Alltagsgeschichte* dans l'historiographie allemande ainsi

²⁰² WEHLER, « Königsweg zu neuen Ufern [...] », p. 22.

²⁰³ KOCKA, « Germany Before Hitler [...] », p. 12.

²⁰⁴ WEHLER, Hans-Ulrich, « Renaissance der "Geopolitik"? », in *Der Monat*, vol. 34, no. 284, 1982, p. 63.

²⁰⁵ *Ibid.*, pp. 66-67.

que le déclin de la thèse du *Sonderweg* dans sa version primitive.

L'influence de la thèse de la *Mittellage* se remarque particulièrement chez Grebing. Dans son ouvrage *Der Deutsche Sonderweg in Europa 1806-1945. Eine Kritik*, celle-ci observe que, si la perspective du *Sonderweg* mérite d'être conservée, l'état de la recherche ne permet plus de demeurer réfractaire à l'intégration de certaines critiques. Grebing propose un modèle alternatif capable de combiner les avantages de cette thèse et des critiques, celui de la *Eigenproblematik* / problématique propre. Elle s'inspire fortement du concept de *Eigenweg* de Hildebrand sans pour autant accorder une importance aussi déterminante que celui-ci à la politique extérieure. Le modèle qu'elle propose est composé des problèmes auxquels fait face l'Allemagne dans un court laps de temps autour de 1870, de la persistance du trio *Junker* / militaire / bureaucratie dans le *Kaiserreich* et au-delà, ainsi que de l'absence de culture politique démocratique étendue²⁰⁶. Elle soutient qu'il ne s'agit cependant que d'une variante allemande d'un processus historique général dans lequel le système de production capitaliste et la société bourgeoise prennent le dessus, s'inspirant ainsi de la critique d'Eley et Blackbourn²⁰⁷. De plus, elle considère que si l'Allemagne de Guillaume II présente des caractères préfascistes – nationalisme agressif, idéologie antisémite, militariste et social-darwiniste – il n'en est pas moins de la France et de l'Angleterre²⁰⁸.

À la même époque, l'utilisation de la perspective continuiste dans les nouvelles recherches ne peut plus être assimilée à une quelconque contribution à la thèse du *Sonderweg*. Parce qu'elles étudient des groupes restreints et qu'elles s'intéressent principalement à des thèmes obtus dans lesquels la dimension culturelle domine, ces recherches doivent beaucoup plus être rapprochées des préoccupations de la *Alltagsgeschichte*. Par exemple, l'étude de l'historienne Eda Sagarra sur le courant littéraire *Blut und Boden* souligne la continuité de la culture littéraire populaire du XIX^e siècle jusqu'à la première moitié du XX^e siècle²⁰⁹. De plus, l'étude des continuités se dirige maintenant vers celles fondées sur l'existence humaine d'individus ou groupes tendant à reproduire dans la République de Weimar et le III^e Reich les expériences vécues lors de la période formative du *Kaiserreich*. L'ouvrage collectif *German Historiography from the 1930s to the*

²⁰⁶ GREBING, p. 197.

²⁰⁷ *Ibid.*, p. 77.

²⁰⁸ *Ibid.*, p. 135.

²⁰⁹ SAGARRA, Eda, « Blut und Boden : Fiction and the Tradition of Popular Reading Culture in Germany » in LAFFAN, Michael (sous la dir.), *The Burden of German History 1919-1949*, Londres, éd. Methuen, 1988, p. 44.

1950s, paru en 1994, se consacre justement à l'étude de l'influence sur la pratique de l'histoire d'un contexte dans lequel les membres les plus éminents de la profession ont été formés pendant le *Kaiserreich* (i.e. Meinecke, Ritter et Rothfels) ²¹⁰.

À partir de la deuxième moitié des années quatre-vingt, la perte d'intérêt dans le *Sonderweg* ainsi que l'ascendant dont jouissent les perspectives de la *Alltagsgeschichte* et de la *Mittellage* dans la profession en raison de leur adéquation avec les climats intellectuel et social forcent les tenants du paradigme bielefeldien au repli. Ainsi, même si les Bielefeldiens continuent d'affirmer la pertinence de cette thèse, ceux-ci la révisent aux plans de l'appareil conceptuel, des prétentions à l'explication et de la perspective méthodologique qu'elle sous-tendait jusque-là.

Kocka et Wehler offrent sans doute les révisions les plus significatives de ce modèle d'explication. En 1988, Kocka réitère sa croyance en la pertinence du modèle du *Sonderweg* mais restreint considérablement sa portée. Le *Sonderweg* peut expliquer les conditions ayant permis l'avènement du nazisme, mais ne peut prétendre pouvoir rendre compte des développements après 1933 ²¹¹. Ce faisant, Kocka fait écho à Hildebrand et autres tenants de l'histoire politique qui estiment que le caractère révolutionnaire du III^e *Reich* est celui qui doit ressortir de l'étude d'une histoire structurelle de l'Allemagne contemporaine. Cet historien soutient que la comparaison que sous-tend la thèse du *Sonderweg* est fondée dans la mesure où, d'une part, celle-ci compare l'Allemagne à des pays auxquels elle s'est toujours plu à se comparer et dont elle estime faire partie et, d'autre part, parce que ces pays n'ont pas vu leur démocratie s'effondrer sous la poussée de la droite extrémiste ²¹². Selon lui, la thèse doit aussi être modifiée dans un sens lui permettant de rendre compte de l'avancement de la recherche. D'abord, elle devrait intégrer les études sur les comportements électoraux montrant que les « classes moyennes inférieures » et particulièrement les cols blancs sont beaucoup moins centraux dans le soutien au national-socialisme qu'on l'avait cru, études relativisant l'importance de la transmission culturelle de mentalités préindustrielles pour expliquer l'avènement et l'accommodation de la population au régime nazi ²¹³. De plus, il faudrait aussi que la thèse puisse rendre compte des études d'histoire locale qui semblent démontrer que la faiblesse du libéralisme à l'échelon national est sans doute compensée par le libéralisme des gouvernements locaux. Enfin, elle devrait aussi cesser d'affirmer l'importance de la « féodalisation » de la bourgeoisie dans la déviation de l'Allemagne car

²¹⁰ LEHMANN et HORN MELTON (sous la dir.),.

²¹¹ KOCKA, « Germany Before Hitler [...] », p. 13.

²¹² *Ibid.*, p. 11.

²¹³ *Ibid.*, p. 8.

les résultats de l'histoire comparative tendent à montrer que ce phénomène n'est pas une particularité allemande²¹⁴.

Wehler offre sans doute la relativisation la plus détaillée du paradigme bielefeldien. Faisant grandement écho aux critiques s'étant élevées contre sa conception depuis 1970, cet historien révisé son interprétation du II^e Reich et du *Sonderweg*, qui sous sa plume n'avaient subi jusqu'à 1987 que des modifications de détails.

Wehler relativise d'abord l'importance accordée aux stratégies de manipulation, c'est-à-dire leur détermination unilatérale et leur succès supposé. Sans toutefois se référer à ses propres travaux, celui-ci affirme que l'influence de l'aristocratie sur la société a été exagérée dans l'historiographie allemande. Il écrit même qu'il est naïf de croire que l'impérialisme, la flotte ou le pan-germanisme puisse être le résultat exclusif de la manipulation des élites traditionnelles²¹⁵. De plus, il souligne avoir laissé tombé le concept de bonapartisme, qui expliquait la propension à la manipulation chez Bismarck autant que chez ses successeurs, en raison de la supériorité des contre-arguments²¹⁶. Le gouvernement de Bismarck peut selon lui être beaucoup mieux décrit par l'expression « autorité charismatique » que par le terme « bonapartisme »²¹⁷. Ainsi, Wehler accepte quatorze ans plus tard, en 1988, les critiques émises par Pflanze, Gall, Eley et Kennedy.

Même si la nouvelle interprétation de Wehler reconnaît l'hétérogénéité des différentes classes sociales et donne de ce fait une image plus nuancée des processus historiques dans le II^e Reich, celle-ci n'en réaffirme pas moins la pertinence du *Sonderweg*. De cette manière, cet historien explique maintenant la faiblesse du libéralisme ainsi que la forte propension à l'autoritarisme et au nationalisme dans la culture politique bourgeoise en se référant principalement à des circonstances imprévisibles, et très peu à des stratégies de manipulation²¹⁸. Il insiste ainsi beaucoup plus sur l'existence de *Sonderbedingungen* / conditions particulières qui se seraient formées à partir d'un réseau complexe d'épreuves amenées par la modernisation dans les années 1860 et 1870. Mais, parce qu'elle furent régulées dans un cadre autre que démocratique, la résolution de

²¹⁴ *Ibid.*, p. 12.

²¹⁵ WEHLER, Hans-Ulrich, « Wie "Bürgerlich" war das Deutsche Kaiserreich? », in KOCKA, Jürgen (sous la dir.), *Bürger und Bürgerlichkeit im 19. Jahrhundert*, Göttingen, éd. Vandenhoeck & Ruprecht, 1987, p. 210.

²¹⁶ WEHLER, Hans-Ulrich, « A guide to Future Research on the *Kaiserreich*? Society, Culture, and the State in Germany, 1870-1930 », in *Central European History*, vol. 29, no. 4, 1996, p. 553.

²¹⁷ Essai rédigé en 1988 mais publié en 1995 in WEHLER, Hans-Ulrich, « Die Gegenwart als Geschichte. Essays », Munich, éd. C.H. Beck, 1995, p. 82.

²¹⁸ WEHLER, « Wie "Bürgerlich" war das Deutsche Kaiserreich? », p. 213.

ces épreuves aurait ébranlé l'idéologie libérale ²¹⁹. Les traits particuliers de la voie allemande s'étant affirmés avant 1871, le rôle de Bismarck ne peut donc plus être interprété comme celui ayant aiguillé l'Allemagne sur le chemin du fascisme.

De ce fait, Wehler décrit l'évolution des conditions historiques ayant conduit à la déviation de l'histoire allemande d'une manière bien différente. D'abord, la perte de crédibilité du libéralisme serait imputable aux crises économiques des années 1870, ainsi qu'aux questions constitutionnelle et nationale. Ensuite, seulement une partie de la bourgeoisie, la *Bildungsbürgertum* / bourgeoisie du « savoir », pourrait être tenue « responsable » des caractères particuliers de l'évolution allemande depuis la fin du XIX^e siècle ²²⁰. L'intégration de cette partie de la bourgeoisie dans l'idéal impérial et impérialiste revêt selon Wehler une importance décisive dans l'affirmation des tendances déviantes de l'histoire allemande. Parce que ses représentants se retrouvent principalement dans la bureaucratie et souvent à des postes influents de décision, elle perpétuera au-delà de 1918 dans l'administration de l'État une culture politique hostile à la démocratie, tendant à reproduire l'idéologie de l'État prussien et répondant positivement aux idées de puissance jusque dans le III^e Reich ²²¹. De plus, la composition sociale de la bourgeoisie explique maintenant la force et l'influence sur celle-ci du nationalisme illibéral, agressif et impérialiste. Ainsi, plus hétérogène cette classe est devenue, plus elle a eu besoin d'une idéologie intégratrice et unificatrice ²²². Le nouveau nationalisme de droite – celui des ligues d'intérêts – a parfaitement rempli ce but, mais au prix de l'enclenchement d'une pathogenèse de la bourgeoisie expliquant son appui au national-socialisme. Par conséquent, la description de Wehler du processus historique ayant conduit au national-socialisme laisse aussi apparaître que, même s'il se divise maintenant en deux courants, le nationalisme est encore interprété comme un élément d'intégration. Qui plus est, le succès de cette idéologie d'intégration apparaît indéniable dans la description de Wehler ²²³.

²¹⁹ *Ibid.*, p. 215.

²²⁰ WEHLER, « Wie "Bürgerlich" war das Deutsche Kaiserreich? », p. 194; « Deutsche Bildungsbürgertum in vergleichender Perspektive – Elemente eines "Sonderwegs"? », in KOCKA, Jürgen (sous la dir.), *Bildungsbürgertum im 19. Jahrhundert. Deutschland im europäischer Vergleich*, tome 3, Munich, éd. Dt. Taschenbuch, 1988, p. 240.

²²¹ WEHLER, « Deutsche Bildungsbürgertum in vergleichender Perspektive [...] », p. 239.

²²² WEHLER, « Wie "Bürgerlich" war das Deutsche Kaiserreich? », p. 199.

²²³ *Ibid.*, pp. 212-214.

Cependant, Wehler considère toujours qu'il est impossible de parler d'une quelconque hégémonie de la bourgeoisie²²⁴. D'abord, l'aristocratie, à l'aide de la *Sammlungspolitik*, réussit à bloquer la démocratisation et la parlementarisation en face des éléments réformistes²²⁵. De plus, l'aristocratisation de la bourgeoisie demeure le fait marquant dans le processus de transmission culturelle, même si l'influence est réciproque entre les deux groupes et qu'il reconnaît que la plupart des fonctionnaires sont d'origine bourgeoise et que leur libéralisme est critiqué. Selon lui, de l'évolution de la société se laisse même difficilement dégager une quelconque affirmation d'un processus d'embourgeoisement de la culture. Par exemple, les relations de travail se caractérisent par l'accroissement de l'influence d'une mentalité néopatriarcale n'ayant pas son pareil en Occident et la discrimination des non-Allemands s'accroît autour de 1908, bafouant ainsi les principes du droit libéral bourgeois²²⁶. Mais Wehler concède tout de même que, même si le système est définitivement bloqué à partir de 1912, les contemporains réformistes ont des raisons de croire que le système peut se réformer graduellement²²⁷.

Avec la parution du troisième volume de *Deutsche Gesellschaftsgeschichte* en 1995 (plus de 1500 pages), Wehler, de l'aveu même des critiques, ne laisse plus aucun doute sur le renouvellement de son interprétation et de sa conception de l'histoire. Ullmann le qualifie de « deuxième interprétation du *Kaiserreich* » de Wehler²²⁸. Nipperdey, après la parution des deux premiers volumes de la série en 1987, affirme que Wehler sait maintenant éviter les « dérapages fonctionnalistes », se garde de confondre les décisions et leurs conséquences, passe brillamment de la macro à la micro-histoire dans sa narration, clarifie les alternatives et les options à l'aide de questions contre-factuelles, etc. Il ne critique plus Wehler que sur des points de détail dont il relativise lui-même l'importance. Ainsi, Nipperdey dénote encore une orientation pédagogique dans la pratique de Wehler mais, de son propre aveu, ne s'en formalise pas car le « produit historique » est dans l'ensemble très satisfaisant, au contraire de *Das Deutsche Kaiserreich*²²⁹.

Pour compléter le commentaire de Nipperdey, nous pourrions sans doute ajouter que, en gagnant en complexité, l'interprétation de l'Allemagne impériale de Wehler perd le caractère uni-

²²⁴ WEHLER, « Wie "Bürgerlich" war das Deutsche Kaiserreich? », pp. 195-202; WEHLER, « Deutsche Bildungsbürgertum in vergleichender Perspektive [...] », p. 222.

²²⁵ WEHLER, « A guide to Future Research on the Kaiserreich? [...] », p. 553.

²²⁶ WEHLER, « Wie "Bürgerlich" war das Deutsche Kaiserreich? », pp. 204-210.

²²⁷ *Ibid.*, p. 216.

²²⁸ ULLMANN, *Politik im Deutschen Kaiserreich*, p. 60.

²²⁹ NIPPERDEY, Thomas, « Wehlers Gesellschaftsgeschichte », in *Geschichte und Gesellschaft*, vol. 14, no. 3, 1988, pp. 403-415.

voque qui était une condition de l'impact de son contenu politique. Ce faisant, Wehler confirme que le contexte n'est plus aussi favorable que dans les années soixante-dix et, comme la thèse garde à ses yeux toute sa pertinence, qu'il lui faut intégrer les critiques ainsi que présenter les faits d'une manière conforme aux exigences de la connaissance historique pour la sauver de l'abandon qui la guette. Ainsi, il ne fait maintenant aucun doute que Wehler pratique une histoire du social ouverte aux critiques et aux résultats des autres perspectives. Le bilan que représentent ces ouvrages fait sans aucun doute écho aux résultats de l'histoire politique et aux intérêts du courant de la *Alltagsgeschichte*, sans tendre au déterminisme structurel comme cela était le cas quinze ans auparavant.

Toutefois, même si nous pouvons considérer que Wehler sacrifie la clarté et l'univocité du message politique éducatif dans son interprétation, il n'en réaffirme pas moins l'essentiel de la thèse du *Sonderweg*. En portant attention aux « continuités » existant entre les deux interprétations ainsi qu'à la logique se retrouvant derrière les articles et ouvrages qui contiennent la plus récente version, il semble que Wehler envisage toujours la même utilité à l'histoire et que seuls les moyens ont changé.

Comme cela transparaît de son œuvre depuis 1969 et, plus récemment, de ses critiques à la *Alltagsgeschichte*, cet historien s'oppose tout au long de sa carrière à ce que nous pourrions appeler l'« histoire pour l'histoire », à une pratique désintéressée de cette science. En engageant sa propre pratique, Wehler a combattu explicitement ce qu'il estimait être la persistance ou la renaissance de l'intérêt pour des caractères conservateurs assimilables à la culture politique d'avant 1945. Par son concept de *Kritische Theorie* et sa participation aux débats publics en Allemagne, il s'engage dans la société contre, par exemple, le renouveau de l'intérêt pour une histoire idéalisée et nostalgique de la Prusse²³⁰, contre le retour des clichés géopolitiques que promet la thèse de la *Mittellage*²³¹ et cherche l'éradication des valeurs conservatrices ayant perduré dans la société au-delà de 1945²³².

²³⁰ WEHLER, Hans-Ulrich, *Preußen ist wieder chic... Politik und Polemik in 20 Essays*, Francfort, éd. Suhrkamp, 1983, 191 p.; WEHLER, Hans-Ulrich et Hans-Jürgen PUHLE (sous la dir.), *Preußen im Rückblick*, Göttingen, éd. Vandenhoeck & Ruprecht, 1980, 323 p.

²³¹ WEHLER, « Renaissance der "Geopolitik" ? »; WEHLER, Hans-Ulrich, *Entsorgung der deutschen Vergangenheit? Ein polemischer Essay zum "Historikerstreit"*, Munich, éd. C.H. Beck, 1988, 248 p.

²³² WEHLER, *Bismarck und der Imperialismus*; WEHLER, *Das Deutsche Kaiserreich 1871-1918*; WEHLER, « Geschichtswissenschaft Heute ».

À partir de la deuxième moitié des années quatre-vingt, les efforts que Wehler manifeste dans ses ouvrages scientifiques et destinés à rendre l'histoire utile à la société sont maintenant uniquement dirigés vers les historiens. Cet engagement se traduit en effet par la réaffirmation de sa conception de l'histoire selon laquelle tous les efforts destinés à faire avancer la connaissance de l'objet historique doivent être dirigés vers une seule et même problématique générale déterminée à partir des questions que soulève le présent. Ainsi, Wehler fait dans les quatre volumes de *Deutsche Gesellschaftsgeschichte* cette synthèse d'histoire totale utile à la société et à la formation de laquelle il conviait tous les historiens et toutes les tendances historiographiques un peu moins de vingt ans auparavant. Il accole significativement au titre de cette série le nom de ce concept, à savoir *Gesellschaftsgeschichte*. Par ses replis destinés à rendre sa conception acceptable ainsi que sa réaffirmation implicite de la pertinence du concept de *Gesellschaftsgeschichte*, Wehler montre à l'historien qu'il est possible de pratiquer une histoire utile à la société tout en étant conforme aux exigences de la scientificité. Ainsi, celui-ci a sacrifié les moyens de l'utilité et a de ce fait révisé à la baisse les prétentions pédagogiques de ses ouvrages scientifiques pour sauver l'objectif ultime : contribuer à éclairer par l'étude du passé les problèmes que soulève le présent.

Cependant, au contraire des articles et ouvrages scientifiques parus après 1987-88, il apparaît que lorsque Wehler s'adresse à un public de non-initiés tombent les nuances et prime la fonction pédagogique sur le contenu scientifique. L'exemple le plus frappant est constitué d'un article que cet historien prépare en 1995 pour la commémoration des cinquante ans de la capitulation allemande. Wehler explique dans cet article l'avènement du national-socialisme en se référant à une conception du *Sonderweg* se rapportant presque sans modification à celle qu'il a soutenue avant 1987, mises à part quelques modifications de détails tels que l'utilisation du concept d'« autorité charismatique » au lieu de celui de « bonapartisme ». Ainsi, Wehler rapproche explicitement Bismarck et Hitler en affirmant que leurs techniques de gouvernement sont fondées sur le charisme et les intrigues politiques²³³. De manière générale, celui-ci ne laisse dans cet article aucun doute concernant la culpabilité des élites traditionnelles qui ont entraîné la population dans les deux Guerres mondiales ainsi que sur le fait que le chemin conduisant au nazisme commence en 1871 avec le *Reich* et la politique de Bismarck.

²³³ WEHLER, Hans-Ulrich, « Politik in der Geschichte », Munich, éd. C.H. Beck, 1998, pp. 32-37.

Wehler cherche visiblement à déculpabiliser l'Allemand moyen pour les crimes commis pendant la dictature national-socialiste. En plus d'affirmer implicitement la culpabilité des élites, celui-ci confirme explicitement qu'il n'y a pas de culpabilité collective du peuple allemand. Il marque de plus la rupture entre l'Allemagne d'avant et d'après 1945 en utilisant l'expression « Hitler et ses Allemands »²³⁴. Aussi, Wehler compte vraisemblablement parvenir à ce but en renforçant la clarté du message pédagogique par une numérotation précise des arguments qu'il apporte en réponse à une question ainsi que l'utilisation de tirets pour diviser chacun de ces arguments, comme s'il s'agissait d'un manuel scolaire. Ainsi, le lecteur n'a pas à décortiquer le texte. Enfin, le caractère délibéré de cette démarche apparaît dans l'affirmation de l'auteur selon laquelle il y aurait encore beaucoup de travail à faire pour « guérir » définitivement l'Allemagne. Il cite pour appuyer son propos l'existence d'un parti antisémite (le NPD) et un défilé de 600 néo-nazis s'étant produit en 1995 en Hesse.

Ainsi, les Bielefeldiens réagissent vivement aux critiques de la période, d'abord en les combattant, puis en intégrant celles qu'il n'est plus possible de contourner. Mais les ajustements dont la thèse du *Sonderweg* est l'objet à la fin des années quatre-vingt ne semblent aucunement lui redonner sa légitimité. Justement, en s'interrogeant sur les conséquences de la réunification sur l'historiographie, Kocka prédit en 1992 l'abandon complet du paradigme du *Sonderweg*²³⁵. Les événements semblent lui donner raison. En 1994, les historiens réunis à une conférence de l'Académie protestante de Tützing ont affirmé unanimement leur souhait que la thèse soit abandonnée dans la profession²³⁶. De plus, Ullmann remarque en 1999 que la majorité des historiens anglais et américains considèrent que le modèle du *Sonderweg* est épuisé et, à quelques exceptions près, s'en sont détachés²³⁷. De la même manière, Wehler, en reconnaissant l'apport de thèses soutenues à l'université de Bielefeld en 1997 et effectuées dans le cadre du groupe de recherche *Sozialgeschichte des Bürgertums*, considère que la plausibilité du concept de *Sonderweg* perd une grande partie de son évidence. Selon ces recherches, le déficit de la société allemande en « bourgeoisie » ne peut servir d'élément central d'un chemin particulier allemand. Comme le souligne aussi un groupe de recherche de Francfort, la comparaison internationale montre que la société allemande de la fin du XIX^e siècle se situe dans la moyenne européenne²³⁸.

²³⁴ *Ibid.*, pp. 40-42.

²³⁵ KOCKA, « Die Auswirkungen der deutschen Einigung [...] », p. 18.

²³⁶ BERGER, p. 215.

²³⁷ ULLMANN, « Politik im Deutschen Kaiserreich », p. 61.

²³⁸ WEHLER, « A guide to Future Research on the *Kaiserreich*? [...] », p. 566.

En définitive, le rayonnement de la conception de l'histoire de Wehler s'avère très intimement lié à un type d'histoire et à une thèse, c'est-à-dire à l'histoire sociale structurelle et au *Sonderweg*. Au cours de la période s'étendant de 1969 à 1984, le contexte socio-historique contribue grandement à faire de l'histoire sociale structurelle la tendance la plus progressive et prometteuse. Conjugué aux efforts de diffusion déployés par les Bielefeldiens, ce contexte confère même à ce type d'histoire le statut d'alternative conceptuelle à une pratique historique estimée rétrograde par la nouvelle génération. Après 1984, et encore plus après la réunification allemande, l'évolution de ce contexte élargit toujours plus le fossé entre le paradigme bielefeldien et les préoccupations conservatrices que les climats intellectuel et social mettent à l'honneur. Au contraire, les courants de la *Alltagsgeschichte* et de la *Mittellage*, dont la pratique et les thèses remettent en question la conception bielefeldienne, jouissent d'un grand pouvoir d'attraction et le *Sonderweg* sombre de plus en plus dans le désintérêt.

L'influence du contexte est telle que l'impact des critiques se révèle en fait subordonné aux dispositions à les recevoir que ce même contexte crée dans la profession. Alors que les critiques, même valables, n'obtiendront aucune concession véritable de la part des Bielefeldiens pendant la première période, les développements à la faveur de la période suivante forceront la relativisation des plus importants piliers méthodologiques et interprétatifs de leur paradigme.

À partir des années quatre-vingt-dix, le *Sonderweg* et la perspective structuralo-fonctionnaliste, s'ils ne sont tout simplement pas ignorés, demeurent d'importance secondaire et n'inspirent plus de nouvelles avancées théoriques. Les nouvelles recherches font de cette perspective un simple élément d'explication du phénomène nazi aux côtés de facteurs conjoncturels, géographiques, individuels, etc. Nous pouvons ainsi considérer que la thèse du *Sonderweg* prend au cours de cette période la place qui lui revient, place que ses prétentions initiales avaient hypertrophiée à la faveur du contexte socio-historique favorable.

Conclusion

La passé allemand est lourd à porter. Malgré le recul historique et les réalisations de la démocratie allemande depuis la création de la République fédérale, le traumatisme laissé par les crimes associés à la période nazie touche depuis 1945, bien qu'à divers degrés, la majorité de la population et ne semble pas près d'être surmonté. Sans doute cette situation a-t-elle encouragé plusieurs historiens allemands depuis 1945 à mettre la pratique de leur métier au service du relèvement moral de la nation que ce soit en expliquant les singularités du parcours allemand dans la modernité, en favorisant l'ancrage à la démocratie et à l'Occident, ou encore en relativisant l'expérience nazie dans l'histoire allemande. Comme le soulignent bien des commentateurs allemands et étrangers, la dimension politique et pédagogique est en Allemagne difficilement dissociable de la pratique de l'histoire.

C'est en tout cas ce que semblent confirmer les résultats de notre étude du cas de Hans-Ulrich Wehler. Il ressort en effet de ce mémoire qu'un ensemble de facteurs historiques extérieurs au contenu explicite d'une thèse peuvent avoir un impact déterminant sur l'élaboration, l'acceptation ainsi que le rayonnement de cette même thèse au sein de la profession historique allemande. De manière plus particulière, il s'en dégage aussi que l'impact des critiques formulées contre le contenu d'une thèse, même si elles apparaissent fondées, est très intimement lié aux dispositions que crée le contexte socio-historique dans la profession historique.

Sans doute ce cas peut-il à bien des égards être considéré unique en raison de la position de cet historien au sein de l'influente école de Bielefeld, de son imposante production historiographique ainsi que de sa profonde remise en question des certitudes méthodologiques et interprétatives à l'intérieur desquelles se complait l'historiographie allemande jusque tard dans les années soixante. Cependant, il n'en demeure pas moins que, par bien des aspects de son œuvre ainsi que ses expériences formatives, Wehler est le représentant d'une époque, d'une génération. Il partage les espoirs de ses contemporains face à l'utilisation des méthodes et résultats des sciences sociales et s'insurge contre le conservatisme de la génération précédente. Mais ce sont sa fécondité et ses habiletés personnelles qui permettent à sa propre contestation et à son propre modèle de rechange de devenir le lieu de rassemblement d'une part si importante des historiens de sa génération.

De manière générale, nous considérons que le compte rendu du parcours des thèses de Wehler dans l'historiographie allemande de 1969 à 1999 doit être principalement fait à partir de facteurs extérieurs à l'objet historique. Il apparaît ainsi que la conception de cet historien profite d'abord d'un contexte favorable pour s'implanter solidement dans la profession historique allemande et qu'elle subisse ensuite les effets d'une conjoncture défavorable provoquant le désintérêt des membres de cette profession face à cette même conception.

Les facteurs expliquant l'accroissement et le déclin de l'influence des thèses de Wehler tissent un réseau très serré qu'il serait vain d'essayer de hiérarchiser. Nous considérons que ceux-ci se renforcent mutuellement. Nous sommes cependant forcés de reconnaître que l'expansion institutionnelle et le changement de génération ont joué un rôle déterminant dans la création d'un contexte favorable à l'accroissement de l'ascendant des thèses de Wehler sur la profession historique allemande. De plus, la disponibilité d'une ou plusieurs perspectives de "rechange" peut être considérée comme une condition essentielle à l'impact d'une quelconque contestation, comme cela a été le cas à la fin des années soixante et au début des années quatre-vingt.

Il nous est apparu que l'étude des liens pouvant être faits entre les thèses de Wehler et le contexte historique montre qu'une relation peut être établie entre les deux changements de directions politiques de la période – en 1969 au profit du SPD et en 1982-84 au profit du CDU / CSU – et les tendances à l'œuvre dans l'historiographie. Bien entendu, la détermination d'une date précise marquant le moment où une orientation s'affirme plus qu'une autre comporte quelque chose d'arbitraire, c'est pourquoi nous avons envisagé les bornes temporelles de ces deux périodes comme étant perméables. Nous avons fondé notre périodisation sur les changements de parti à la tête de l'État pour deux raisons, l'une relative au système démocratique, l'autre à l'Allemagne de l'après-guerre. Premièrement, en montrant ses penchants aux différentes élections, la population manifeste sa préférence pour un type de politique particulier – par exemple, conservatrice, réformatrice ou libérale – et révèle ses dispositions. Deuxièmement, sans que nous accordions à cette mise en relation un quelconque lien causal, nous estimons que les changements de parti semblent être dans le cas de l'Allemagne de l'après-guerre un indicateur relativement fiable de l'évolution des dispositions mentales. En effet, la durée de la domination d'un parti semble révéler l'ancrage des allégeances dans la population ainsi que leur évolution lente s'effectuant à la faveur du changement générationnel, des expériences formatives de chacune de celles-ci, du vieillissement ou du rajeunissement de la population, et ne semble que très peu relever de facteurs conjoncturels tels

de mauvaises performances économiques. Ainsi, le parti CDU / CSU est au pouvoir de 1949 à 1969 et de 1982 à 1998, alors que le SPD l'est de 1969 à 1982, et à nouveau depuis 1998.

Un examen du contexte socio-historique dans lequel s'insèrent les thèses de Wehler montre que celles-ci bénéficieront de la rencontre autour de 1969 d'un certain nombre de facteurs historiques qui créeront des conditions favorables à la perspective méthodologique et interprétative sur laquelle elles se fondent. Même si la grande fécondité de cet historien et les remarquables efforts de diffusion qu'il déploie favorisent le rayonnement de ses thèses, nous estimons que ces facteurs ne suffisent pas à expliquer l'ampleur de ce rayonnement.

Autour de la fin des années cinquante et du début des années soixante se développe une remise en question de l'histoire politique traditionnelle, d'abord au plan des présupposés méthodologiques, ensuite au plan de son interprétation du national-socialisme. Cette contestation est renforcée par la conviction qui se répand au sein de la génération d'historiens formée dans l'immédiat après-guerre dans la République fédérale et entrée dans la profession dans les années soixante et dans la première moitié des années soixante-dix selon laquelle l'histoire politique est inapte à fournir une image représentative de la période national-socialiste.

À la fin des années 1960, Wehler, avec l'histoire sociale structurelle et la thèse du *Sonderweg*, combine de manière éclatante les deux critiques et se présente manifestement comme l'alternative conceptuelle évidente pour la nouvelle génération. Le programme que cet historien propose peut être à plusieurs égards considéré attrayant pour celle-ci. D'abord, son interprétation de l'histoire allemande contemporaine rejette catégoriquement la précédente ainsi que son support méthodologique. En fondant sa conception de l'histoire sur la théorie de la modernisation et la thèse du *Sonderweg*, ainsi qu'en s'inspirant des résultats et des méthodes des sciences sociales, Wehler se hisse au rang de principal représentant et défenseur d'un type d'histoire ayant la faveur de la nouvelle génération d'historiens allemands, c'est-à-dire l'histoire sociale de perspective fonctionnaliste et procédant de causes structurelles. Qui plus est, la référence au concept de *Sonderweg* confère une certaine évidence à son interprétation auprès de cette génération en raison de son expérience de la guerre et du caractère négatif qu'elle donne à la voie particulière allemande. Enfin, cette conception peut apparaître utile à la définition identitaire de l'Allemagne dans l'après-guerre et sembler capable de contribuer à l'affermissement de la démocratie sociale ainsi qu'au bris de l'influence conservatrice se faisant encore sentir dans la République fédérale. Parce

qu'elle unit les préoccupations historiographiques et politico-sociales de cette génération, la conception de Wehler canalisera son mécontentement à l'égard de la précédente.

En plus du fait qu'un tel contexte soit défavorable à la résistance, nous pouvons considérer que l'histoire politique traditionnelle accentue encore le discrédit qui pèse sur elle au sein de cette génération. De ce type d'histoire émanent en effet au cours de cette période des critiques qui sont interprétées au sein de la nouvelle génération comme une fermeture complète face aux apports faits par l'histoire structurelle à la connaissance historique; le dogmatisme des représentants de l'histoire politique apparaît injustifié aux jeunes historiens et confirme à leurs yeux l'inadéquation de la branche traditionnelle avec les exigences relatives à une pratique moderne et progressiste de l'histoire. Les débats de la période se polarisent donc autour de deux pratiques de l'histoire se refusant réciproquement toute valeur explicative. Par conséquent, cette situation favorise les thèses de Wehler en raison de leur association avec un type d'histoire estimé progressiste.

Mais il semble aussi que l'accroissement de l'influence de l'histoire sociale structurelle et des thèses de Wehler soit grandement facilité par l'expansion institutionnelle ayant caractérisé le monde universitaire allemand entre 1955 et 1975. En permettant l'entrée en masse dans la profession de la génération sur laquelle s'appuient ses premières conquêtes, cette expansion confère à la conception de l'histoire de cet historien une tribune à partir de laquelle elle pourra se faire entendre et étendre rapidement son influence parmi les futurs historiens.

Cependant, au début des années quatre-vingt, à la faveur de l'évolution des facteurs historiques sur lesquels elles s'appuyaient, les thèses et méthodes caractérisant la conception de Wehler perdent une partie de plus en plus importante de l'évidence qu'elles avaient à la période précédente. Par exemple, en raison de l'association étroite des thèses de Wehler avec la théorie de la modernisation, la remise en question de la deuxième a gravement affecté le rayonnement des premières. Cette conjoncture défavorable à l'histoire sociale structurelle et à la thèse du *Sonderweg* provoque à la fois le désintérêt des membres de la profession pour ce modèle d'explication et force l'intégration des critiques pertinentes formulées depuis 1970.

De manière générale, l'historiographie allemande des années quatre-vingt manifeste une évolution comportant certains désavantages pour la conception de Wehler. D'abord, la fragmentation du champ de l'histoire sociale aboutit au fait que la contestation de la validité de l'approche

structuralo-fonctionnaliste ne peut plus être uniquement rapprochée d'une histoire considérée rétrograde. De plus, la formulation d'une nouvelle thèse d'explication du national-socialisme se fondant sur les méthodes et intérêts de l'histoire politique accentue la concurrence méthodologique et engendre une concurrence théorique.

À la faveur d'un vent conservateur dans la population et du retour à l'ordre du jour des questions d'identité nationale et d'État-nation, l'évolution des climats social et intellectuel confère aux préoccupations de l'histoire politique une nouvelle légitimité. De plus, capitalisant sur un désir répandu dans la population et certaines dispositions à la tête de l'État, des historiens entreprennent d'« en finir » avec le nazisme en encourageant l'historisation de ce phénomène et l'étude de thèmes différents dans le but avoué de fonder historiquement une identité nationale positive. De ce fait, au lieu d'être assimilables à une lutte sans merci se livrant entre l'histoire sociale et l'histoire politique, les débats de la période impliquant des thèses relatives au national-socialisme semblent beaucoup plus se cristalliser autour de deux conceptions opposées de l'Allemagne dans le monde se manifestant par deux opinions du rapport idéal que ce pays devrait entretenir avec son passé. Surtout après la réunification en 1990, la prétention de la conception de Wehler à être utile à la société s'affaiblit du fait de l'évolution des préoccupations des groupes qui la composent. L'évolution montre au contraire un raffermissement du désir de tourner la page du nazisme, donnant ainsi un sérieux coup de pouce à l'historiographie révisionniste.

De même, l'évolution des préoccupations au sein de la gauche concurrence aussi la conception de Wehler. Les crises de développement des pays industrialisés occidentaux ainsi que de ceux du Tiers-Monde provoquent une remise en question des fondements de la théorie de la modernisation et, par conséquent, de la thèse du *Sonderweg*. De plus, les intérêts des historiens de gauche s'expriment maintenant beaucoup mieux au travers des méthodes de l'histoire sociale culturelle et aboutissent au rejet des thèses bielefeldiennes, fondées sur un déterminisme structurel qu'ils estiment condamnable. Ainsi, pour un nombre de plus en plus important d'historiens allemands mais aussi étrangers, le *Sonderweg* est maintenant associé à un type d'histoire dont la pertinence est sérieusement remise en question.

Malgré que les critiques émises à l'encontre des thèses de Wehler, du *Sonderweg* et de l'histoire sociale structurelle soient les mêmes qu'à la période précédente, leur reformulation par les représentants de la *Alltagsgeschichte* et de la thèse de la *Mittellage* leur donne un impact considérablement accru. Ces nouvelles alternatives conceptuelles, cadrant mieux avec le contexte des

années quatre-vingt, forcent les tenants du *Sonderweg* à une redéfinition du concept, de ses fondements comme de ses prétentions explicatives dans un sens concédant aux critiques des points fondamentaux.

Nous pouvons tout de même considérer que, peu importe la critique qui en soit faite, le *Sonderweg* impose à ses détracteurs la lourde tâche d'expliquer l'avènement du national-socialisme. Les historiens non allemands reconnaissent tous sans détour que les causes conjoncturelles ne suffisent pas à rendre compte de la complexité de ce phénomène. Comme le remarque l'historien Georges-Henri Soutou à ce propos, l'historien doit étudier à la fois le singulier et l'universel, mais dans une dialectique unissant les deux niveaux d'analyse²³⁹. Or, même s'il est évident depuis sa formulation que la conception de Wehler remplace le dogme de l'individu par celui des structures et facteurs socio-économiques, il faudra attendre que le contexte réhabilite les préoccupations de l'histoire politique pour que l'imperméabilité fasse place à l'influence réciproque. Comme nous l'avons souligné avec l'exemple de Wehler, la résistance aux critiques pose le problème de l'objectivité. Dans le cas de cet historien, des thèses comportant des faiblesses évidentes, faiblesses soulevées très tôt ainsi qu'à maintes reprises, ne sont modifiées que beaucoup trop tard.

Le caractère contradictoire et l'hermétisme des différentes interprétations du nazisme ayant été formulées depuis 1945 se rapportent certainement, comme le souligne Kershaw, au fait que celles-ci sont fortement liées à une certaine perspective pédagogique et politique. La succession des interprétations est l'expression manifeste du rythme auquel se fait la réévaluation de l'identité nationale allemande et des conceptions de l'avenir politique du pays²⁴⁰. Les résultats de ce mémoire semblent tout à fait confirmer cette affirmation. Wehler défend la conception d'une Allemagne social-démocratique, progressiste, pacifiste, mais demeurant profondément consciente des implications de son passé tourmenté, encourageant le maintien de la paix tout en se gardant d'un quelconque engagement direct dans les conflits internationaux. Il combat même les courants historiographiques qui défendent une autre conception de l'Allemagne. Il s'en prend ainsi au conservatisme de l'histoire politique traditionnelle, au désir des partisans de la *Mittellage* de voir l'Allemagne se réengager au plan international ainsi qu'à l'apolitisme de la *Alltagsgeschichte*. Ainsi, pourquoi accepterait-il les critiques provenant de ces courants qui défendent des valeurs qu'il ne partage pas et qu'il réproouve?

²³⁹ SOUTOU, p. 172.

²⁴⁰ KERSHAW, p. 28.

Le lien entre le contexte et l'impact des critiques sur l'écriture de l'histoire de Wehler semble révéler que celui-ci aurait effectivement fait ce calcul. Ainsi, cet historien répugne à modifier ses thèses ainsi que sa manière de présenter les faits parce que leur impact sur la société est dans leur forme originale beaucoup mieux servie que dans celle réclamée par les critiques. Le contexte étant favorable, l'intégration des critiques aurait constitué sinon une capitulation devant ses adversaires politiques au moins une sérieuse relativisation de l'impact du contenu pédagogique de ses thèses. Au cours de la deuxième période, le contexte ne permet plus à Wehler de maintenir ses thèses dans leur intégralité tout en prétendant à la rigueur méthodologique. Celui-ci pratique donc une histoire à deux temps. Ainsi, alors que les contributions qu'il destine à un public d'initiés remplissent les exigences d'une pratique de l'histoire véritablement scientifique, celles qu'il dirige vers un public beaucoup plus étendu reprennent les tares de la conception d'origine.

Il apparaît au terme de ce mémoire que Wehler, sans avoir créé les conditions favorables, a sans doute autant su s'y insérer qu'il en a été le produit. Lui-même fils de son époque, historien engagé, il a traduit mieux que quiconque les attentes qu'elle a créées dans la profession historique allemande et en a de ce fait récolté les fruits.

Bibliographie

A. Hans-Ulrich Wehler

1. Monographies et recueils d'essais

Bismarck und der Imperialismus, Cologne / Berlin, éd. Kiepenheuer & Witsch, 1969, 582 p.

Krisenherde des Kaiserreichs, 1871-1918. Studien zur deutschen Sozial- und Verfassungsgeschichte, Göttingen, éd. Vandenhoeck & Ruprecht, 1970, 437 p., série Deutsche Geschichte.

Geschichte als historische Sozialwissenschaft, Francfort, éd. Suhrkamp, 1973, 122 p.

Das Deutsche Kaiserreich, 1871-1918, Göttingen, éd. Vandenhoeck & Ruprecht, 1973, 272 p., coll. Deutsche Geschichte.

Modernisierungstheorie und Geschichte, Göttingen, éd. Vandenhoeck & Ruprecht, 1975, 85 p., coll. Kleine Vandenhoeck.

Bibliographie zur modernen deutschen Wirtschaftsgeschichte, 18. - 20. Jahrhundert, Göttingen, éd. Vandenhoeck & Ruprecht, 1976, 242 p., coll. Arbeitsbücher zur modernen Geschichte.

Bibliographie zur modernen deutschen Sozialgeschichte, 18. - 20. Jahrhundert, Göttingen, éd. Vandenhoeck & Ruprecht, 1976, 269 p.

Bibliographie zum Imperialismus, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1977, 65 p., coll. Arbeitsbücher zur modernen Geschichte.

Nationalitätenpolitik in Jugoslawien. Die deutsche Minderheit 1918-1978, Göttingen, éd. Vandenhoeck & Ruprecht, 1980, 164 p., coll. Vandenhoeck.

Grundzüge der amerikanischen Außenpolitik 1750-1900, Francfort, éd. Suhrkamp, 1983, 221 p.

Preußen ist wieder chic... Politik und Polemik in 20 Essays, Francfort, éd. Suhrkamp, 1983, 191 p.

The German Empire, 1871-1918, trad. de l'all. par Kim Traynor, New York, éd. Berg, 1984, 293 p.

Deutsche Gesellschaftsgeschichte. Vom Feudalismus des alten Reiches bis zur defensiven Modernisierung der Reformära : 1700-1815, Munich, C.H. Beck, 1987, 676 p.

Deutsche Gesellschaftsgeschichte. Von der Reformära bis zur industriellen und politischen "deutschen Doppelrevolution" : 1815-1845 /48, Munich, éd. C.H. Beck, 1987, 914 p.

Entsorgung des deutschen Vergangenheit? Ein polemischer Essay zum "Historikerstreit", Munich, éd. C.H. Beck, 1988, 248 p., coll. Beck'sche- Reihe.

Aus der Geschichte lernen? Essays, Munich, éd. C.H. Beck, 1988, 323 p.

Bibliographie zur neueren deutschen Sozialgeschichte, Munich, éd. C.H. Beck, 1993, 439 p., coll. C.H. Beck-Studium.

Bibliographie zum Nationalismus, Bielefeld, éd. Universität; Fakultät für Geschichtswissenschaft und Philosophie, 1995, 53 p.

Deutsche Gesellschaftsgeschichte. Von der "Doppelrevolution" bis zum Beginn des Ersten Weltkrieges : 1849-1914, Munich, C.H. Beck, 1995, 1551 p.

Die Gegenwart als Geschichte. Essays, Munich, éd. C.H. Beck, 1995, 304 p.

Angst vor der Macht? Die Machtlust der neuen Rechten, Bonn, éd. Friedrich-Ebert-Stiftung, 1995, 24 p.

Rückblick und Ausblick, oder Arbeiten, um überholt zu werden, Bielefeld, éd. Bielefeld Universität; Presse und Informationsstelle, 1996, 15 p., coll. Bielefelder Universitätsgespräche und Vorträge.

Politik in der Geschichte, Munich, éd. C.H. Beck, 1998, 268 p.

Die Herausforderung der Kulturgeschichte, Munich, éd. C.H. Beck, 1998, 159 p., coll. Beck'sche Reihe.

2. Sélection d'ouvrages collectifs sous la direction de Hans-Ulrich Wehler

Moderne Deutsche Sozialgeschichte, Cologne / Berlin, éd. Kiepenheuer & Witsch, 1966, 585 p., coll. Neue Wissenschaftliche Bibliothek.

Imperialismus, Cologne / Berlin, éd. Kiepenheuer & Witsch, 1970, 464 p., coll. Neue Wissenschaftliche Bibliothek.

Geschichte und Psychoanalyse, Cologne, éd. Kiepenheuer & Witsch, 1971, 175 p., coll. Pocket.

Geschichte und Soziologie, Cologne, Kiepenheuer & Witsch, 1972, 367 p., coll. Neue Wissenschaftliche Bibliothek.

Soziologie und Psychoanalyse, Stuttgart, éd. Kohlhammer, 1972, 173 p., coll. Kohlhammer.

(avec) Gustav MAYER, Arbeiterbewegung und Obrigkeitsstaat, Bonn- Bad Godesberg, éd. Neue Gesellschaft, 1972, 192 p.

Deutsche Historiker, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1973-1982, 9 volumes, coll. Kleine Vandenhoeck-Reihe.

Sozialgeschichte Heute. Festschrift für Hans Rosenberg zum 70. Geburtstag, Göttingen, éd. Vandenhoeck & Ruprecht, 1974, 669 p., coll. Kritische Studien zur Geschichtswissenschaft.

Demokratie und Klassenkampf. Ausgewählte Studien. Arthur Rosenberg, Francfort, éd. Ullstein, 1974, 307 p.

Der deutsche Bauernkrieg 1524-1526, Göttingen, éd. Vandenhoeck & Ruprecht, 1975, 356 p., coll. Gesellschaft und Geschichte.

Geschichte und Ökonomie, Königstein, éd. Athenäum, 1976, 402 p., coll. Athenäum-Taschenbücher.

Die moderne deutsche Geschichte in der internationalen Forschung : 1945-1975, Göttingen, éd. Vandenhoeck & Ruprecht, 1978, 286 p., coll. Geschichte und Gesellschaft.

Klassen in der europäischen Sozialgeschichte, Göttingen, éd. Vandenhoeck & Ruprecht, 1979, 280 p., coll. Kleine Vandenhoeck-Reihe.

(avec) Hans Jürgen PUHLE, Preußen im Rückblick, Göttingen, éd. Vandenhoeck & Ruprecht, 1980, 323 p., coll. Geschichte und Gesellschaft.

Europäischer Adel, 1750-1950, Göttingen, éd. Vandenhoeck & Ruprecht, 1990, 305 p., coll. Gesellschaft und Geschichte.

et Klaus TENFELDE, (sous la dir.), Wege zur Geschichte der Bürgertum, Göttingen, éd. Vandenhoeck & Ruprecht, 1994, 353 p.

Scheidewege der deutsche Geschichte : Von der Reformation bis zum Wende, 1517-1989, Munich, éd. C.H. Beck, 1995, 255 p., coll. Beck'sche Reihe.

3. Sélection d'articles de périodiques, de journaux et de contributions à des ouvrages collectifs

« Bismarck's Imperialism 1862-1890 », in Past and Present, vol. 14, no. 48, 1970, pp. 119-155.

« Der amerikanische Imperialismus vor 1914 », in MOMMSEN, Wolfgang J. (sous la dir.), Der Moderne Imperialismus, Berlin, éd. Kohlhammer, 1971, 192 p.

« Industrial Growth and Early German Imperialism », in OWEN, Roger et Bob SUTCLIFFE (sous la dir.), Studies in the Theory of Imperialism, Londres, éd. Longman, 1972, pp. 71-92.

« Der Aufstieg des organisierten Kapitalismus und Interventionsstaates in Deutschland », in WINKLER, Heinrich A. (sous la dir.), Organisierter Kapitalismus, Göttingen, éd. Vandenhoeck & Ruprecht, 1974, pp. 36-57.

« Moderne Politikgeschichte oder "Große Politik der Kabinette"? », in Geschichte und Gesellschaft, vol. 1, no. 1, 1975, pp. 344-369.

« Kritik und kritische Anti-kritik », in Historische Zeitschrift, vol. 225, no. 2, 1977, pp. 347-384.

« Geschichtswissenschaft Heute » in HABERMAS, Jürgen (sous la dir.), Stichworte zur « geistige Situation der Zeit », vol. 2, Francfort, éd. Suhrkamp, 1979, pp. 709-753.

« Ein völlig neues Studiengedühl. Plädoyer für die Regelstudienzeit », in Der Monat, vol. 32, no. 276, 1980, pp. 121-123.

« "Deutscher Sonderweg" oder allgemeine Problem des westlichen Kapitalismus? Zur Kritik an einigen Mythen deutscher Geschichtsschreibung », in Merkur, vol. 35, no. 5, 1981, pp. 478-485.

« Renaissance des "Geopolitik"? », in Der Monat, vol. 34, no. 284, 1982, pp. 64-67.

« 30 Januar 1933 – Ein halbes Jahrhundert danach », in Aus Politik und Zeitgeschichte, vol. 33, no. 4-5, 1983, pp. 43-54.

« Deutscher Liberalismus am Anfang. Das Hambacher Fest vor 150 Jahren », in Der Monat, vol. 35, no. 286, 1983, pp. 152-158.

« Deutschland von Napoleon bis Bismarck. Thomas Nipperdey "Deutsche Geschichte 1800-1866" : Ein Masterwerk historischer Synthese », in Die Zeit, 14 oct. 1983, p. 32.

« Königweg zu neuen Ufern oder Irrgarten der Illusionen? Die west-deutsche Alltagsgeschichte "von Innen " und "von Unten " », in BRÜGGEMEIER, Franz-Josef et Jürgen KOCKA (sous la dir.), Geschichte von Unten – Geschichte von Oben. Kontroversen um die Alltagsgeschichte, Hagen, éd. Fernuniversität Hagen, 1985, p. 17-47.

« Was ist Gesellschaftsgeschichte? », in SCHIEDER, Wolfgang (sous la dir.), Sozialgeschichte in Deutschland, tome 1, Göttingen, éd. Vandenhoeck & Ruprecht, 1986, pp. 33-52.

« Wie "Bürgerlich " war das Deutsche Kaiserreich? », in KOCKA, Jürgen, Bürger und Bürgerlichkeit im 19. Jahrhundert, Göttingen, éd. Vandenhoeck & Ruprecht, 1987, pp. 191-216, coll. Kleine Vandenhoeck.

« US : Fragebogen : H.U Wehler, Historiker », in Frankfurter Allgemeine Zeitung, 23 oct. 1987, p. 24.

« Der redliche Anatom. Ein Gespräch mit dem Historiker Hans-Ulrich Wehler », in Frankfurter Allgemeine Zeitung, 4 nov. 1987, pp. 33-34.

« Deutsche Bildungsbürgertum in vergleichender Perspektive – Elemente eines "Sonderwegs"? », in KOCKA, Jürgen (sous la dir.), Bildungsbürgertum im 19. Jahrhundert. Deutschland im europäischen Vergleich, tome 3, Munich, éd. Dt. Taschenbuch, 1988, 494 p.

« Wider die falschen Apostel : Der Verfassungs- und Sozialstaat schafft Loyalität und Staatsbürgerstolz », in Die Zeit, 9 nov. 1990, p. 54.

« Selbstverständnis und Zukunft der westdeutschen Geschichtswissenschaft », in JARAUSCH, Konrad J. (sous la dir.), Geschichtswissenschaft vor 2000. Perspektive der Historiographie, Geschichtstheorie, Sozial- und Kulturgeschichte: Festschrift für Georg G. Iggers, Hagen, éd. Rottmann, 1991, pp. 68-81.

« Ernst Nolte und die Kontinuität der Unbelehrbarkeit. Nationalsozialismus – Nur Reaktion auf den Bolschewismus? », in Die neue Gesellschaft/Franfurter Hefte, vol. 41, no. 9, 1994, pp. 808-815.

« Die späten Kosten der Realisierung schönen Utopien », in Gewerkschaftliche Monatshefte, vol. 45, no. 2, 1994, pp. 65-77.

« Die Kontinuität der Unbelehrbarkeit : Ein Duell zwischen Bolschewismus und Nationalsozialismus? », in LOHMANN, Hans Martin et Lothar Baier (sous la dir.), Extremismus der Mitte. Vom rechten Verständnis deutschen Nation, Francfort, éd. Fischer-Taschenbuch, 1995, pp. 135-143.

« "Moderne" Politikgeschichte? Willkommen im Kreis der Neorankeaner vor 1914 », in Geschichte und Gesellschaft, vol. 22, no. 2, 1996, pp. 257-266.

« A guide to Future Research on the Kaiserreich? Society, Culture, and the State in Germany , 1870-1930 », in Central European History, vol. 29, no. 4, 1996, pp. 541-572.

« The Goldhagen Controversy : Agonizing Problems, Scholarly Failure and the Political Dimension », in German History, vol. 15, no. 1, 1997, pp. 80-91.

« Le sentiment national d'identité en Allemagne. Nationalisme et nation dans l'histoire allemande », in Historiens et Géographes, no. 366, vol. 34, 1999, pp. 109-118.

4. Sélection d'ouvrages préfacés par Hans-Ulrich Wehler

KEHR, Eckart, Der Primat der Innenpolitik. Gesammelte Aufsätze zur preussische-deutsche Sozialgeschichte im 19. und 20. Jahrhundert, Berlin, éd. De Gruyter, 1965, 292 p.

VEIT, Valentin, Von Bismarck zur Weimarer Republik, Cologne, éd. Kiepenheuer & Witsch, 1979, 143 p.

SIEMAN, Wolfram, Gesellschaft im Aufbruch, Darmstadt, éd. Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1997, 354 p.

HOLTWICK, Bernd et Claus KROEGER, Personen, Ereignisse, soziale Bewegungen, Darmstadt, éd. Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1997, 159 p., coll. Moderne deutsche Geschichte.

PEUKERT, Detlev J.K., Die weimarer Republik : Krisenjahre der klassischen Moderne, Darmstadt, éd. Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1997, 312 p., coll. Moderne deutsche Geschichte.

KLUGE, Ulrich, Die deutsche Revolution 1918-1919 : Staat, Politik und Gesellschaft zwischen Weltkrieg und Kapp-Putsch, Darmstadt, éd. Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1997, 247 p., coll. Moderne deutsche Geschichte.

ULLMANN, Hans-Peter, Das deutsche Kaiserreich, Darmstadt, éd. Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1997, 307 p., coll. Moderne deutsche Geschichte.

BOTZENHART, Manfred, Reform, Restauration, Krise, Darmstadt, éd. Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1997, 171 p., coll. Moderne deutsche Gesellschaft.

B. Publications complémentaires

ANDERSON, Margaret et Kenneth BARKIN, « The Myth of the Puttkamer Purge and the Reality of the *Kulturkampf*: Some Reflections on the Historiography of Imperial Germany », in Journal of Modern History, vol. 54, déc. 1982, pp. 647-686.

AYÇOIBERRY, Pierre, La question nazie. Les interprétations du national-socialisme: 1922-1975, Paris, éd. du Seuil, 1979, 314 p.

BALDWIN, Peter (sous la dir.), Reworking the past : Hitler, the Holocaust and the Historians' Debate, Boston, éd. Beacon Press, 1990, 308 p.

BAUMGART, Winfried, « Zur Theorie des Imperialismus », in Aus Politik und Zeitgeschichte, vol. 21, no. 23, 1971, pp. 3-11.

BERGER, Stefan, « Historians and Nation-Building in Germany after Reunification », in Past and Present, vol. 48., no. 148, 1995, pp. 187-222.

BERGHahn, Volker R., « Der Bericht der preussischen Oberrechnungskammer. "Wehlers Kaiserreich" und seine Kritiker », in Geschichte und Gesellschaft, vol. 2, no. 1, 1976, pp. 125-136.

BERGHahn, Volker R., « Geschichtswissenschaft und Großpolitik », in Aus Politik und Zeitgeschichte, vol. 37, no. 26, 1987, pp. 25-37.

BERGHahn, Volker R., « Militär, industrialisierte Kriegsführung und Nationalismus », in Neue Politische Literatur, vol. 26, no. 1, 1981, pp. 25-29.

BERSTEIN, Serge et Pierre MILZA, L'Allemagne 1870-1994, Paris, éd. Masson / Collin, 1995, 294 p.

BLACKBOURN, David et Geoffrey ELEY, The Peculiarities of German History. Bourgeois Society and Politics in the 19th Century Germany, Oxford, éd. University Press, 1984, 300 p.

BLASIUS, Dirk, « Von Bismarck zu Hitler; Kontinuität und Kontinuitäts begehren in der deutschen Geschichte », in Aus Politik und Zeitgeschichte, vol. 48, no. 51, 1998, pp. 3-10.

BLOCH, Charles, « Les principes directeurs de la politique allemande sous Hitler », in Relations internationales, no. 21, print. 1980, pp. 71-84.

BOIA, Lucian (sous la dir.), Great Historians of the Modern Age, New York, éd. Greenwood Press, 1991, 841 p.

BRANDT, Hartwig., « Zu einigen Liberalismusdeutungen der siebziger und achtziger Jahre », in Geschichte und Gesellschaft, vol. 17, no. 4, 1991, pp. 512-530.

BRUNNER, Otto et Werner CONZE (sous la dir.), Geschichtliche Grundbegriffe, Stuttgart, éd. Klett Cotta, vol. 3, 1982, 1128 p.

CONZE, Werner, « Die Deutsche Geschichtswissenschaften nach 1945 », in Historische Zeitschrift, 1977, vol. 225, no. 1, pp. 1-28.

DROZ, Jacques, Les causes de la Première Guerre mondiale, Paris, éd. du Seuil, 1973, 186 p.

ELEY, Geoff, « Defining Social Imperialism : Use and Abuse of an Idea », in Social History, vol. 1, no. 3, 1976, pp. 265-290.

ELEY, Geoff, « Sammlungspolitik, Social Imperialism and the Navy Law of 1898 », in Militargeschichtliche Mitteilungen, vol. 8, no.1, 1974, pp. 29-63.

ELEY, Geoff, « Social-imperialism in Germany : Reformist Synthesis or Reactionary Sleight of Hand », in GEISS, Immanuel et Joachim RADKAU (sous la dir.), Imperialismus im 20. Jahrhundert. Gedenkschrift für Georges W.F.Hallgarten, Munich, éd. C.H. Beck, 1976, pp. 71-86.

ELEY, Geoff, « Nazism, Politics and the Image of the Past : Thoughts on the West German *Historikerstreit* 1986-1987 », in Past and Present, vol. 32, no. 121, 1988, p. 171-208.

ELEY, Geoff, « Recent Work in Modern German History », in The Historical Journal, vol. 23, no. 2, 1980, pp. 463-479.

ELEY, Geoff, Reshaping the German Right. Radical Nationalism and Political Change after Bismarck, New Haven, éd. Yale UP, 1980, 387 p.

ELEY, Geoff, « What produces Fascism? Preindustrial Traditions or a Crisis of a Capitalist State », in Politics and Society, vol. 12, no. 2, 1983, pp. 53-82.

EVANS, Richard, Rethinking German History. Nineteenth-Century Germany and the Origins of the Third Reich, Londres, éd. Allen and Unwin, 1987, 298 p.

FISCHER, Fritz, Griff nach der Weltmacht. Die Kriegszielpolitik des kaiserlichen Deutschlands 1914 / 18, Düsseldorf, éd. Droste, 1961, 896 p.

FISCHER, Fritz, « Weltpolitik, Weltmachtsstreben und deutsche Kriegsziele », in Historische Zeitschrift, vol. 199, no. 2, 1964, pp. 265-346.

FISCHER, Fritz, Hitler war kein Betriebsunfall, Munich, éd. Beck, 1991, 271 p.

FLETCHER, Roger, « Recent Development in West German Historiographie : Bielefeld School and its Critics », in German Studies Review, vol. 7, no. 3, 1984, pp. 451-480.

GALL, Lothar, « Bismarck und der Bonapartismus », in Historische Zeitschrift, vol. 223, no. 3, 1976, pp. 618-637.

GEYER, Michael, « Bismarck und der Imperialismus », in Militärgeschichtliche Mitteilungen, vol. 5, no. 2, 1971, pp. 220-230.

GREBING, Helga (sous la dir.), Der deutsche Sonderweg in Europa 1806-1945. Eine Kritik, Stuttgart, Kohlhammer, 1986, 233 p.

GROH, Dieter, « Le "Sonderweg" de l'histoire allemande : mythe ou réalité? », in Annales ESC, vol. 38, no. 5, 1983, pp. 1166-1187.

HALLGARTEN, George W.F., « War Bismarck ein Imperialist? Die Außenpolitik des Reichsgründers im Licht der Gegenwart », in Geschichte in Wissenschaft und Unterricht, vol. 22, no. 5, 1971, pp. 257-265.

HAUNER, Milan L., « A German Racial Revolution », in Journal of Contemporary History, vol. 19, no. 4, 1984, pp. 669-687.

HILDEBRAND, Klaus, « Geschichte oder Gesellschaftsgeschichte? Die Notwendigkeit einer politischen Geschichtsschreibung von den internationalen Beziehungen », in Historische Zeitschrift, vol. 223, no. 2, 1976, pp. 328-357.

HILDEBRAND, Klaus, « Monokratie oder Polykratie? Hitlers Herrschaft und das Dritte Reich », in Gerhard Hirschfeld et Lothar Kettenacker (sous la dir.), Der « Führerstaat » : Mythos und Realität. Studien zur Struktur und Politik des dritten Reiches, Stuttgart, éd. Klett Cotta, 1981, pp. 20-35.

HILDEBRAND, Klaus, « Der Deutsche Eigenweg. Über das Problem der Normalität in der moderne Geschichte Deutschlands und Europas », in FUNKE, Manfred (sous la dir.), Demokratie und Diktatur. Geist und Gestalt politischer Herrschaft in Deutschland und Europa, Bonn, éd. Bundeszentrale für politische Bildung, 1987, pp. 15-34.

HILDEBRAND, Klaus, Deutsche Außenpolitik 1871-1918, Munich, éd. Oldenbourg, 1989, 155 p.

HILLGRUBER, Andreas, Kontinuität und Diskontinuität in der deutschen Außenpolitik von Bismarck zu Hitler, Düsseldorf, éd. Droste, 1969, 28 p.

HOFER, Walther, « Fifty Years On : Historians and the Third Reich », in Journal of Contemporary History, vol. 21, no. 2, 1986, pp. 225-251.

IGGERS, Georg G., « Decline of Traditional German Historiography », in History and Theory, vol. 6, no. 3, 1967, pp. 382-412.

JARAUSCH, Konrad, « Review of "Das deutsche Kaiserreich" », in Journal of Modern History, vol. 48, no. 4, 1976, pp. 728-732.

JASCHKE, Hans-Gerd, Soziale Basis und soziale Funktion des Nationalsozialismus : Studien zur Bonapartismustheorie, Opladen, éd. Westdeutsche, 1982, 291 p.

JOLL, James, « The 1914 Debate Continues. Fritz Fischer and its Critics », in Past and Present, vol. 10, no. 34, 1966, pp. 100-113.

KENNEDY, Paul, « German Colonial Expansion. Has the "Manipulated Social Imperialism" been Ante-Dated? », in Past and Present, vol. 16, no. 54, 1972, pp. 134-141.

KENNEDY, Paul, « The Kaiser and German *Weltpolitik* : Reflexions on Wilhelm II's place in the making of German Foreign Policy » in RÖHL, John C.G. et Nicolas SOMBART (sous la dir.), Kaiser Wilhelm der II von Deutschland. New Interpretations : The Corfu Papers, New York, éd. Cambridge UP, 1982, pp. 143-169.

KERSHAW, Ian, Qu'est-ce que le nazisme? Problèmes et perspectives d'interprétation, trad. par Jacqueline Carnaud, Paris, éd. Gallimard, 1997, 534 p.

KOCKA, Jürgen, « Der deutsche *Sonderweg* in der Diskussion », in German Studies Review, vol. 5, no. 3, 1982, pp. 372-382.

KOCKA, Jürgen, « Germany before Hitler : The Debate about the German *Sonderweg* », in Journal of Contemporary History, vol. 23, no. 1, 1988, pp. 3-16.

KOCKA, Jürgen, « Sozialgeschichte der neunziger Jahre », in Die neue Gesellschaft/Frankfurter Hefte, vol. 40, no. 12, 1993, pp. 1125-1129.

KOCKA, Jürgen, Die Auswirkungen der deutschen Einigung auf die Geschichts-und Sozialwissenschaften, Bonn, éd. Forschungsinstitut der Friedrich-Ebert-Stiftung, 1992, 21 p.

KOCKA, Jürgen, « 1945 : Neubeginn oder Restauration? », in STERN, Carola et Heinrich A. WINKLER (sous la dir.), Wendepunkte deutscher Geschichte, 1848-1945, Francfort, éd. Fischer-Taschenbuch, 1979, pp. 141-168.

KOCKA, Jürgen, « Überraschung und Erklärung : Was die Umbrüche von 1989-1990 für die Gesellschaftsgeschichte bedeuten können » in HETTLING, Manfred (sous la dir.), Was ist Gesellschaftsgeschichte? Positionen, Themen, Analysen, Munich, éd. C.H. Beck, 1991, pp.11-21.

KRIPPENDORF, Ekkerhart, « Imperialismusbegriff und Imperialismustheorien », in Neue politische Literatur, vol. 21, no. 1, 1976, pp. 141-155.

KRIPPENDORF, Ekkerhart, « Kalter Krieg – Imperialismus – Revolution », in Neue politische Literatur, vol. 16, no. 4, 1971, pp. 598-599.

LAFFAN, Michael (sous la dir.), The Burden of German History 1919-1949, Londres, éd. Methuen, 1988, 209 p.

LEHMANN, Hartmut et James van HORN MELTON (sous la dir.), Path of Continuity. Central European Historiography from the 1930s to the 1950s, Washington, éd. Cambridge UP, 1994, 406 p.

LEPSIUS, Rainer M., « Parteien System und Sozialstruktur. Zum Problem der Demokratisierung der deutschen Gesellschaft », in RITTER, Gerhard A. (sous la dir.), Deutsche Parteien vor 1918, Cologne, éd. Krippenheuer & Witsch, 1973, pp. 56-80.

LORENZ, Chris, « Beyond Good and Evil? The German Empire of 1871 and Modern German Historiography », in Journal of Contemporary History, vol. 30, no. 4, 1995, pp. 729-765.

MEDICK, Hans, « Review of "Bismarck und der Imperialismus" », in History and Theory, vol. 10, no. 2, 1971, pp. 228-239.

MITCHELL, Allan., « Bonapartism as a Model for Bismarckian Politics », in Journal of Modern History, vol. 49, juin 1977, pp. 181-209.

MOCK, Wolfgang, « "Manipulation von oben" oder "Selbstorganisation an der Basis"? Einige neuere Ansätze in der englische Historiographie zur Geschichte des deutschen Kaiserreichs », in Historische Zeitschrift, vol. 232, no. 2, 1983, pp. 372-393.

MOELLER, Robert G., « The Kaiserreich Recast? Continuity and Change in Modern German History », in Journal of Social History, vol. 17, no. 4, 1984, pp. 655-683.

MOMMSEN, Wolfgang J., « Kaiser Wilhelm II and German Politics », in Journal of Contemporary History, vol. 25, no. 2 / 3, 1990, pp. 289-316.

MOMMSEN, Wolfgang J., Der autoritäre Nationalstaat. Verfassung, Gesellschaft und Kultur des deutschen Kaiserreiches, Francfort, éd. Fischer-Taschenbuch, 1990, 496 p.

MOMMSEN, Wolfgang J., Imperialismustheorien. Ein Überblick über die neueren Imperialismusinterpretationen, Göttingen, éd. Vandenhoeck & Ruprecht, 1977, 132 p.

NARR, Wolfgang D., « Imperialismus als Innenpolitik », in Neue politische Literatur, vol. 15, no. 2, 1970, pp. 199-212.

NIPPERDEY, Thomas, « Wehlers Kaiserreich : Eine kritische Auseinandersetzung », in Geschichte und Gesellschaft, vol. 1, no. 1, 1975, pp. 538-560.

NIPPERDEY, Thomas, « 1933 und Kontinuität der deutschen Geschichte », in Historische Zeitschrift, vol. 227, no. 1, 1978, pp. 86-111.

NIPPERDEY, Thomas, « Wehlers Gesellschaftsgeschichte », in Geschichte und Gesellschaft, vol. 14, no. 3, 1988, pp. 403-415.

NIPPERDEY, Thomas, Deutsche Geschichte. 1866-1918 : Arbeitswelt und Bürgergeist, tome 1, Munich, éd. C.H. Beck, 1990, 885 p.

PFLANZE, Otto, « Bismarcks Herrschaftstechnik als Problem der gegenwärtige Historiographie », in Historische Zeitschrift, vol. 234, no. 3, 1982, pp. 561-600.

POGGE von STRANDMANN, Hartmut, « Germany's Colonial Expansion under Bismarck », in Past and Present, vol. 13, no. 42, 1969, pp. 140-159.

PUHLE, Hans-Jürgen, « Conservatism in Modern German History », in Journal of Contemporary History, vol. 13, no. 4, 1978, pp. 689-720.

PUHLE, Hans-Jürgen, « Deutscher Sonderweg. Kontroverse um eine vermeintliche Legende », in Journal für Geschichte, s.v., no. 4, 1981, pp. 44-45.

RETALLACK, James., « Social History with a Vengeance », in German Studies Review, vol. 7, no. 3, 1984, pp. 423-450.

RITTER, Gerhard, « Das Problem des Militarismus in Deutschland », in Historische Zeitschrift, vol. 177, no. 1, 1954, pp. 21-48.

RITTER, Harry, Dictionnaire of Concepts in History, New York, éd. Greenwood Press, 1986, 490 p.

RÖHL, John C.G., Kaiser, Hof und Staat. Wilhelm II. und die deutsche Politik, Munich, éd. C.H. Beck, 1987, 262 p.

ROSENFELD, Gavriel D., « The Reception of William L. Schirer's *The Rise and Fall of the Third Reich* in the United States and in Germany, 1960-1962 », in Journal of Contemporary History, vol. 29, no. 1, 1994, pp. 95-128.

RUMPLER, Helmut, « Zum gegenwärtige Stand der Imperialismusdebatte », in Geschichte in Wissenschaft und Unterricht, vol. 5, no. 25, 1974, pp. 257-271.

RÜSEN, Jörn, « Theory of History in the Development of West German Historical Studies : A Reconstruction and Outlook », in German Studies Review, vol. 7, no. 1, 1984, pp. 11-25.

SCHÖLLGEN, Gregor, (sous la dir.), Flucht in den Krieg? Die Außenpolitik des kaiserlichen Deutschland, Darmstadt, éd. Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1991, 264 p.

SHEENAN, James J., « What is German History? Reflections on the Role of the Nation in German History and Historiography », in Journal of Modern History, vol. 53, mars 1981, pp. 1-23.

SOUTOU, Georges-Henri, « La "querelle des historiens allemands" : polémique, histoire et identité nationale », in Relations internationales, no. 65, print. 1991, pp. 61-81.

STERN, Fritz, The Failure of Illiberalism. Essays on the Political Culture of Modern Germany, New York, Columbia UP, 1971, 244 p.

STÜRMER, Michael, « Revolutionfurcht und überseeische Expansion im Zeitalter Bismarcks », in Neue politische Literatur, vol. 15, no. 2, 1970, pp. 188-198.

STÜRMER, Michael, Das ruhelose Reich. Deutschland 1866-1918, Berlin, éd. Severin & Siedler, 1983, 450 p.

ULLMANN, Hans-Peter, Politik im deutschen Kaiserreich, Munich, éd. Oldenburg, 1999, 146 p.

ULLMANN, Hans-Peter, « Organisierte Interessen im Deutschen Kaiserreich », in RUMPLER, Helmut (sous la dir.), Innere Staatsbildung und gesellschaftliche Modernisierung, Wien, éd. Für Geschichte und Politik, 1991, pp. 91-106.

WINKLER, Heinrich August, « German Society, Hitler and the Illusion of Restoration 1930-1933 », in Journal of Contemporary History, vol. 11, no. 4, 1976, pp. 1-16.

WINKLER, Heinrich-August, Streitfragen der deutschen Geschichte, Munich, éd. C.H. Beck, 1997, 170 p.

WIPPERMANN, Wolfgang, « The Post-War German Left and Fascism », in Journal of Contemporary History, vol. 11, no. 4, 1976, pp. 185-219.

ZMARZLICK, Hans-Günter, « Das Kaiserreich in neuer Sicht? », in Historische Zeitschrift, vol. 222, no. 1, 1976, pp. 105-126.

ZMARZLIK, Hans-Günter, « Das Kaiserreich als Einbahnstrasse? », in HOLL, Karl et Günter LIST (sous la dir.), Liberalismus und imperialistischer Staat, Göttingen, éd. Vandenhoeck & Ruprecht, 1975, pp. 62-71.